



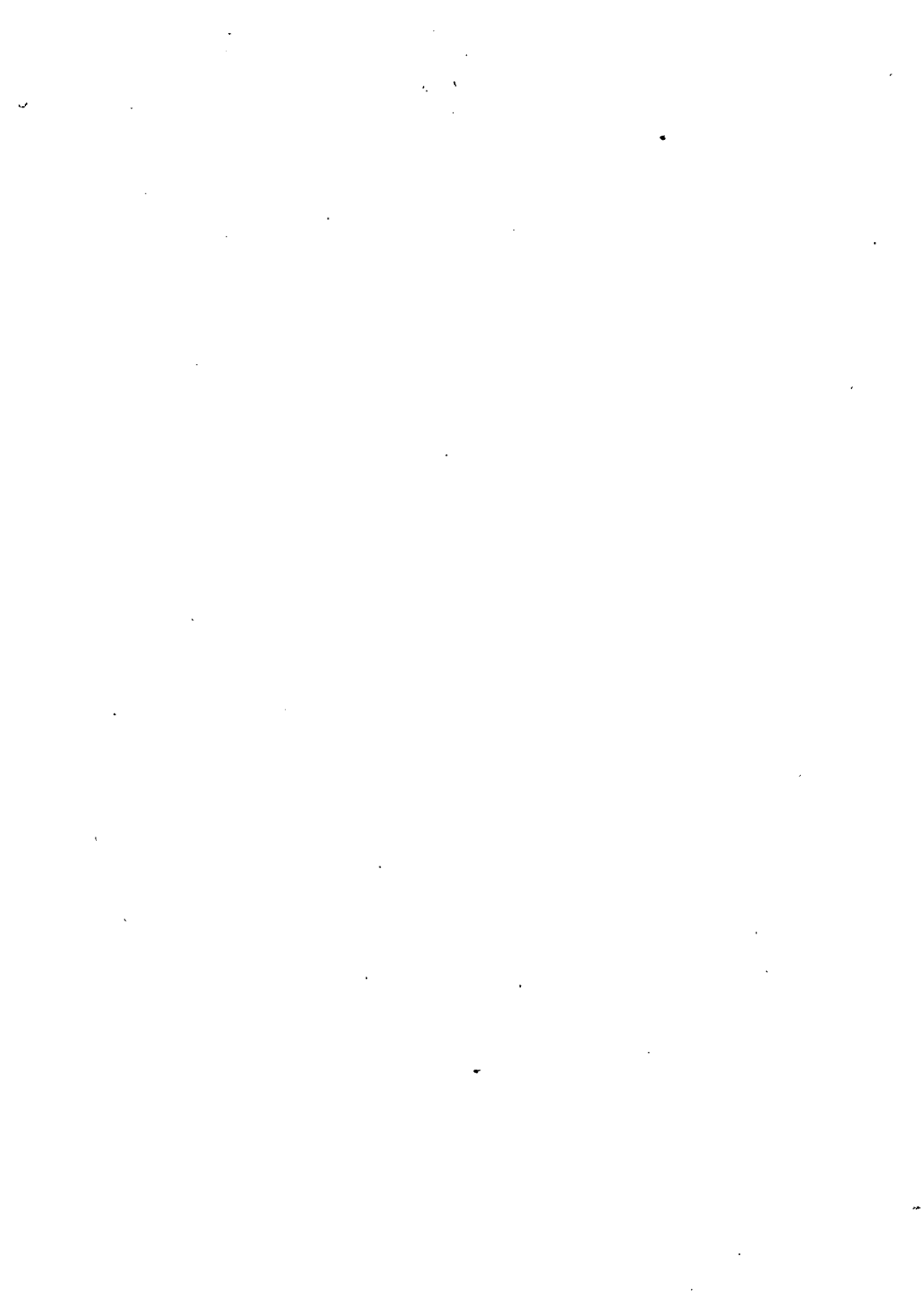




-22

47

N.G.12.





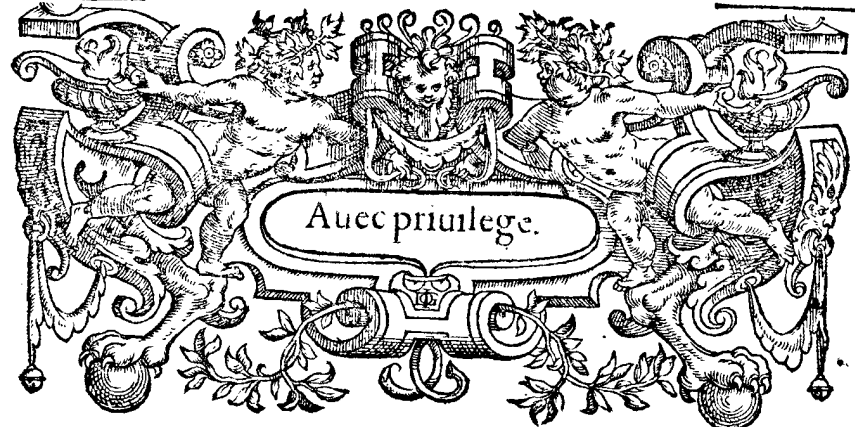
LE
T I M E E D E
P L A T O N.

TRAITTANT DE LA NATV
re du monde, & del'homme, & de ce
qui concerne vniuersellement tant l'a
me, que le corps des deux: translaté de
Grec en Frâçois, avec l'exposition des
lieux plus obscurs & difficiles.

Par Loys le Roy dit Regius.

Plutarque de la creation de l'ame, que
Platon décrit en son Timee.

A P A R I S,
par Abes Angelier au premier pillier de
la grand' salle du Palais.
M. D LXXXII.



Avec priuilege.

*Bibliotheca publica Aurelianensis ex dono Nobilis viri D. Antonii Vachin
D. des Breaux, consiliarii Regii, atque apud Bituriges questoris. 1743.*





A MESSIRE AVGVSTIN

DE THOV, CHEVALIER, CON-

SEILLER DV ROY EN SON PRIVE

Conseil, son premier Aduocat en la Cour

de Parlement à Paris, & Preuost des

Marchans dicelle ville.



ONSIEVR, estans presque
deux ans passez que Monsieur
Regius deceda, lequel ayant
laisé beaucoup de bons liures
prests à mettre sur la presse, ie fis
diligence d'en recouurer quelque
partie. Entre autres vn grand
part des traductions de Platon
avec leurs commentaires, des-
quels ie n'ay voulu laisser per-

dre la lumiere, & selon l'aduis de quelques gens doctes, i'ay com-
mencé à l'impression du *Timee* comme à l'un des principaux &
plus requis traictez de toute l'œuvre: tout reuen & augmenté
de plus de la moitié de commentaires d'auantage que celuy de
la premiere impression qu'il auoit dedié à feu Monseigneur le
Cardinal de Lorraine. Et trouuant l'Epistre dedicatoire de ce-
ste derniere correction, toute faicte(que i'ay inseree cy apres)

A ij

à laquelle il auoit laissé le nom en blanc de celui auquel il la vou-
loit adresser. J'ay comme poceesseur & ayant fait les frais pour
mettre son liure en lumiere, prins la hardiesse le dedier, & m'a
semblé que ie ne ferois tort à sa renommee de ce faire. Et tout
ainsi que la premiere impression a esté adressée à un illustre &
tresdocte personnage, ie me suis enhardy (MONSIEUR)
comme vous estant conseruateur & amateur des bonnes lettres,
& qui prenez grand contentement de voir quelque bon liure en
lumiere, le vous presenter avec le deuoir & l'affection que
i'ay de vous faire treshumble seruire.



Vostre treshumble & tresobeissant seruiteur.

ABEL L'ANGELIER.

EPISTRE DE FEV MON-
SIEVR REGIUS.

DEVX moyens se trouuent en ce monde, par lesquels principalement on peut acquerir hōneur, & profiter aux hommes: l'vn par sçauoir & escrire: l'autre par manier affaires publiques. Par les lettres nous est baillee la cognoissance de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de la nature du monde: auons la medecine pour conseruer santé: les loix & histoires pour nous conduire sagement en tous noz negoces, soient publiques ou priuez: aussi par les hommes sçauās ont esté les ars & sciences inuentees, augmētees, & distribues par toutes nations, & en toutes langues: moyeuuant lesquelles nostre vie est rendue de sauuage, ciuile & humaine. Par l'autre moyen sont regiz les Roy-aumes & Empires, gouuernes les seigneuries & republiques, alliances & amitez traictees des vnes aux autres, ambassades, mencees, & pratiques dressees: matieres de paix & de guerre, & autres concernans les affaires d'estat, conduictes: dont paruiennent ceux qui les manient à grandes richesses, authoritez, & preeminēces. Ainsi tant en negociant qu'en escriuant, plusieurs ont profité non seulement à eux mesmes: ains à leurs parens & amis, à leurs nations, & seigneuries, à leurs princes, voire à tout le monde vniuersellement. Mais il y a quelque difference entre les deux: l'vn desire repos, l'autre requiert traual: l'vn apporte tranquillité

d'esprit, l'autre infinité d'ennuiz, & d'enuies. Tellement qu'on doit estimer bien-heureux ceux qui peuvent en vn pays bien gouuerné, viure en repos avec autorité: & s'entremeller des affaires publiques, sans danger de leurs personnes. Et combien qu'il soit difficile & presque impossible d'exceller és deux ensemble: ce neantmoins quiconques y voudra regarder de pres, il trouuera les lettres peu profiter, ou rié du tout sans experience: l'action sans institution precedente, & sans contemplation, estre vraye folie, & temerité inconsiderée. Parquoy l'on voit communement les lettres suyure les grands Empires, & heureuses republicques, où se traictent les affaires d'importance: ainsi que feirét celles d'Athenes & de Rome, les regnes d'Alexandre le Grand & d'Octauiian Auguste. Comme dōc ainsi soit qu'il n'est facile aux Princes empeschez continuellement és affaires qui leur suruiennét, vacquer du tout aux lettres: pourtant les plus sages & plus vertueux d'entre eux ont prins vne coustume fort louable, de choisir ceux qu'on y estime propres, les inuitans par honneurs & biensfaits à suyure ceste tant vtile & honnestete maniere de viure: à fin de conseruer par autruy à leurs suibeets les arts & sciéces, puis qu'eux mesmes faire ne le peuvent: & pour garder que le genre humain ne demeure en perperuelles tenebres d'ignorance: pour la conduicte duquel ils ont esté establiz & constituez par la prouidence diuine. Si n'ont esté les lettres ingrates enuers eux, ains elles ont honnestement recogneu le bié qu'elles en auoiét receu.

receu. Car iacoit qu'il soit aduenu depuis plusieurs ruines & mutations au monde par le feu, & l'eau: par les guerres des Gotz, Vandales, Sarrazains, Turcs, & Tartares: par pestes & famines: les Empires & religions ayent esté changees: les langues corrompues: ce neantmoins elles ont conserué fidelement la memoire de ces vertueux Princes, & de leurs plus spéciaux amis iusques à present. Qui est la raison pourquoy nous cognoissons mieux les republicques esquelles ont vescu les hommes sçauans, & les Princes qui les ont honnorez, que noz affaires propres, & les gouuernemens du iourd'huy. Il n'y a si haute entreprinse, ne si sage conduicte dont la memoire ne se perde par succession de temps. Les villes sont destruiçtes avecques leurs chasteaux, forteresses demolies, arcz triõphaux, statues, & sepultures somptueuses abbatues: briẽf, il n'y a rien fait par main d'homme, qui ne soit subiect à vieillesse, & ne prenne fin quelque fois. Mais les escritures doctes & elegantes sont celles qui ne craignent les deluges, le feu, ny les guerres: & iamais ne vieillissent, ains tant plus elles vont en auant, plus elles acquierent d'authorité & de vigueur. Or entre tant qui ont mis la main à la plume par le passé, & escrit de grandes choses, & fort profitables à la posterité: certainement il ne s'est trouué homme puis deux mille ans, qui ait escrit plus doctement & elegamment ensemble, que Platon: ne qui ait mené vie plus honneste & plus chaste. Il a esté tãt sçauãt, que route l'antiquité l'a estimé plus tost diuin, qu'humain: & est ce-

luy entre-tous les philosophes gentils, qui a plus pres
 approché de la religion Chrestienne. Et ou les Grecs
 alloient au parauant és estranges pays estudier : les
 estrangers cōmencerent en son temps venir à Athe-
 nes, pour apprendre les lettres: & fut Aristote mesme,
 qui a esté si grand personnage en toutes sciences, son
 disciple, par l'espace de vingt ans. Il y a telle maiesté
 en son parler, qu'on a estimé, que quand Dieu eust
 voulu vser du langage des hommes, qu'il n'eust au-
 trement parlé que Platon: & l'appelle Ciceron en plu-
 sieurs passages, pere non seulement de sçauoir, mais
 aussi de bien dire: ayant style moyen entre la prose &
 les vers, approchant neantmoins plus pres de l'Ho-
 merique. Il vesquit fort sobrement & chastement, &
 fut homme merueilleusement posé: mais sur tout ai-
 ma tant les lettres, qu'en quatre vingtz ans, qu'il de-
 meura en ce monde, il ne print iamais autre exercice,
 fors d'apprendre & chercher verité: monstrât de bou-
 che, par escrit, & par effect le chemin de vertu à tous
 ceux qui le vouloient suyure. Il n'y eut pays ou il en-
 tendist y auoir gens sçauans, ou il n'allast pour les
 voir: estimant peu, pour le desir qu'il auoit de sçauoir,
 les dangers qui luy en pouuoient aduenir, estant lors
 le monde diuisé en plusieurs seigneuries, & la mer
 couuerte d'escumeurs & corsaires. Ainsi, comme dès
 le commencement de mon aage ie n'eusse rien plus
 estimé que la profession des lettres: entendant cest
 autheur estre tant excellent, ie me l'estois entre tous
 dès picça proposé pour l'apprendre, presque de mot à
 mot,

mot, & le lire diligemment: dont ambition, desir de voir le monde, & suite de la court m'auoient aucunement estrangé, mais me trouuât puis quelque temps de seiour à Paris, ay reprins les premieres erres avec merueilleux contentement. Veritablement ie puis dire n'auoir iamais leu autheur qui tant m'ait apporté de profit, ny plus donné de consolation, que luy en tous mes affaires. Ainsi ayant leu plusieurs beaux liures de luy, finablement ie tombay en celuy ou il traicte de la Creation du Monde, & de la nature de l'vniuers qu'il nous a laissé le plus accomply de tous, & l'a intitulé du nom de Timee Pythagorique, qui parle plus longuement au dialogue. Lequel liure ie me suis ingeré rendre en nostre lāgue, pour en auoir plus parfaicte intelligence, pour accoustre mon style, & dresser le iugement. Sans doute le trauail a esté grād, pour la difficulté de la matiere, & pource que personne iusques à present n'a traicte de la Philosophie en François. Doncques si l'on y trouue quelques motz estrāges, nouveaux, & non encores vsitez, (que n'ay toutesfois vsurpez, sinon le moins qu'il m'a esté possible, & ou necessité me contraignoit ce faire) il plaira aux lecteurs me pardonner. Autant en aduint-il à Cicéron, quand il commença à traicter la Philosophie en langage Romain. Aussi n'eust pour lors le peuple de Grece entendu Platon parlant de choses hautes, obscures, & eslongnees de l'intelligence commune des hommes, en termes non accoustumez & nouveaux à ceux qui n'estoient point sçauans: veu que la diffi-

culté n'en est seulement és parolles, ains en l'intelligence des choses mesmes: lesquelles i'ay mis peine de faire entendre, adioustant aux lieux plus obscurs, & qui desiroient quelque lumiere, expositions & annotations necessaires. Mais il est fort à craindre, que l'œuure pour sa nouveauté ne trouue beaucoup d'enueux & detracteurs. Aussi du commencement ne l'auois-ie entrepris en intention de le mettre en lumiere: mais apres l'auoir communiqué à plusieurs gens sçauans en diuerses sciences, dont le liure est decoré & remply: ils ont esté d'aduis, qu'il deuoit estre publié, tant pour l'enrichissémēt de la langue Françoisē, que pour le profit & plaisir qui en peut venir à ceux qui le liront. Seize cens ans sont passez, qu'il y auoit grand nombre de sçauans hommes és Gaulles qu'on nommoit Druydes: qui tenoyent opinions semblables à celles de Pythagoras & de Platon en ce liure. Ils dispuoient (comme dit Cesar) de la nature du monde, de la puissance de Dieu, de l'immortalité de l'ame, de l'Astrologie & Philosophie naturelle: & auoient grandes preeminences, franchises, & immunitéz. Mais venans les Romains à dominer en ce pays: ils osterent premierement la langue ancienne, dont les Gaullois vsoient, pour introduire la leur Latine. Consequemment aduenant changement d'Empire & de religion, & pour autant que ces Druydes ne redigeoyent rien par escrit, fut la memoire de leur doctrine totalement perdue: de sorte qu'il n'en reste auourd'huy: vne seule apparence ou ancienne merque, si non

EPISTRE.

non en tant que les liures Grecs ou Latins en font mention . Maintenant qu'il est question pardeça de remettre ceste tant louable & vtile coustume en vsage:il n'estoit possible de commencer par autheur plus digne que Platon . Mais auparauant que l'ouir parler François , il plaira aux lecteurs entendre l'argument du liure que i'ay comprins assez succinctement , & toutes les matieres qu'il traicte par ordre.

FIN DE L'ÉPISTRE.



B ij

L'ARGVMENT DV TIMEE DE
Platon par Loys le Roy.

LE Timee de Platon comme il soit le plus elegant & plus parfait liure qu'il escriuit oncques, voire le plus excellēt & le plus beau q̄ nous ayōs en toutes les lettres: il a tousiours esté estimé fort difficile, pour la haute matiere qu'il traicte: cest assauoir de la creation du monde, & de ce qu'il contient vniuersellement. Encores est il iugé obscur pour les raisons subtiles qu'il baille d'Arithmetique, geometrie, musique, astrologie & medecine en plusieurs passages mesmement en la composition de l'ame du monde, constitution des quatre elemens, description du corps humain, & autres lieux semblables. Il a suyui icy principalement l'opinion de Pythagoras, & de ceux de sa secte, qui vsoyent fort en enseignant de nombres & figures geometriques, & pour ce il y a entremeslé aucunes de leurs opinions, comme de la transmutation des hommes és femmes, & autres animaux, accommodant le propos à la personne de Timee qui parle, & estoit Pythagorique de profession. Au commencement du dialogue il repete briefuemēt les principaux discours qu'il a faictz. és dix liures de la republique. Puis comme pour mettre en vsage ses preceptes, il recite l'ancien gouvernement de la cité d'Athenes, que Solon legislateur des Atheniens auoit aprins en Egypte des prestres du pais quand il y alla. Lequel gouvernement il dit auoir esté semblable à la republique par luy descrite: La resistance que feirent les Atheniens contre les Rois de la grand isle Athlantique, qui auoyent desia conquis par armes toute l'Afrique iusques en Egypte, & l'Eu-

l'Europe iusques en Grece: Le grand deluge qui aduint peu apres, dont cest isle Atlantique fut noyee, & le reste de l'Europe, & Afrique presque tout gasté. Auquel endroit il conuient noter les raisons qu'il donne des deluges, destructions par le feu & autres ruines qui aduiennent au monde par succession de temps: dont le genre humain perit, les lettres & sciences sont perduës, & la memoire du passé abolie: discours certainement digne de grande consideration. Consequëment apres auoir inuocqué l'aide de Dieu, il entre en matiere: mais au parauant q̄ parler du mode sensible, il parle de l'intelligible, & de l'Idée que Dieu a suyuié créât l'uniuers. Car cest autheur a pensé, q̄ de toutes choses nous auions quelques formes & figures en l'esprit, qui ne pouuoient estre apperceuës par la veüe, ny autre sentiment: ains estoient seulement cogneuës par imagination & pensée, esquelles il maintenoit consister l'excellence & perfection de nos ceuures, prenans d'elles la similitude que nous conceuions de bien faire, & y referans par imitation ce que tombe sous nos yeux. Il appelle ces formes Idees, & dit qu'elles sont tousiours sans auoir commencement: qu'il n'est possible les comprendre sinon par intelligëce: toutes les autres choses naistre, mourir, couler, descheoir & iamais ne demeurer en mesme estat. Ainsi poursuyuant son propos, il se parforce rendre la cause qui a meu Dieu de creer le monde, quelle figure & qualité luy a donnée. En apres il monstre la substance & origine de l'ame du monde, comment elle a esté constituée, de quels elemens, par quelles raisons & proportions. Veritablement il y a vn esprit qui entretient perpetuellement les quatre elemens: & estant infuz en eux, agit le grand corps de l'uniuers, & le ciel, se meslant par tout: dont prennent vie & mouuement les animaux: qui nourrit les herbes & ar-

L'ARGUMENT

bres: qui fait croistre & augmenter les pierres & metaux, de la vient la vigueur & l'excellence de nostre esprit, qui est depuis corrompuë par le vice & imperfection du corps, & hebetee par ses membres mortels, & terrestres: qui causent en nous volupté & douleur, crainte & esperance: par lesquelles passions nous sommes induits continuellement à mal faire, & delaisser la diuinité qui est en nous. Il traicte donc du mouuement de ceste ame & esprit: traicte de l'Harmonie du monde: traicte du temps & du nombre, des estoilles fixes & erratiques: des quatre gères d'animaux, celestes, volatiles, aquatiques, & terrestres: du commencement du genre humain: raison pourquoy aucuns hommes sont sages, & les autres non: des cinq sens: comment chacun membre du corps a esté accommodé à chacun office de l'ame: de la teste & des yeux: des simulachres ou images: de l'usage & louange de la veüe: de la matiere premiere qui est vraye retraicte & nourrice de toute generation: des quatre elemens, comment sont engendrez les vns des autres: de leurs natures, qualitez & passions: des liqueurs, des saueurs, & odeurs, d'où elles procedent: de l'ouye & de la voix: des couleurs, de leur varieté, comment sont muees les vnes es autres: de la substance de nostre ame, comment elle est diuisee en trois parties, & des lieux ou gist chacune partie: de la moëlle, des ossemētz, nerfs, veines, chair, poil, & generallyment des membres & parties du corps humain. Vray est que de son temps l'anatomie n'estoit tāt bien congneuë ny entendue qu'elle est aujourd'huy. Et pource les medecins trouuent en cest endroit aucuns points qui ne leur satisfont pas, iaçoit que parlant de la medecine il use de raisons fort pertinentes: tellement que Galien mesme s'en emerueillant, nous a laissé vn volume assez grand de la doctrine d'Hippocrate.

crates & de Platon, les conserant ensemble. Outre plus il parte des alimens dont le corps est entretenu: de la concoction & digestion, inspiration & respiration: des quatre humeurs qui regnēt en nous, c'est assaïoir du sang, flegme, cholere, & melancholie: comment aduient vieillesse, & de là mort naturelle: des maladies du corps & de l'esprit: le moyen d'y pouruoir, conseruer la santé de l'un & de l'autre, & le soin qu'on doit auoir des deux ensemble. Comment il conuient vser des medecines: & que l'usage en est fort dangereux, sinon en cas de necessité urgente: de la felicité & immortalité qui est proposee aux vertueux & sages. Comment les vicioux & ignorans apres leur decez sont transfmuez es bestes brutes conuenables à la façon de viure qu'ils ont tenuē suyuant (comme dit est) la doctrine de Pythagoras. La conclusion est du monde vniuersel, & du contenu en iceluy.

LA PREMIERE
PARTIE DV TIMEE
DE PLATON.



N ceste premiere partie sont recitez briefuement les propos principaux que Platon a traictez. és dix liures de la republique. Il parle aussi de l'antiquité de la ville d'Athenes, & de la resistance que feirent les Atheniens contre les Roys de l'Isle Atlantique, qui se vouloient faire seigneurs de tout le monde: & de la victoire qu'ils en remporterent. Lequel propos il auoit commencé traicter plus amplement au dialogue intitulé le Critias, ou Atlantique: mais la mort suruenant rompit son entreprise, tellement que le liure est demeuré imparfaict. Sur la fin il s'efforce monstrier comment l'ancien gouvernement d'Athenes qu'auoit appris Solon au pays d'Egypte, estoit semblable à la forme de republique par luy introduicte. Nous ayant fait tout ce discours, auparauant qu'entrer en la matiere principale, pour monstrier l'antiquité du monde.





LE TIMEE DE PLATON.

LES PERSONNAGES DU
DIALOGVE.



SOCRATES, CRITIAS, TIMEE, HERMOCRATES.



OCRATES. Vn, deux, trois.
Mais Timee mon amy, ou
est le quatriesme de ceux
que festoyasmes hier, & qui
aujourd'huy nous auoyent
côuiez? TIMEE. Quelque
foiblesse la surprins, autre-
ment il n'eust volûtiers fail-
ly à la compagnie. SOC.
C'est donc à vous & à ceux

cy faire l'office & charge de ce quatriesme absent.

TIM. Vrayement ie le veux, & si n'obmettray de ma
part chose que ie puisse: aussi ne seroit il raisonna-
ble, apres auoir esté tant bié traittez par vous, si nous
ne rendions la pareille, & d'aussi bon cœur. SOC. E-
stes vous donc recors de quoy, & de quelles choses

ie parlois? T I M. Il nous souuient des vnes, mais vous qui estes cy present, nous ramenteurez des autres qu'auons oubliees : ou bien si ne vous est ennuyeux, les repeterez briefuement, dés le commencement, afin qu'en foyons mieux assurez. S o c. Je le feray.

Briefue repetition des principaux poinçts traictez
és dix liures de la republique.



Doncques le sōmaire de propos qu'eufmes hier de la republique, estoit, quelle, & de quelles personnes doit estre composee la republique parfaicte. T I M. Et vrayemēt Socrates le propos pleut beaucoup à nous tous. S o c. Premièrement n'auons nous pas separé des gens de guerre, les laboureurs, & autres artisans? T I M. Ouy. S o c. & baillant à vn chacun ce qu'il luy est cōuenable selon son naturel, avec vn seul exercice en chacun art, nous auons dit comment ceux qui principlement suyuroyent les armes, deuoyent estre seulement gardes de la cité contre ceux qui s'efforceroient l'endōmager, fussent estrangiers ou gens de pays mesmes, v sans modestement de leurs subiects comme de vrays amis par nature, autrement fiers aux combats contre leurs ennemis. T I M. I Certainement S o c Car il conuient qu'ils soyent (cōme nous auons dit) de nature en partie cholérique, & en partie philosophique, pour se conduire droicte-ment enuers les vns & les autres, se rendans doux & feroces. T I M. Ils doiuent estre tels. S o c. Et quant à leur

*Liv. 2. &
4. de la
repu.*

Liv. 2.

Liv. 2.

*Liv. 2. &
3*

2

leur nourriture, n'est il pas seant qu'ils vacquent à la gymnastique, & à la musique, & soyent instituez en toutes les autres disciplines à eux conuenables T I M. Ouy certes. S o c. D'auantage il a esté dit, que ceux qui seroyét ainsi nourriz, n'auront or ou argent, n'autre bien propre: ains comme aidans & seruans au public, prendroyent gages de ceux qu'ils garderont, & lesquels leurs seront par eux fourniz à suffisance pour les despendre en commun, & viure ensemble honestement, sans iamais auoir autre soin, que de la vertu. T I M. Il a esté ainsi dit S o c. En outre nous auons fait mention des femmes, qu'elles doyuét estre nourries en la propre forme & maniere que les hommes, comme estans de semblable nature, & auoir toutes charges communes avecques eux, tant en guerre qu'è autre maniere de viure. T I M. Il a esté dit aussi. S o c. Et quant à la procreation des enfans, ie pense qu'il vous souuienne tresbien du propos qui en a esté tenu, mesmement pour sa nouveauté, d'autât que nous ordonnions les mariages & enfans estre communs, tellement qu'aucun ne cognoisse particulièrement ses enfans d'avec les autres, ains festiment tous parens: c'est assauoir freres & sœurs ceux qui seront de mesme aage: & les plus vieux comme peres & grans peres: semblablement les plus ieunes comme enfans & neueux. T I M. Il nous en souuient tresbien comme le dittes. S o c. Et afin qu'au possible ilz soyent bien nez, ne vous souuient il pas comment nous auons estably officiers de l'vn & l'autre sexe, ayans superin-

*Lin. 3. &
4.*

*Au liure
5. de la rep
6. & 7.
des Loix.*

*Lin. 5. de
la repub.*

tendance sur les mariages, qui donnent ordre secrettement par quelques sorts, que les mauuais soyent conioints avec les mauuaises, & les bons avec les bōnes, chacun avec sa semblable: en maniere que pour ce aucun ne leur vueille mal, ains attribue telle conionction à sa fortune. T I M. Il nous en souuiet tresbien. S o c. Outreplus qu'il conuient nourrir les enfans des bons, & enuoyer ailleurs secrettement ceux des mauuais: & neantmoins prendre garde soigneusement sur les vns & les autres, afin que ceux qui se trouueront bons soyent r'appelles: & au contraire les domestiques qui ne vaudront rien, enuoyez en leur lieu. T I M. Il est ainsi. S o c. Est-ce pas (Timee mon amy) en peu de paroles tout le propos d'hier, ou s'il reste encores quelque chose que desirez? T I M. Nenny certes Socrates, car ce sont les mesmes propos que dites, sans rien auoir esté obmis. S o c. Vous entendrez cy apres comment ie suis affectionné enuers ceste republique que i'ay descritte. Comme si quelqu'un voyant animaux de singuliere beauté en peinture, ou bien viuans, mais endormis, les desiroit voir mouuoir, & faire quelque exercice à eux conuenable: ainsi i'orrais volontiers quelqu'un nous racontant les entreprises de ceste cité contre les villes voisines, avecques le bon ordre qu'elle tiendroit à la guerre, & les choses qu'elle feroit correspondantes à sa discipline & nourriture, tant par œuure, que par parole. Vrayemēt (Hermocrates) ie ne m'estime assez suffisant pour iamais pouuoir louer, ainsi qu'il appartient, telle vil-

le & tels citoyens : & n'est merueille de moy : car ie n'en pense pas moins des poëtes anciens & modernes, non pour les mespriser, ains pource qu'il est tout notoire, qu'un chacun imite tresbien & aisément les choses esquelles il est nourry: & au contraire estre difficile de bien imiter par œuure, & encores plus par parole ce qui est esloigné de sa nourriture. Quant aux sophistes, ie les estimetrefexpers en l'art de bien dire, & en plusieurs autres sciences; toutesfois attendu qu'ils vont ordinairement d'une ville en autre, & n'ont residéce certaine, ie crains qu'ils ne puissent bonnement considerer & entendre les choses que font & disent les philosophes & hommes politiques, tant en temps de paix, qu'en temps de guerre. Reste donc vostre seule profession participant des deux ensemble, tant par nature que par discipline, Car le seigneur Timee que voyez icy, qui est des plus nobles & plus apparens de Locres en Italie, ville tresbien policee, ayant illec exercé des premiers estats & receu de grands honneurs, il est à mon aduis paruenue au souuerain degré de philosophie: aussi notous cognoissons Critias n'estre ignorant de ce que difons. Et puis que nous auons tant de tesmoignages de l'esprit & bon sçauoir d'Hermocrates, il faut croire qu'il soit trespropre à manier tout cecy. Parquoy voyant hier que me priez instamment de parler de la republique, ie vous ay bien voulu complaire, sçachât à la verité, que ne se trouueroyent autres que vous, qui peussent mieux paracheuer le propos encommé-

cé. Car apres auoir preparé la cité à la guerre, vous seuls luy pouuez fournir tout ce qui sera au reste cõ-
conuenable. Doncques ayant mis fin à ce qui m'e-
m'estoit enioint, ie vous ay donné la charge de pour-
suyuir ce que disois maintenant. Disposez vous dõc
d'vñ commun accord à parler vostre fois, me voicy
prest à vous ouyr. H E R. Et vrayement comme disoit
Timee nous n'aurons faute de bon vouloir, aussi n'y
a il aucun moyen de nous excuser au contraire. Car
hier mesmes incontinent que nous fusmes partis d'i-
cy, en retournant chez Critias nostre hoste, & enco-
res depuis estans en sa maison, y pensions desia.

I Car il conuient qu'ils soyent de nature en partie
colerique : & en partie philosophique. *Platon liure*
2. de la republique compare ces gardes avec des chiens ge-
nerieux, voulant les vns & les autres auoir bon seulement,
estre legers pour poursuiure ce qu'ils sentent, & ferores pour le
combattre quand l'attaignent & que soyent courageux &
choleres: D'auantage, qu'ils soyent doux enuers les leurs &
rudes contre les ennemis selon le naturel du chien, lequel est
doux enuers les familiers & cogneuz, & rude aux incogneuz.
Ce qui est repris par Aristote liure 7. des Polityques chap. 7.
Ce qu'aucuns (dit-il) afferment des gardes, qu'ils se
doient monstrer ciuils aux cogneuz & rudes aux incogneuz:
l'animosité est la chose qui cause l'amour, veu que c'est la fa-
culcte de l'ame, par laquelle nous aymons. Le signe de cecy est
que le courage est plus irrité contre les familiers & amis que
contre les incogneuz. Ce n'est donc bien dit que les gardes soyēt
diffi-

difficiles enuers les incogneuꝝ, d'autant qu'on ne doit estre tel enuers personne, ny les magnanimes, ne sont rudes de nature, siñõ enuers ceux qui les outragent.

Quãt à leur nourriture n'est-il pas seãt qu'ils vacquêt 2
à la gymnastique & Musique. Platõ au liure des loix, au Polityque & au Protagoras, & au troisiẽme liure de la Re-
publique, parlant de l'institution des gardes de la cité, des ma-
gistrats & des gensdarmes, veut qu'ils ioignent la fortitude a-
ueclatemperance: afin que par l'une ils aspirent aux choses
hautes, & par l'autre ils ne mesprisent les basses: & que par
le moyen des deux ils ne soyent trop hardis, ny trop craintifs:
que par l'une l'on reiette les iniures publiques & priuees, par
l'autre l'on s'abstienne de faire iniures. Et pour ce il refere la
gymnastique & la musique à ces deux: afin que par l'une nous
acquerions force de corps & d'esprit: par l'autre temperance:
& veut qu'elles soyent meslees ensemble, & que l'une soit mo-
dereeparl'autre.

Quant aux sophistes. Sophistes estoient en Grece 3
certains hommes scauans, qui faisoient profession d'enseigner
pour argent les lettres & la rhetorique. Tels furent Gorgias &
Leontin, Protagoras, Prodiq, & plusieurs, dont il est par-
léés liures de Platon & ailleurs.

Car le seigneur Timee. Timee dont faiet icy mention Pla- 4
tõ, fut vn gentil homme de Locres fort scauant en la disci-
pline Pythagorique, qui escriuit vn liure en langue Grecque,
Dorique de l'uniuers, que Platon enrichit & declara par ce
dialogue. L'on voit encores auiourd'huy en Grec vn liure de
ceste matiere souz le nom de Timee, mais ie doute qu'il soit de
luy, ou que ne soit celuy que suyuit Platon, pour plusieurs rai-

sons: mais principalement pource qu'en traittant de la matière premiere, il use de ce nom ελα, dont Platō n'a iamais use: aussi qu'il n'y a eu que des derniers philosophes qui l'ayēt ainsi appelée: veu aussi que le liure, à bien parler, n'est qu'un epitome ou abbrege de ce dialogue.

De l'antiquité de la ville d'Athenes & de la resistance que firent les Atheniens contre les rois de l'isle Atlantique, qui se vouloyent faire seigneurs de tout le monde.

SI fut racomptee vne histoire ancienne que recitez a cestuy-ci (Critias) afin qu'il iuge si elle conuiendra à nostre propos ou non. CRIT. Il faut ainsi faire, si Timee nostre troisieme compagnon le trouue bon. TIM. I'en suis content. CRIT. Oyez donc Socrates vne histoire fort estrange mais toute veritable, en la maniere que la raconta quelque fois Solon, le plus sage des sept sages: qui estoit grand amy & familier de nostre maison, mesmement de Dropides nostre bisayeul, comme luy-mesme tesmoigne en plusieurs passages de sa poësie. Or disoit-il à Critias nostre ayeul, ainsi que depuis le bon vieillart nous à recité souuent, commēt nostre cité auoit fait de grandes choses & admirables au temps passé, qui estoient mises en oubly, par longueur de temps & destruction du genre humain: mais qu'il y en auoit vne entre autres la plus grande, reduyant laquelle en memoire auourd'huy, il est conuenable de vous gratifier, & honorer en ceste assemblee deuo-

deuotement & sans feinte la Deesse, louans icelle cōme l'on a accoustumé faire par hymnes. S o c. Vous dittes bien, mais qu'est-ce que Critias vous racontoit auoir entendu de Solon, non pas comme vn conte fait à plaisir, ains comme histoire veritable? C R I T. Je vous diray ce qu'en ay aprins du bon vieillart Critias, lors aagé de quatre vingts dix ans, comme il disoit, & moy de dix, estant le troisieme iour des festes dittes Apatouries, auquel iour les ieunes enfans selō la coustume ancienne de la cité s'assemblent pour chanter hymnes. Si furent par noz peres pris constituez à ceux qui diroyent le mieux: & recitames les compositions de plusieurs poètes, mesmement celles de Solon, pour la nouueauté. Lors quelqu'un de nostre tribut fust ou pource qu'il l'estimoit ainsi, ou pour complaire à Critias, dit luy sembler comme Solon en plusieurs choses eust esté tressage & bien expert, aussi en poësie auoir surpassé tous les autres poètes. A quoy print grand plaisir le bon vieillart, & en souzriant respondit, fil se fust (Aminander mon amy) totalement adonné à la poesie comme les autres, & non pas seulement pour recreation de son esprit, & eust paracheué l'histoire qu'il auoit encommencee à son retour d'Egypte (ce qu'il eust fait sans les seditions & autres troubles qu'il trouua en la ville, qui le destournerēt de l'œuure entreprinse) il n'eust à mon aduis moins estimé qu'Hesiode & Homere, ou quelque autre des excellens poetes anciens. Mais quelle (dit-il) ô Critias estoit ceste histoire? De la plus

grande & plus louable entreprinse que fait iamais ceste cité, dont toutesfois la memoire n'est venue iufques à nous, tant par la lôgueur du temps, que par les ruines depuis aduenues au pays. Je vous prie (dit-il) recitez nous dés le commencement, que c'estoit, cōment & de qui l'auoit appris Solon, & le nous bailloit pour vray.

1 Oyez donc Socrates vne histoire fort estrange. *Entre les Platoniques les vns sont d'aduis que le propos ensuyuant de l'isle Athlantique soit vraye histoire, que Solon escriuit à son retour d'Egypte: les autres disent que c'est seulement vne allegorie physique: de ma part i'estime que Platon l'ait recité pour l'hōneur de son pays, & pour monstrier l'antiquité du monde, dont il auoit entrepris escrire un liure à part intitulé Critias, qu'il ne peut acheuer la mort aduenant.*

2 Estant le troisieme iour des festes Apatouries. *Apatouries, τὰ ἀπατούρια, c'estoit vne feste à Athenes en l'hōneur de Bacchus, premierement instituee pour le combat de Melanthe & de Xanthe, & la victoire que Melanthe obtint par finesse, lors que les Beotiens & les Atheniens auoyent guerre pour Oinoë. La solennité duroit trois iours. Le premier s'appelloit ἀσέβους, pour les grandes victimes & sacrifices qu'on y faisoit. Le second δοξία, ou se faisoient les festins. Le troisieme νέεσσις, ou les enfans de trois & quatre ans estoient mis & enregistrez entre les Phratores, i. gens de mesme tribu, selon l'usage & manie de viure d'Athenes.*

Du voyage que fait Solon en Egypte, & des antiquitez qu'il y aprint.



Ly a (dit-il) en Egypte en la contree nom-
 mee Delta, ou le cours du Nil se diuise,
 vn pays qu'on appelle Saytique: & en ice-
 luy Says, la grand ville dont estoit le roy ¹
 Amasis, fondee par la deesse que les Egyptiens appel- ²
 lent Neith, & les Grecs Athene, dont les habitans ay-
 ment fort les Atheniens, se disent estre descenduz
 d'eux: ou Solon disoit auoir esté, & qu'ils l'auoyent
 fort honorablement receu: & s'informât sur les cho-
 ses anciennes des prestres du lieu, qui les entendent
 merueilleusement bien, auoir trouué par experi-
 ence, que luy & les autres Grecs n'y entendoient
 rien, aupres d'eux: & neantmoins pour les induire à
 en parler, auoir commecé propos des plus anciennes
 de par deça, comme de Phoronee le premier, & de ^{pli. li. 1.}
 Niobé, & apres du deluge de Deucalion & Pirrha, de ^{chap. 57.}
 leur naissance & posterité, auoir cotté & supputé les ^{ou. i. &}
 temps esquels telles choses estoient aduenues. Adóc ^{5. de la}
 luy auoit esté dit par vn prestre fort aagé, O solon So- ^{Meta.}
 lon, vous autres Grecs estes tousiours enfans: il n'y a
 aucun en Grece qui soit viel. Comment l'entendez
 vous, dit-il? D'autant (respondit le prestre) que vous
 estes tous ieunes d'entendement, sans auoir aucune
 vieille opinion prinse de l'antiquité, ne science che-
 nue.

*Says. grande ville en Egypte comme est aujourd'huyle ¹
 Caire. Herodote en fait mētion au deuxiesme de son histoire.*

Amasis. Diodore de Sicile au troiesme liure des antiqui- ²

tez, & Herodote au second de ses histoires font mention de ce Roy Amasis, en parlant des affaires d'Egypte & des Egyptiens.

*Des ruines qui aduiennent au monde par le feu & l'eau,
& autres accidens, dont le genre humain perit
& les lettres sont perdues.*



A raison est pour ce que plusieurs ruines sont aduenues au monde en diuers temps, & aduiendront cy apres les plus grandes par feu & l'eau, & les moindres par infiniz
 1 autres moyens. Quant est de ce que l'on dit en vostre pays de Phaëthon fils du Soleil, que ayant monté sur le chariot de son pere, & ne le pouuant conduire par sa voye, il brulla ces choses terrestres, & foudroya luy mesmes, encores que ce semble fable ou mesonge,
 2 si n'est-il du tout esloigné de la verité. Car il aduient en long temps beaucoup de telles ruines par le feu, à raison du desfreiglement suruenant à l'environ de la terre, & es mouuemens celestes. Lors ceux qui habitent es montagnes & es lieux esleuez & secs, perissent plus tost que ceux qui sont voisins des riuieres & de la mer. Mais le Nil cōme en autres choses nous est profitable, aussi nous preserue il de ceste calamité. Semblablement quand les Dieux veulent nettoyer la terre par inondation, les bouuiers & autres bergers demeurans es montagnes sont preseruez: mais les habitans des villes assises es plaines, sont rauiz en la mer par l'impetuosité & force des riuieres. Or quant à nostre

stre pays, ne lors, ny iamais au parauant l'eau n'est de-
 scendue par telle impetuosité en nos champs, ains au
 cōtraire y foud d'ébas en haut. Aussi à la verité parler, 3
 en tous lieux ou les pluyes ne sont des mesures, ny la
 chaleur trop ardēte, iacoit qu'il n'y ait tant d'habitans
 en vne saison qu'en l'autre, si y en a il tousiours quel-
 ques vns. Ce donc qui a esté fait de beau par noz an-
 cestres & les vostres, ou ailleurs qu'auons peu enten-
 dre, est escrit des pieça, & soigneusement gardé en
 nos temples. Et combien que ce que vous & autres
 auez fait puis quelque temps soit ordinairement re-
 digé par escrit, & conserué és registres de vos villes: ce
 neantmoins aduenant de rechef par certaines annees
 la tempeste du ciel, comme vne maladie gaste & de- 4
 struict tout, vous laissant en apres ignorans & des-
 pourueuz de toutes lettres. Dont il aduient qu'autre-
 fois vous retournez à vostre premiere enfance, sans
 sçauoir aucunement ce qui a esté fait par le passé, soit
 en ce pays ou au vostre: attendu mesmes que ce que
 nous racontiez n'agueres de vos histoires, differe peu
 des fables. En premier lieu vous n'auetz memoire 5
 que d'un seul deluge, combien qu'il y en ait eu plu-
 sieurs autres precedens. Secondement ignorez la ver-
 tu de vos ancestres, qui ont esté fort gens de bien, &
 tant estimez en leur pays, dont vous & les autres A-
 theniens des maintenant estes descenduz, par ce que
 leur race fut quelques fois quasi du tout ruinee, dont
 procede ceste ignorance: & pour autant que ceux qui
 vindrent apres demurerent long temps sans lettres,

car la mesme ville d'Athenes, que voyez au iourd'huy' estoit auparauant ce grand deluge, tresbonne & bien gouuernee, tant au fait des armes, qu'en toutes autres choses; & laquelle a surpassé tant par ses hautes entreprinſes, que bonne police, toutes les autres citez, desquelles l'on n'a iamais eu la cognoissance. Quoy entendant Solon, s'esmerueilla fort, & desirant entendre plus auant, pria instamment les prestres luy vouloir diligemment & par ordre raconter les faicts de ses ancestres. Si luy fut respondu par vn d'entre eux: Rien n'empesche qu'il ne se face, partant ie vous les diray volontiers, tant en contemplation de vous, que pour le regard de vostre ville: specialement pour honorer la Deesse qui a fondé, nourry, & institué vostre ville & la nostre: la vostre mille ans au auparauant, prenant la semence de vous autres de la terre, & de
6 Vulcan. & quant à la nostre posterieure, se trouuent en nos liures sacrez, les choses par elle faites puis huit mille ans ença. Ie vo⁹ parleray d'oc de ceux qui ont ves
7 cu neuf mille ans s'ot passez ou enuirõ, vous orrez en brief leur maniere de viure, & la plus belle chose qu'ils feirent oncques. Cy apres quãd nous ferons de loisir, prédrõs les liures melmes, & en deuiferõs pl⁹ à plain.

1 Les plus grandes par le feu & l'eau. *Seneca lib. 3. quæst. nat. Aqua & ignis terrenis dominantur. Ex his hor- tus ex his interitus est. Ergo quandocunque placuere res nouæ mando, sic in nos semper demittitur mare desuper, vt feruor quisque cum aliud genus exilij placuit. Quidam existimant terram quoq; concuti, & dirupto polo noua fluminũ capita de- leue-*

leuere quæ amplius ut è pleno profundant. Berofus qui Belum interpretatus est, ait cursu ista syderum fieri, & adeo quidem affirmat ut conflagrationi atque diluuiio tempus assignet. Arfica enim terrena cõtendit quãdo omnia sydera quæ nũc diuersos agunt cursus in cancrum conuenere sic sub eodẽ positæ vestigio ut recta linea exire per orbis omniũ possit, inundationẽ futuram cum eadem syderum turba in capricornũ conuenerit. Illic solsticiũ, hic Bruta conficitur. Magnæ potentie signa quæ in ipsa mutatione anni momẽta sunt. Cic. lib. 6. de repub. Quinetiam si cupiat proles illa futurorum hominum deinceps laudes uniuscuiusque nostrũ à patribus acceptas posteris proderet, tamen propter eluuiões exustionesq; terrarũ quas accidere tempore recto necesse est nõ modo non æternã sed ne diuturnã quidem gloriam assequi possumus.

Car il adient. παραλλάξις τῶν περὶ γῆν καὶ κατ' ἕραν ὄντων. 2
Procle expose παραλλάξιν ἀσυμμετριῶν, discrepancy des choses terrestres aux celestes. Car quand elles conuiennent aux influxions d'en haut, elles se conseruent: mais quand disconuiẽnent, elles sont tantost ruinees.

D'embas en haut. Il ne pleut comme point au pays d'Egypte: & au mois de Iuliet & d'Aoust s'enfle naturellement le Nil, qui s'espan d sur la terre & l'arrouse: & selon qu'il mōte ilz attendent abondance ou sterilité de biens. 3


Vous laissant en apres ignorant. Platõ 3. des loix & au 4
Polityque ou du regne, represente tres elegãment la conditiõ du mōde renouuelle & l'indigence, simplicité, rudesse & ignorãce des ieunes naissans apres telles calamitez & mutatiõs. Ausquels l'indigèce enseigne peu à peu le choses necessaires, puis succedẽt celles qui seruẽt à l'ornemẽt & magnificèce & au sçauoir.

5 Combien qu'il y en ait. *Platon dit le semblable en plusieurs autres lieux, mesmement au Politique & au Critias: comme aussi fait Aristote en ses Meteoires au quatriesme.*

6 *Εκ τῆς γῆς καὶ ἠφαιτος.* de la terre & de Vulcan. *Les Grecs en leurs fables disoyent que Vulcan estant amoureux de Minerve, espendit vn iour sa semence sur la terre d'Attique, dont nasquirent les Atheniens: qui pource se vantoyent estre αὐτόχθονες cest à dire venuz de la terre, sans auoir prins origine d'ailleurs. Isocrates au Panygerique, & Platon au Menexeme, Proclus en ses commentaires Grecs fait de ce propos vne longue allegorie, & entend par la terre toute matiere. & par Vulcan le feu qui esmeut la terre & la viuifie.*

7 Neuf mil ans sont passez. *Eudoxes grand Mathematicien entre les Grecs a escrit que les ans des Egyptiens se contoyent à la Lune, & non au soleil, & n'estoyent que mois.*

De l'ancien gouvernement de la cité d'Athenes, semblable à celuy de Sais en Egypte.

I  I confiderez les loix desquelles ils vsoyent & les conferez avec les nostres, vous y trouuez grãde similitude. Tout premierement les prestres viuent segregez du cõmun populaire. En apres les artisans font leur mestier chacun à part soy, & non indifferemmēt les vns melez parmy les autres: le semblable font les bergers ve-neurs, & laboureurs. Aussi les gensdarmes comme sçauuez sont separez de tous les autres, non ayans autre

charge ou commandemēt par la loy , que de vacquer aux armes. D'auantage la maniere d'armer & la façon des lances & escuz dont nous auons vſé les premiers en Asie, tenons de la Deesse, qui nous les a monstrez comme à vous. Cōsiderez en outre quel soin a eu icy la loy de prudence, & de temperance : de diuination, & de medecine, pour conseruer la santé des habitans. Et descendant de ces choses diuines aux humaines, consequēmēt nous a baillé toutes les autres disciplines cōuenables. Duquel ordre & distinctiō la Deesse vous a premierement ornez que nous, prenant au reste pour vostre habitation la region qu'elle voyoit pour la temperature des saisons de l'annee porter les hommes sages & arrestez. Adonc comme Deesse belliqueuse & sage a choysi le lieu qui portast les hōmes à elle semblables. Or vſiez vous de ces loix , ou pour mieux parler estiez par icelles regiz & gouvernez, surpassans en toute vertu les autres nations, comme la raison vouloit ceux qui estoient procreez & nourriz par les Dieux.

2
Platon in
Epinomi-
de instit.
7. des Pol.
cha. 7.

Premierement les prestres viuent segregez du cō-
mun populaire. *Arist. 7. des Politiq. chap. 10. Cecy sem-
ble n'estre nouueau ou recentemēt venu à la cōgnoissance des
philosophans sur la police qu'il faille diuiser la cité par les or-
dres des exercices, & que les gens de guerre soyent autres que
les laboureurs. Car ceste maniere s'observe encores aujour-
d'huy en Egypte & en Crete, l'ayant ainsi ordonnee en Egy-
pte Sesostris comme l'on dict, & en Crete Minos. Herodote*

liure.2. escrit n'estre licite en Egypte aux gens de guerre exercer autre art que celui des armes, lequel ils se monstroyent & enseignoyent de main en main & de pere à fils. Diodore Sicilien liure premier, parlant des meurs & coustumes anciennes d'Egypte dict n'estre licite en Egypte d'exercer plusieurs offices ou mestiers ensemble, ains chacū s'employer es ouurages qui luy sont permis par la loy ou qu'il a apprins de son pere.

² La region qu'elle voioit pour la temperature des saisons de l'annee porter les hōmes sages & arrestez. Platon dit icy, au Critias, & au Menexeme, que la region Attique estoit propre pour nourrir les disciplines, & la guerre. Il dit aussi au cinquiesme des loix, que l'inspiration des Dieux & des esprits locaux aide fort aux entendemens & aux meurs. Il desire avec ce quelque temperature de l'air non comme cause, mais afin que l'effet de la cause ne soit empesché. Hipocrates au liure de l'air, des eaux & des lieux, monstre pareillement commēt la temperature ou distemperature des lieux aide à auoir l'esprit bon ou mauuais: & que les habitations de la terre seruent aux meurs & à la prudence. Galien traite ce passage bien amplement au liure, que les meurs de l'esprit suyuent la temperature du corps: ou il confere plusieurs autres lieux de Platon faisans à ce propos, avec les sentences d'Hippocrates.

De la victoire qu'obtindrent les Atheniens contre les roys de l'isle Atlantique: ou estoit cest isle, & comment elle fut submergee par vn tremblement de terre.



L'ON trouue icy par escrit plusieurs actes
 louables & vertueux faits par vostre
 cité: mais il en ya vn qui excède tous les au-
 tres, c'est assauoir, quand vostre ville
 seule resista à l'armee tant puissante & espouuenta-
 ble, qui venoit de la mer Atlantique pour enuahir
 l'Europe & l'Asie ensemble. Car ceste mer la estoit
 lors nauigable, & auoit au deuât le destroit que vous
 appelez les Columnes d'Hercules, vne isle qu'on dit
 auoir esté plus grâde que l'Asie & l'Afrique ensemble.
 Donc il estoit aisé lors venir aux isles prochaines, &
 de la à toute la terre ferme opposite. Au dedâs duquel
 destroit l'on voyoit vn haure ayant l'entree bien pe-
 tite, c'estoit sans doute vraye mer, & vraye terre. En
 ceste isle Atlantique furent plusieurs grans rois &
 trespuissans qui tindrent en leur obeissance toute l'isle
 possederent plusieurs autres isles adiacentes, & partie
 de la terre ferme: conquirent le pays de Lybie iusques
 en Egypte: d'Europe iusques à la Tuscanne & Sicile:
 puis assemblans leurs forces entreprirent d'vn cõ-
 mun effort enuahir nostre pays, & le vostre, & sub-
 iuguer tout ce qui est deçà le destroit. Lors fut co-
 gneue la puissance de vostre ville à tout le monde. La-
 quelle comme elle fust plus vaillante & experimen-
 tee au fait des armes que toutes les autres, elle mena
 premierement les autres Grecs à la guerre qui peu a-
 pres la delaisserent au besoin: tellement qu'elle fut
 contrainte toute seule soustenir vigoureusement les
 efforts de ces grans rois, & finalement les vainquit

*Pomponc,
 Mela, Pli-
 ne, Strabõ*

en bataille, & dressa le trophée de la victoire, & empêcha par ce moyen que ceux qui estoient encores libres, ne fussent assubiectiz, & rendit à nous autres qui habitons deçà les colonnes d'Hercules, nostre plaineliberté. Mais quelque temps apres aduenant grand tremblement de terre, & inondation d'eaux, engloutit souz la terre en vn iour & en vne nuit calamiteuse tout ce qui estoit en nostre pays belliqueux avec les autres belles choses que vous auiez : & fut l'isle Athlantique mesmes noyée, dont ceste mer la est demeuree inaccessible, & innaigable, à raison du limon de l'isle ainsi abismee comme dit est. Vous auez ouy en brief l'histoire que Critias le vieux disoit auoir apprinse de Solon. Certainement apres que vous eustes hier parlé de la republique, & de ses citoyens, ie m'esmerueillois, reduisant en memoire ce que vous disois maintenant, & considerant commét seriez tombé en plusieurs propos semblables à ceux de Solon, & ce plustost par le vouloir de Dieu, qu'autremét l'eussiez precogité. Toutesfois ie n'en ay voulu parler incontinent, par ce que n'y auois pensé de long temps, ains il ma semblé meilleur le recorder tout à part moy auant que le dire. A ceste cause ie cōsenty deshier sans difficulté à faire la charge que nous bailliez, pensant ce qui est principalement à considerer en telles choses, vous faire part selon ma possibilité de quelque propos assez conuenable à vostre intention. Par ainsi comme cestuy disoit incontinent que ie fuz hier party de ce lieu, ie commençay dire à

ceux

ceux cy, ce qui m'en venoit lors en la memoire. Et apres m'estre retiré y pensant la nuit, i'ay quasi tout recouré, & ay experimenté ce que l'on dit communément, qu'il n'y a rien dont nous souuienne plus longuement, que de ce qu'apprenons en nostre ieunesse: car ie ne sçay s'il me pourroit souuenir de tout ce que i'ouys hier dire: mais ie m'esmerueillerois fort d'auoir rié oublié de ce que i'ay appris estant petit garçon: aussi l'apprenois ie lors avecques plaisir; & comme en me iouant: fust que le bon vieillart me l'enseignoit de bon cœur, ou que ie luy demandois souuét ce que ie desirois apprendre: tellement que tous ces propos là me sont demeurez comme certains caracteres imprimez en la memoire: & à ceste cause les ay ie recitez dès le matin à ceux cy, pour leur donner matiere de parler. Mais pour paruenir au but principal ou nous tendons tous, Socrates, ie suis content vous faire entendre le tout, non seulement en termes generaux, ains comment l'ay ouy dire particulierement. Reprenõs dõc le propos que nous eusmes hier, cõme fabuleux, des citoyens, & de la cité, & l'accommodõs à la verité, prenans ceste ville pour là vostre, & les citoyens que faigniez, & desquels parloit le prestre pour nos vraiz ancestres. Toutes lesquelles choses viendront merueilleusement à propos, & ne faudrõs à estimer ceux qui lors viuoyent, auoir esté nos mesmes citoyens. Mais faisons chacun au possible nostre deuoir, & perforçons nous de satisfaire à la charge qui nous a esté par vous baillee. Il faut donc aduifer

Socrates, si ce propos vous plaist, ou si nous en cher-
cherons vn autre au lieu de cestuy cy. S o c. Et que
pourrions nous dire, Critias, plus conuenable à la fe-
ste de la Deesse qui est auioird'huy, attendu mesmes
que ce propos n'est pas conte à plaisir, ains vne histoi-
re veritable. Comment : & ou seroit il possible en
trouuer d'autre meilleure? Mais à la bonne heure, di-
tes vous autres: quant à moy, d'autant que ie parlay
hier tout le iour, ie me reposeray auioird'huy, & vo'
escouteray. C R I T. Voyez Socrates, quel traitement
nous auons deliberé vous faire. Car il nous a semblé
que Timee comme homme tresçauant en astrologie,
& qui a longuement trauaillé en la cognoissance des
1 choses naturelles, parle le premier : & commençant à
la creation du monde, finisse à la nature du genre hu-
2 main: & moy apres reprenant le propos des hommes
3 comme par luy engendrez, & quelqu'vns d'entreux
4 excellemment par vous instituez, suyuant le propos
& l'ordonnance de Solon, ie les appelleray deuant
5 vous comm' en iugement, & feray ces Atheniens qui
lors estoient citoyés de ceste ville, desquels les saints
liures des Egyptiens nous ont renouuellé la memoire:
& que ci apres nous parlions d'eux comme de noz
citoyens & vrais Atheniens. S o c. Vrayement vous
nous auez appresté vn tresbeau & magnifique ban-
quet. C'est à vous Timee de commencer dorensua-
uant, apres que selon la loy auez fait vostre priere
aux Dieux. T I M. Vostre aduis est bon Socrates. Si
donc tous les autres qui ont quelque vsage de raison,

au commencement de leurs euures , soyent grandes ou petites, tousiours implorent l'ayde de Dieu: à plus forte raison nous qui auons entrepris parler de l'vniuers, & disputer du monde s'il a esté créé ou non, deuons, si ne sommes du tout foruoyez , prier tous les Dieux & Deesses, qu'ils nous donnent grace de dire choses qui leur soyent premierement agreables, & à vous en apres: outreplus, que comprenez aisémēt la matiere presente, & qu'icelle ie vous puisse clairement exposer, comme ie pretens.

Mais pour paruenir. *Recitee l'antiquité d'Athenes il retourne au sommaire de la republique, descritte par Socrates l'accommodant à la verité & au present propos.* 1

Je me reposeray. *Estant proposee la dispute de nature il faut Socrates se reposer, parce qu'il fait peu de compte de la Physique & Astrologie, ains s'adonna principalement à raconter des meurs, des vertus, & des vices & entierement du bien. Ce fut le premier entre les philosophes grecs qui retira la philosophie de la contemplation celeste & naturelle pour l'accommoder au gouuernement des familles & des republiques comme le certifie Xenophon au premier & quatriesme de ses commentaires & Platon au Phedum.* 2

Comment à la creation du monde. *Platon commence son discours par la creation du monde, & le finit en l'homme, pourtant que l'homme est un petit monde, ayant tout en luy particulièrement, qu'a le monde vniuersellement, comme Socrates demonstre tresbien au dialogue intitulé le Philebe.* 3

4 Et moy apres reprenant le propos des hommes, comme par luy engendrez. Par Timee qui monstre apres la creation du monde & constitution des elemens, le commencement du genre humain.

Et quelques vns d'entre eux excellemmēt par vous instituez Les gardes & magistrats de la cité.

5 Suyuant le propos & la loy de Solon. Solon escriuit l'histoire des Atheniens, & leur ancien gouvernement, & fut celuy qui leur donna loix & maniere de viure populaire, dont ils vserent long temps.

6 Comm' en iugement. Solon entre autres articles en auoit mis vn pour receuoir les enfans en la republique, & les enregister entre les Phratores, c'est à dire de leur tribu.

7 Et feray ces Atheniens qui lors estoyent. Ce faict Critias au dialogue intitulé de son nom, que Platon laissa imparfait, la mort suruenant. En telle maniere ayant chacun de ces trois en ceste conference sa charge propre. Timee monstre la generation de l'homme, Socrates l'institution, Critias les faicts & gestes, Hermocrates les dictz & paroles: en trois choses, assauoir en la generation, institutiō & paroles sont singulieres les trois parties de philosophie, la naturelle, morale & rationale, attribuant par l'institution, la morale à Socrates, la naturelle à Timee par l'origine de l'homme & du monde à Hermocrates, la rationale par la parole. Platon a faict telle diuision de la philosophie, comme escrit Ciceron és Academi-ques & le confirme Diogene Laerce, recognoissant de qui il auoit apprins chacune partie, comme dit Apulee au liure de la doctrine de Platon assauoir de Socrates, la morale, la metaphysique & rationale de Pythagoras, la naturelle de Heraclite.



LA SECONDE PARTIEDV TIMEE DE PLATON.

Platon commence a parler maintenāt de la creation du monde, & des choses procedantes sans moyen de la prouidence de Dieu. Or est son opinion que le monde soit vn animal parfait de toutes pars, & intelligent, contenāt tous animaux mortels & immortels, & rempli d'eux: qui sont selon son opinion quatre en nombre, c'est assauoir les celestes, volatiles, aquatiques, & terrestres. Il monstre premierement comment le monde sensible a esté creé sur l'exemple de l'intelligible: & comment l'vniuers a esté constitué des quatre elemens temperez ensemble. Pourquoy il a figure ronde, & est poli de tous costez. En apres il parle de l'ame vniuerselle du monde, qui regit & modere ce grand corps par sa souueraine vertu. Ce fait, il traicte de la geniture du temps, du Soleil, de la Lune, & autres estoilles, & pourquoy elles ont esté faictes: de leurs mouuemens: du commencement de nombrer, & de l'an parfait: de la creation de l'homme, & comment les membres du corps sont accommodez aux offices de l'ame.

LE T I M E E
DE LA CREATION DV MONDE.



1
2
3
4

Oncques il conuient à mon aduis
premierement distinguer, que c'est
qui est tousiours, n'ayant point de
generation:& que c'est qui s'engend-
re & n'est iamais. Dont l'vn peut
estre comprins par intelligence avec

5
6
7

*La cause
efficiente
du mode.*

raison, estant tousiours mesme: l'autre par opinion
avec sens irraisonnable, naissant, & perissant, & n'est-
stant iamais à la verité. Or est-il necessaire que tout
ce qui s'engendre, procede de quelque cause: & im-
possible auoir la generation de chose quelconque,
sans la cause. Quand donc celuy qui entreprend faire
quelque œuure, regarde à ce qui est tousiours mesme
& en prenne l'idee pour patron, necessairement tout
ce qu'il fera sera beau. Mais s'il regarde à ce qui est créé,
iamais il ne paruiédra à la beauté qu'il desire. Or tout
le ciel, ou le monde, ou quelque autre nom qu'on luy
donne, nous soit ainsi nommé & designé. Surquoy il
conuient considerer ce qui est deuant toutes choses
asçauoir en la question de l'vniuers, s'il a tousiours e-
sté, n'ayant commencement aucun de generation: ou
s'il a esté créé, prenant son commencement de quel-
que principe, pour autant qu'on le voit, & touche, &
a corps. Toutes lesquelles choses sont sensibles, & les
sensibles comprehensibles par opinion avec sens, que
nous auons dit s'engendrer & estre engendrees, & que
rien ne peut estre fait sans cause. Or est-il difficile

trou-

trouuer l'ouurier & pere de l'vniuers: & impossible apres l'auoir trouué, le diuulguer à tous. D'auantage il faut cōsiderer, si le maistre de ce grád ouirage a suyui l'exemplaire & patron qui est tousiours mesme & semblable à soy, ou celuy qui a esté fait & créé. Si le monde est beau & son ouurier bon: sans point de faute il a suyui l'eternel: autrement (ce que n'est toutesfois à dire) il auroit prins l'exemplaire créé pour l'eternel. Mais il est tout notoire qu'il ait suyui l'eternel, d'autant qu'il n'est rien plus beau que le monde, ny rien meilleur que son ouurier. Puis donc qu'il est ainsi créé, il a esté fait à l'imitation de ce qui est compris par raison & sapience, & demeure eternellemét immuable. Dont il est necessaire cōclure, que ce monde soit le simulachre d'un autre. Or est-il fort difficile d'expliquer naturellement l'origine & commencement de l'vniuers. Parquoy nous distinguerōs le simulachre d'avec l'exemplaire: afin que les raisons correspondēt chacune à sa matiere propre. Car quād l'on dispute de chose stable & immuable qu'on doit comprendre par l'intelligence: il conuient que les propos & raisons soyent semblablement stables & immuables, & telles qu'elles ne puissent estre aucunement redarguees ou conuaincues. Mais quand l'on parle de ce qui est fait à la semblance d'autruy, & n'est que son image, il suffit qu'elles soyent vraysemblables: suyuant l'analogie qu'a la substance enuers la generation, & la verité enuers la persuasion. Si donc, ô Socrates, apres tant d'autres qui ont parlé des Dieux

*La cause
exēplaires*

& de la creation du monde, nous ne pouuons rendre
 raisons de ceste matiere du tout certaines & assez ex-
 quisés, ie vous prie ne vous en esmerueiller, ains plu-
 tost vous contenter si les trouuez autant probables
 que celles d'vn autre, reputant que moy qui parle, &
 vous qui en iugerez estes hommes, afin qu'en trou-
 uant mon propos vray semblable, ne demandiez rien
 plus. S o c. Vous dittes fort bien, nous louõs merueil-
 leusement vostre commencement, mais passez outre.

10 T I M. Difons donc quelle cause a meu l'autheur de
 tout cecy à chercher nouvelle generation, & establir
 11 le monde. Il estoit bon. Celuy qui est bon ne porte
 enuie à autruy: parquoy n'ayât point d'enuie, il a vou-
 lu faire toutes choses à luy semblables. Quiconques
 prendra ceste cause pour la principale de la creation
 du monde, certainement il iugera tresbien. Car Dieu
 voulant faire tout bon, & rien mauuais, entant qu'il
 12 estoit possible à nature, il print tout ce qui estoit visi-
 ble, non coy ny tranquille, ains agité fort uitement &
 confusément, & le reduit de confusion en ordre, par
 ce qu'il luy sembloit beaucoup meilleur. Or n'est il,
 ni fust oncques loisible à celuy qui est bon, faire cho-
 se qui ne fust belle & bonne. Apres donc y auoir pē-
 sé, il aduifa qu'il n'y auoit rien es choses visibles par
 nature priué d'intelligence, qui fust du tout en tout
 tant parfait, que ce qui auoit intelligence: & que l'in-
 telligence ne pouuoit aduenir à aucun sans l'ame: à
 13 ceste cause il donna l'intelligence à l'ame, & l'ame au
 corps: & constitua l'yniuers de telle sorte, qu'il rendit

vn tresbeau & tres excellent ouurage par nature. Ain-
 si pouuons nous cōiecturer que ce monde soit vn
 animal intelligent, veritablement estably par la pro-
 uidence diuine.

*Platon estimant que ce monde ait esté créé, comme est
 la verité, il cherche trois causes de sa creation: L'efficiente, qui
 est Dieu, & l'intelligence diuine: L'exemplaire, l'idee du mon-
 de intelligible, que Dieu a suyuie creant le sensible: La finale,
 qui est la bonté & volunté diuine.*

*Parmenide est le premier deuant tous autres & deuant
 Socrates, mesme qui a entendu qu'en la nature il y a vne par-
 tie subiecte à l'opinion & vne autre intelligible: & celle qui
 est sous l'opinion inconstante vagabonde & errante en plu-
 sieurs passions & plusieurs mutations, subiecte à diminution
 & augmentation à estre autrement & autrement disposee
 & non pas tousiours d'une sorte ny enuers vn mesme. Et quāt
 à la partie intellectuelle c'est tout vne autre espee. Constante,
 entiere & non point generale comme il dit, tousiours sem-
 blable à soy mesme & perdurable en estre. Plutarque contre
 l'Epicurien Colotes. En ce disant, il rend, à chacune nature ce
 qui luy appartient & luy est conuenable, car il met l'intelli-
 gible en l'espee & l'idee de l'vn & de ce qui est, disant qu'il
 est proprement, par ce qu'il est eternal & incorruptible,
 & vn, par ce qu'il se ressemble tousiours à soy mesme &
 ne reçoit point de diuersité: & au regard de l'incertain desor-
 donné & tousiours mouuant ce qui est subiet au sentiment.
 Desquelles deux parties chacune a son propre iugement en
 la verité, l'une est certaine science qui concerne ce qui est in-*

telligible & tousiours d'une mesme sorte esgalement. L'autre douteuse opinion humaine, dont la foy n'est pas seure ny certaine, par ce qu'elle verse en choses qui concernent toutes sortes de diuersitez & de mutations, & de passions. Pour ce d'oc que à ce qui est veritablement, appartient de denoncer en chacune & que les choses sensibles, tantost sont & tantost ne sont pas, ains passent tousiours d'un estre en un estre, & changent perpetuellement, de maniere qu'elles meritent plustost un autre appellation que celle de l'estre,

Que c'est qui est tousiours n'ayant point de commencement. Les unes choses sont sempiternelles, les autres corruptibles. Les sempiternelles sont proprement, d'autant qu'elles demeurent tousiours en mesme estat. Les corruptibles ne sont point, car elles reçoivent continuelle mutation. Ainsi quand il demande que c'est qui est tousiours, n'ayant point de commencement: il entend l'idee ou espece intelligible, qui est sempiternelle & immuable.

2. Et quand il dit, que c'est qui s'engendre, & toutesfois n'est iamais à la verité. Il entend le simulachre ou l'espece corporelle & visible, sujette à continuelle generation & corruption.

3. Qui n'est iamais à la verité. C'est à dire, qui est instable, & muable, & iamais ne demeure en mesme estat. Il adioustera cy apres en la tierce partie de ce liure a l'idee & au simulachre, la matiere premiere qu'il dit estre la retraitte, & comme nourrice de toute generation.

4. Dont l'un peut estre comprins par intelligence avec raison. Comme les unes choses soyent eternelles, les autres corruptibles: les eternelles sont comprehensibles par l'intelligen-

ligence avec raison, & d'icelles sont constituées les sciences, comme dit l'auteur au dialogue intitulé le Theetete, ou de la science: & au Phedon, qui est de l'immortalité de l'ame. Et pource, dit-il au sixiesme liure de la republique, que les philosophes doyent tousiours suyure la discipline propre a leurs esprits, par laquelle ils puissent cognoistre la nature qui est tousiours mesme, & qui n'est aucunement muee par generation & corruption.

L'autre par opinion. Les choses corruptibles & sensibles sont compréhensibles par opinion, avec le sens: & ne s'en doit soucier le philosophe, d'autant qu'il n'en pourroit acquerir science. Platon en un autre passage de ce liure rend telle difference entre l'opinion & l'intelligence. L'un, dit-il, nous est baillé par doctrine, l'autre par persuasion: l'un est tousiours accompagné de vraye raison, l'autre sans raison: l'un immuable, l'autre muable: que tout homme participe de vraye opinion, & les Dieux de l'intelligence, ou bien peu d'hommes. Pareillemēt au cinquiesme liure de la republique sur la fin, il monstre comment la science & l'opinion ont diuers subiets: & que la science gist és choses qui sont veritablement: dont il parle bien au long au Parmenide.

Sens irraisonnable. Il l'appelle ainsi, pource qu'il est commun aux bestes brutes. Secondement, pourestre és parties irraisonnables de l'ame, qui sont l'ire, & la concupiscence desobeissant à la raison. Tiercement, pource qu'il n'entend ce qu'il voit. Quartement, pource qu'il a sa nature fort esloignée de la raison, & de l'intelligence. Aussi qu'il n'est que des choses exterieures, & ne se faict que par le corps.

Or est-il necessaire. Il entend la cause agente ou effi-

ciente du monde qui est Dieu. Car si le monde est créé, il est nécessaire qu'il procede de quelque cause: & faut que ceste cause soit eternelle, n'ayant commencent d'ailleurs. Laquelle cause il explique en l'Epinomide, disant, J'affirme Dieu estre la cause de toutes choses, & qu'autrement il ne peut estre.

- 8 *Surquoy il conuient. Voulant prouuer que le monde ait esté créé, il argumente ainsi: Tout ce qu'on voit & touche & a corps, a esté créé quelquefois, & ne peut estre eternel. Ce monde est visible, & touchable, & corporel. Doncques il est nécessaire qu'il ait prins quelque commencement, & finisse vn iour: ce que toutesfois ne peut aduenir, sinon par la volonté de celuy qui l'a fait.*
- 9 *Or est il difficile. Luy mesmes dit en vn autre passage, que les principes celestes de ces choses sont cogneuz à Dieu seulement, & a celuy qui luy plaist, encores admoneste en vne epistre adreesee à Dionysius, de fuir ceux qui cherchent demonstrations certaines des Dieux, & choses diuines, comme de celles qui sont visibles & qu'on touche avec les doigts. Aussi par tout ce liure il certifie suyure seulement les raisons vraysemblables, qu'il a peu comprendre de si hautes matieres qu'il traite.*
- 10 *Difons donc quelle. Il explique la cause finale. Il tient les mesmes propos au Politique, & en tous les autres endroits ou il parle de ceste matiere: affermant tousiours la volonté & bonté de Dieu auoir esté, & estre la cause finale de toutes choses tant intelligibles que sensibles.*
- 11 *Celuy qui est bon ne porte enuie à aucun. Qui receura ceste origine de generation & de la creation du monde, il fera tresbien, car Dieu voulant que toutes choses fussent bonnes*

nes & rien de mal, entant qu'il estoit possible: il print tout ce qu'il y auoit de visible qui n'estoit pas à requoy immobile: ains se mouuoit temerairement & confusement sans ordre ne reigle & le renga en bonne ordonnance de celle confusion: ayāt en soy mesme iugé que l'un estoit meilleur que l'autre. Car il n'estoit ny n'est conuenable à celuy qui est tresbon de faire chose qui ne fust tresbonne & tresbelle. Il faut donc estimer que la prouidence, ie dis la premiere & souueraine, constitua premierement cela, & puis de ceux, les choses qui ensuyuent iusques aux ames des hommes, & apres il mua les trois Spheres, autant comme il y a de principaux astres, & distribua à chacune vne ame & les meist toutes comme dedans vn chariot sur la nature de l'vniuers en leurs miserables loix & ordonnances de la fatale destinee.

Il print tout ce qui. Plusieurs ont esté deceuz en l'intelligence de ces paroles, pensant que la matiere eust esté deuant l'origine du monde, iagoit que realement telles choses ne soyent separables, ains seulement par imagination, & pour faire entendre l'ordre de la generation: car Dieu crea le tout & ses parties ensemble. Mais la raison distingue les choses qui ont esté constituees ensemble: & afin que leur nature soit cogneue, elle dit l'une priure, l'autre posterieure: crée celles qui sont non crees, & diuise selon l'ordre du temps les eternels. Distinguant donc la generation du monde par raison, il n'a pas mis la matiere precedente sans propos. Pour autant qu'en toute generation la matiere doit preceder: & que deuant toute composition il faut necessairement entendre les parties dont elle est faicte. Toutefois nous ne deuons prendre ce propos comme il est couché selon la facon de parler des hommes. Car rien

sans l'ame ne peut estre agité d'ordre, ou confusement. Aussi quand il dit que Dieu print ce qui estoit visible non trāquille, ains agité fortuitemēt: il ne faut pas penser que Dieu n'ait créé la nature & essence des choses, ains seulement leur ait donné ordre & l'ornement. Mais voulant monstrier la prouidence de Dieu par laquelle tout est disposé, gouverné & moderé il a premierement considéré a par soy la nature materielle, & uide, vagabonde, temeraire: afin de nous faire entendre l'ordre & ornement de la forme avec cōstance & moderatiō, qu'elle auoit receue du createur, & de l'ame suruenant: aussi afin de descrire l'une & l'autre nature par ses propres raisons, pour scauoir que c'est que matiere sans ame, que c'est que forme, que c'est qui est precedent & posterieur en l'ordre de generation.

13

Il donna l'intelligence à l'ame & l'ame au corps. Pourquoy est-ce que veu qu'il affirme tousiours que l'ame est plus ancienne que le corps, qu'elle est cause de la generation, d'iceluy & son principe: à l'opposite il dit que l'ame soit dedās le corps & l'intelligence en l'ame. Car il semble qu'il y ait contradiction en cela, & que le corps soit & non soit, s'il est vray qu'il soit ensemble avec l'ame, & neantmoins qu'il soit engendré par l'ame. Est-ce point pour ce que nous disons souuent est vray, que l'ame sans intelligence, & le corps sans forme ont tousiours esté ensemble, & ny l'un ny l'autre n'a eu commencement d'estre ni principe de generation: mais quand l'ame vint à auoir participation d'intelligēce & harmonie, & que elle deuint sage par consonance, elle fut cause de mutation en la matiere, & estant plus forte en ses mouuemens, elle attira & conuertit à soy les mouuemens d'icelle, voyla comment le corps du monde a eu sa generation de l'ame, par laquelle il fut for-

formé & fait semblable. Car l'ame d'elle mesme ne produisit pas la nature du corps, ni le crea pas de rien : ains d'un corps desordonné & sans forme quelconque , elle en feit un bien ordonné, & bien obeissant. Comme qui diroit que la force de la graine est tousiours avec le corps. Mais neantmoins que le corps du figuier & de l'olurier est né de la graine, il ne dira rien qui soit desaccordant , car le corps mesme estant esmeu & alteré par la graine, est né & formé tel: aussi la matiere sans forme & indeterminee, ayant esté figuree par l'ame qui estoit dedans, a eu telle forme & telle disposition.

Comment ce monde sensible est fait sur l'exemplaire de l'eternité intelligible, & immuable




Pres cecy voyons à la semblance de quel animal Dieu à fait le monde. Certainement ce n'a esté à aucune espece de ces animaux à nous cogneuz, qui sont imparfaits. Car il ne pourroit estre beau, s'il estoit semblable à ce qui est imparfait: ains nous le dirons semblable à cestuy là duquel tous les autres animaux sont parties generalement, & particulierement: attendu qu'il comprend ainsi en luy mesmes tous les animaux intelligibles, comme ce monde nous comprend, & les autres bestes visibles. Dieu donc voulant faire ce monde semblable à ce qu'on peut imaginer le plus beau & le plus parfait, il crea vn animal visible ayât dedans soy tous animaux correspondans à sa nature. Est ce donc bien fait à nous de n'auoir mis

qu'un seul monde? ou s'il sera meilleur d'en mettre plusieurs & infiniz? Cestes il n'en y a qu'un seul, puis qu'il est fait sur patron & exemplaire. Car celuy qui comprend tous animaux intelligibles, n'en souffriroit jamais un autre avec luy: autrement il faudroit qu'il y eust encores un animal contenant ces deux, & duquel ils fussent parties: aussi que le monde fust simulachre, non pas de ceux-là ains de ce troisieme dernier. Afin donc que ce monde fust semblable en unité à l'animal parfait, ils n'en furent creez ny deux ny plusieurs innumerables, ains ce seul & unique a esté fait, qui est & sera.

I Apres cecy. *Il dit que ce qui est fait a la similitude de l'exemplaire sempiternel, necessairement a quelque similitude de l'eternité: & que puis que ce monde sensible a esté fait sur l'intelligible qui est sempiternel: qu'il retienne quelque eternité de son exemplaire durable: toutesfois tant qu'il plaira a celuy qui l'a fait.*

*Comment Dieu voulant establir le monde, crea premiere-
ment le feu & la terre: puis mit entre deux l'air &
l'eau: & de la proportion qu'ils ont tous
ensemble.*

I  Pour autant que tout ce qui est créé doit estre corporel, visible, & touchable: que sans feu rien n'est veu, & rien touché sans estre solide, ny rien solide ou il n'y ait de la terre: à ceste cause
Dicu

Dieu voulant faire le monde, il crea premierement le feu & la terre. Or est-il impossible d'assembler deux corps separez, sans auoir vn tiers, comme vn lien au milieu, qui les ioigne & assemble; & est le lien meilleur qui vnit tant luy mesme, que ceux qu'il lie. Ce qui est facile a entendre par comparaison ou proportion, car quand il aduient en trois nombres ou figures ou autres genres, que le moyen se rapporte ainsi au premier, comme le dernier au moyen. Semblablement cōme le dernier se rapporte au moyen, ainsi le moyen au premier: alors ce qui est moyen deuiet premier & dernier, & le premier & dernier moyens. Toutes choses ainsi iointes, par necessité deuiennent mesmes: & estans mesmes entre elles, ne font toutes qu'vn. Si donc le corps de l'vniuers eust deu auoir largeur seulement sans profundité: vn seul moyen interposé eust esté suffisant pour lier tant luy que ses extremittez. Mais comme solidité luy fust requise, & les corps solides n'ayent assez d'vn seul moyen: ains leur en faille tousiours deux pour les assembler: à ceste cause Dieu colloqua entre le feu & la terre, l'air & l'eau, assemblant & temperant les vns avec les autres, entant qu'il estoit possible: & par telle proportion que comme le feu conuiet avec l'air, ainsi l'air conuiet avec l'eau: & comme l'air avec l'eau, ainsi l'eau s'accorde avec la terre. Par la conuenance & proportiō desquelles quatre choses le monde est tellement estably, que on le voit & touche. Dont il se plaist, & est si proprement assemblé, quil ne peut estre destruit par autre

que celuy qui l'a fait. Desquelles quatre choses toutes les parties sont tellement colloquees dedans luy, que rien n'est demeuré superflu dehors, ains il est composé entierement de tout le feu, l'air, eau, & terre. Et ce pour autant qu'il estoit decent qu'un animal parfait fust composé de parties parfaites. En apres pour ce qu'il deuoit estre vniue, afin qu'il ne demeurast rien dehors, dont s'en engendrast vn autre: finalement qu'aucune maladie ou vieillesse ne le trauaillast, voyãt l'imbecillité des corps estre telle, que par chaleurs & froidures intemperées, & autres esmotions vehemētes, qui suruiennent exterieurement & hors saison, ils sont communement affligez, deuiennent viels & maladifs, & consequemment perissent. C'est la cause & raisõ pour laquelle Dieu a voulu faire vn tout de tous & parfait de parfaicts, non subiect à maladie, ny à vieillesse.

- 1 Or pour autant &c. Il monstre que ce monde corporel soit principalement faict du feu & de la terre, par ce qu'il est visible & touchable: & que selon son opinion rien n'est veu sans feu, ny rien touchable & solide sans la terre.
- 2 Or est-il impossible. Le feu & la terre sont les deux corps extremes dont est faict l'uniuers. Mais les extremes ont besoin d'un moyen par l'aide duquel ils soyent vnis & conioints ensemble. Or est le moyen fort naturel, qui s'vnist avec les deux extremes: ainsi qu'il se trouue en la proportiõ geometrique: en laquelle quand le moyen est conferé a l'un des deux extremes, il refere incontinent la nature de l'autre, comme en

me en 2. 4. 8. Car 8. à 4 a proportion duple: & 4. a. 2 duple. Au contraire 2. a. 4 subduple: & 4. a. 8 subduple. Doncques par ce moyen les contraires ou extremes sont principalement uniz. Parquoy il faut que le feu & la terre, elemens extremes du monde, soyent conioints par ce moyen, si le monde doit estre vny. Mais, comme les geometriens disent, l'on ne peut trouuer en ceste proportion geometrique, qu'un seul moyen entre les superficies pleines: mais en corps solides il ne peut aduenir qu'un corps seul se rapporte ainsi aux corps extremes, comme nous auons dit, quatre se rapporte a deux, & a huit. Mais necessairement il faut qu'il y ait deux corps moyens pour unir les extremes par proportion geometrique. Euclides demonstre cecy euidentement. Doncques si le feu & la terre doyuent estre bien conioints en la constitution du monde, ilz ont besoin de deux corps moyens: parquoy Dieu a tresbien colloqué l'air & l'eau entre le feu & la terre: & a composé sagement le monde de ces quatre elemens, cest assauoir du feu & de l'air, de l'eau & de la terre.

De la figure du monde, & pourquoy elle est ronde & polie de tous costez.



V surplus il luy a baillé figure bien propre à sa nature, & fort belle. Car il estoit feant que l'animal qui cōprendroit tous les autres animaux, eust la figure qui cōtiēt en soy toutes autres figures. Parquoy il l'a faict rond, ayant par tout les extremitez esgalement distantes du milieu: qui est la plus parfaite fi-

gure, & la plus semblable à elle mesme: estimant similitude luy estre plus seante, que dissimilitude. Il a poly par tout ceste rondeur exterieurement pour plusieurs considerations. Car le monde n'auoit que faire d'yeux, pour autant qu'il ne restoit rien dehors à voir: ne d'oreilles, aussi n'auoit il à ouyr: & n'y auoit air l'ëuironnant qui eust besoin de respiration. Pareillemēt il ne luy bailla membres par lesquels il prins nourrissement, & rendist les excremens de la viande digeree: attendu qu'il ne pouuoit augmenter ou diminuer d'ailleurs, ains se deuoit nourrir par sa consommation & vieillesse, faisant & receuant en soy, & à soy toutes choses. Car celuy qui le fait, pensa tresbien qu'il seroit plus parfait, ayant tout ce qu'il luy estoit necessaire chez soy, sans requerir autruy. Au moyen dequoy il ne luy donna mains, par ce qu'il n'auoit que prendre & reietter: ny pieds ou autres membres necessaires pour marcher: mais luy bailla mouuement propre à sa figure, & lequel entre les sept mouuemens appartient principalement à l'esprit & intelligence. Comme donc il l'eust tourné par mesme, & en mesme, & à soy, il le fait mouuoir circulairement: & luy ostant les six autres mouuemens, il le deliura de leur fouruoyement, & inconstance. Pour faire laquelle reuolution il n'auoit besoin de pieds ny de iambes. Doncques le Dieu sempiternel pensant à l'autre Dieu futur il le fait poly & vny de tous costez, ayant ses extremittez esgalement distantes du milieu, parfait & accóply de corps entiers & parfaicts. Or mist-il l'ame au

milieu de luy, & l'espandit par tout, & en reuestit le corps par dehors, ordonnant que ce ciel seul, solitaire, & circulaire tourneroit sur cercle: que par sa vertu il se contiendrait avecques soy, n'ayant besoin d'autrui, assez cogneu & familier à luy mesme. Par le moyen de toutes lesquelles choses il le rendit Dieu heureux.

De l'ame du monde.



Quant à l'ame, Dieu ne la feit pas apres le corps, selon l'ordre que nous en parlions maintenant. Car il n'eust iamais permis en les assemblant, le plus vieux obeir au plus ieune. Mais nous disons beaucoup de choses inconsiderement, & comme elles se presentent. Dieu donc a creé l'ame premiere de naissance, & de puissance, luy baillant come à vne dame & maistresse commandement sur le corps, par la maniere qui s'en suit.

Or quant à l'ame &c. Ce lieu doit estre entendu non pas de l'ame particuliere d'un chacun, ains de la generale du monde, qui remplit son grand corps, & le modere par sa souveraine vertu. Au reste il s'excuse de ce qu'il a parlé premierement de la constitution du corps, que de l'inspiration de l'ame, iacoit que pour certain l'ame soit plus ancienne que tout corps.

Or ainsi que considerans la memoire du passé, & providence de l'aduenir que nous auons, les arts & sciences qui ont esté inuentees par les hommes, tant pour necessité, que pour

LE T I M E E

*plaisir: nous sommes contrains confesser, qu'il y ait un esprit
 diuin & immortel, encores que ne le voyons: dont procedent
 tant de choses excellentes, & par lequel nostre corps soit con-
 duit, receuant de luy mouuement. Ainsi esleuans noz yeux
 vers le ciel, & regardans la conuersion incroyable qu'il faict
 incessamment: l'entresuyte des iours & nuicts: les quatre sai-
 sons de l'annee pour meurir les fruicts, & temperer les corps:
 dont le Soleil est modérateur & gouverneur: les varietez que
 recoit la Lune chacun mois, & le pouuoir qu'elle a sur la mer,
 & toutes les choses humides: la face du ciel durât la nuict tou-
 te couuerte d'estoilles: comment aucunes apparoissent, & sont
 cachees par temps, & en certains pays: les mouuemens des sept
 planettes: les differences de la terre habitable correspondantes
 à celles du ciel: tant de sortes de bestes pour nostre viure, pour
 nous vestir, pour labourer les champs & voiturer: tout estre
 faict pour l'homme, & tout luy obeir. Voyans donc ces choses
 & autres innumerables, necessairement nous devons penser,
 puis que sans ame rien n'a mouuement & vigueur, qu'il y ait
 un esprit agitant & gouvernant la machine entiere du mon-
 de: iacoit que ne le voyos, non plus que l'esprit qui est en nous,
 ains seulement le cognoissons par ses œures. Si en ce corps hu-
 main imbecille il y a diuinité: à plus forte raison en doit il a-
 uoir au corps de l'uniuers, patron du nostre, veu sa longue du-
 ree, & la constance de ses mouuemens. Parquoy Platon ayât
 descrit le corps du monde, il s'efforce maintenant rendre rai-
 sons de la composition de l'ame uniuerselle, par ses vertus &
 operations, par les effectz qu'il auoit obseruez au ciel, és pla-
 nettes, és quatre elemens, & creatures qui en dependent, mes-
 mement és hommes. Quand anciennement l'on vouloit desi-
 gner*

gner quelque chose fort difficile, l'on disoit qu'elle estoit plus obscure que les nombres de Platon. Or s'il y a passage en toutes les œuvres de Platon difficile, certainement c'est le lieu ensuyuant: qui ne peut estre bonnement entendu, sinon par ceux qui sont parfaictement scauans és mathematiques. Car non seulement le discours est estrange de soy: mais aussi les termes dont il a usé sont fort esloignez de la commune maniere de parler, tirez de l'arithmetique, geometrie, & musique, sciences cogneues à peu d'hommes. Toutesfois suyuant noz premieres traces, nous mettrons peine (pour rendre l'opinion de l'auteur plus intelligible, & nostre traduction plus facile) d'exposer premierement les termes dont il a usé: puis exposerons le texte à la lettre: finalement l'allegorie plus conforme à la verité, & au sens de Platon. Dont l'on cognoistra les mysteres cachez és nombres & figures mathematiques, & l'excellence de la doctrine Pythagorique, qu'il a icy suyvie: & que non sans cause Platon n'auoit point faict escrire sur l'huis de son escolle qu'aucun n'y entraist ignorant de la geometrie. Or feint-il la geniture de l'ame, & assigne la cause dont elle est procedee: iagoit que l'ame selon la substance soit non cree: car son essence est indiuisible, & immuable, comme l'intelligence diuine: toutesfois nous la pouuons aucunement dire diuisible, par ce que elle a quelques facultez declinantes aux choses visibles & mobiles. Doncques il traicte en ce discours cinq poincts, cest assauoir la constitution de l'ame, l'armonie, la figure, les facultez, & finalement ses actions.

L E T I M E E
De la constitution de l'ame de l'vniuers.

Doncques il composa l'ame de la substance indiuisible, qui est tousiours mesme & semblable: & de la substance qui est diuisible par le corps vne tierce espece d'essence moyenne, participante de la nature mesme & diuerse, qu'il meit entre la substance indiuisible, & celle qui est diuisible par les corps. Et prenant ces trois, il les tempera tous en vne espece, adiustant par force à la nature mesme la nature que nous auôs nommee diuerse, qui estoit fort difficile à ioindre. Apres qu'il eut meslé ces deux avec substance, & fait vn de trois: de rechef il partit le tout en mēbres cōuenables, dont chacun fut meslé de ce qui est mesme, & diuers, & de substance.

Le Philosophe ayant entrepris en cest œuure de nous descrire l'origine de l'vniuers, auquel il attribue corps & ame, comme il a esté dict cy deuant: apres auoir parlé du corps, il estoit conuenable qu'il parlast aussi de l'ame, & qu'il la feignist comme naissante, afin d'imaginer aucunement sa forme, comme des autres choses qui naissent. Or dit-il qu'elle a esté composee de la substance diuisible, & indiuisible: & de la nature mesme, & diuerse: qu'il estimoit les principes de toutes choses, dont elle est cognoissante, pour en estre constituée: & qu'elle viuifie tant les corps celestes, que les animaux, soyent raisonnables, ou irraisonnables, & les plantes. Mais pour mieux entendre son intention, disons premierement que c'est substance

stance diuisible, & indiuisible: que c'est aussi nature mesme, & diuerse. Essence en sa vraye significatiõ, denote ce qui ne croist ou diminue, & n'est subiect à mutatiõ, ains demeure tousiours en sa propre force, & s'entretient de soy mesmes, comme sont les qualitez, quantitez, formes, magnitudes, paruitez, equalitez, habitudes, actes, dispositions, lieux, temps, qui sont incorporels & immuables de nature: mais par la participation du corps, recoiuent mutation, & par l'atrouchement des choses variables, inconstance. Doncques par l'essence indiuisible qui est proprement essence, est entendu ce qui est eternal, & sans corps, que les philosophes appellent intelligible: par la diuisible celle nature qui donne aux animaux, aux plantes, & aux arbres vigueur estant diuisee par leurs corps. Desquelles substãces diuisible & indiuisible, Dieu fist vne tierce de moyẽne nature entre les deux. Car l'ame a sa vertu indiuisible & immuable, entant qu'elle conuient avecques les choses diuines: & diuisible aucunement, quand elle decline vers les corps variables & muables. Aussi qu'un animal raisonnable deuoit estre au monde, ayant semblablement l'ame participante des deux essences, lequel maintenant contemplerait la diuinité, s'esleuant en haut: maintenãt considereroit les causes & effets de ces choses inferieures & corporelles, qui naissent & perissent continuellement. Voyons en apres que c'est que nature mesme, & nature diuerse. Nous disons la nature mesme estre tout ce qui conuient tant à soy qu'aux autres, qui demeure tousiours en son naturel, & n'est iamais ioint à autre, tellemẽt qu'ils luy attribuent estat, c'est à dire stabilité perpetuelle. La nature autre ou diuerse, qui a quelque difference tant à soy, qu'avec les autres: qui ne demeure iamais en mesme estat, ains

LE TIMEE

est en perpetuel mouuement propre d'elle . Plutarque dit que la nature mesme n'est autre chose, que l'idee des choses qui sont tousiours semblables: & l'autre ou diuerse, l'idee de celles qui reçoient continuelle difference: l'office de l'une estre de separer, alterer, & multiplier: de l'autre, assembler, & de plusieurs en faire vn, par la similitude qu'ils ont ensemble.

De l'armonie de l'ame.

*Au liure
de Musi-
que, &
en la psy-
chome.*



I fut telle la partition. Premièrement il o-
sta vne portion du tout: en apres la secon-
de duple de la premiere: puis la troisieme
sesquialtere de la seconde, & triple à la pre-
miere: la quatriesme duple de la seconde: cōsequem-
mēt la cinquiesme triple de la troisieme: la sixiesme
octuple de la premiere: finalement la septiesme cō-
tenant la premiere vingt & sept fois.

Pythagoras fut vn personnage au temps passé fort scauāt,
& estimé par tout le monde: qui enseignoit sa doctrine par nō-
bres & figures, & laissa vne secte de son nom, en laquelle se
font trouuez plusieurs excellens hommes, & mesmement Ti-
mee qui auoit escrit de l'univers, que Platon a suyui: & reco-
gnoiſſant le bien qu'il en auoit appris, a intitulé ce liure de
son nom, luy dōnant la preeminence au dialogue. Or vſe le
Philosophe en cest endroit principalement des raisons prinſes
des mathematiques: par ce qu'elles ont grande affinité avec la
nature de l'ame. Car tout ainſi que les mathematiques sont
moyennes entre les choses diuines & naturelles: ainſi est l'a-
me

me moyenne entre les intelligibles & sensibles. Jcy donc sont considerez trois poinçts, le premier est des sept parties, esquelles sont trouuez trois interualles duples, & trois interualles triples, selon la medieté geometrique, qui est entre mesmes proportions. Le second est des deux autres medietez, c'est aßavoir l'armonique & arithmetique. Le troisieme contient la section des sesquialtres, & sesquitiers, en sesquioctaves & en lemnes. Pour paruenir à l'intelligence desquelles choses il est necessaire entendre que c'est proportion, & combien il en y a d'especes: que c'est medieté, & combien il y a de medietez, qui sont faictes des proportions: combien aussi il y a de genres d'harmonie: que c'est interualle, lemne, & dièse: outreplus qu'il y a cinq consonances. Proportion signifie comparaison de nombre à nombre: quand elle est faicte à mesme nombre, elle est appelée equalité, comme 2 a 2, 3 a 3: quand a inegal, inégalité, comme 8 a 4. ceste inégalité est double: car l'on compare le nombre plus grand au moindre, comme 6 a 3. ou le moindre au grand, comme 2 a 4, 3 a 6. Proportion duple, quand le nombre grand contient le moindre d'eux fois, comme 2 a 1, 4 a 2. Triple, quand il contient trois fois, comme 3 a 1, 6 a 2. Quadruple, quatre fois, comme 4 a 1, 8 a 2. Superparticuliere, quand le nombre plus grand contient le moindre & une partie d'auantage, comme 3 a 2, 4 a 3. Sesquialtere, quand le nombre plus grand contient le moindre, & la moitié d'auantage, comme 3 a 2, 6 a 4, 9 a 6. Sesquitierce quand il contient le moindre, & une tierce partie, comme 4 a 3, 8 a 6, 12 a 9.

Sesquiquarte, ou la quarte partie est contenue d'auantage come 5 a 4, 10 a 8, 15 a 12. Des propositions resultent les medietez.

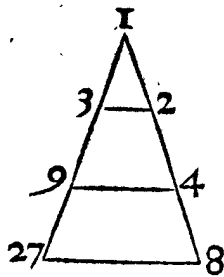
LE TIMEE

Or n'est medieté autre chose, qu'une habitude de differences ou proportions qu'elles ont ensemble, comme 8, 6, 4, 2. car ainsi que 8 surmonte 6, ainsi 6 surmonte 4, & 4, 2: tellement que l'habitude qui en provient est appelée medieté. Il y a trois medietez, arithmetique, geometrique, & harmonique. L'arithmetique est celle qui a mesmes differences ou excez entre ses nombres, comme 4, 3, 2, & 8, 6, 3, 1. l'une est continuë, comme 9, 6, 3. l'autre disiuncte, comme 10, 8, 4, 2.

La medieté geometrique est celle qui a mesmes proportions en ses termes, comme 8, 4, 2. car quelle est la proportion de 8. à 4, telle est de 4 à 2. Elle est aussi double, cest assavoir continue, comme 4, 2, 1: & disiuncte, comme 8, 4, 6, 3. car quelle est la proportion de 8, a 4, telle est la proportion de 6 à 3. Il n'y a en la medieté harmonique mesmes differences ne proportions, comme aux precedentes, ains est celle. Ou comme le grand nombre est conferé au petit: ains est la difference du grand & du moyen comparee à la difference du moyen & du petit. Exemple en 3, 4, 6. & en 2, 3, 6. car 6 excède 4 de sa tierce, c'est assavoir par 2. aussi 4 excède 3 de sa quarte partie qui est 1. Six excède 3 de sa medieté: & 3 excède 2 de sa tierce partie. 1. d'un Parquoy il n'y a mesme proportion de termes, ne mesmes differences. Les arithmeticiens ont procedé iusques a l'unziesme medieté, cōme l'on peut voir par livres: mais nous ne voulons mettre rien icy, qui ne serue necessairement a l'intelligence de l'auteur. D'auantage il faut noter qu'il y a trois genres d'harmonie, diatonique, enarmonique, & chromatique. Le Diatonique, qui est partie par un moindre demy ton, & procede continuellement par deux tons. Chromatique, qui monte par deux demis tons inegaux, & un troisieme demi ton.

Enar-

Enarmonique, qui monte par deux dieses, & un diton. Die-
se est la quarte partie du ton, Lemne demy ton entier, In-
terualle est une habitude d'espaces qui est entre le son graue
& agu Les musiciens appellent espace ou interualle, le nerf,
chorde, & air expiré, & toute autre dont l'on tire son. D'a-
uantage il faut noter qu'il y a cinq consonances: trois simples,
cest assavoir diatessaron, diapente, & diapason: deux com-
posees, diapason-diapente, & bis-diapason. Les Pythagori-
ques n'ont passé outre, pour autant qu'en montant plus haut,
il leur sembloit que les voix n'auoyent point d'accord, & que
nature aye limité la voix par la consonance de bis-diapason.
Or n'ont-ils prins la consonance d'harmonie ailleurs que des
nombres, & ont principalement choysi les multiples & su-
perpartiens. Ils ont mis la consonance diatessaron en la pro-
portion s'esquiterce: diapenté en la s'esquialtere: diapason en
la duple: De rechef diapason & diapenté en la triple: bis-
diapason en la quadruple. Le ton qui est le commencement
de consonance, en proportion sesquioctave de son à son: La ses-
quitierce estre de deux tons, & un lemne: La sesquialtere de
trois tons & un lemne: de maniere que la consonance de mu-
sique correspond à celle des nombres. Ces choses premises ve-
nons à l'exposition du texte, Pour ce
faire il conuient constituer un trian-
gle ou l'unité soit à l'angle haut, dont
procedent de chacun costé trois nom-
bres, les vns pers, les autres impers,
tellement qu'apres l'unité d'une part
soyent 2, 4, 8: de l'autre part,
3. 9. 27.

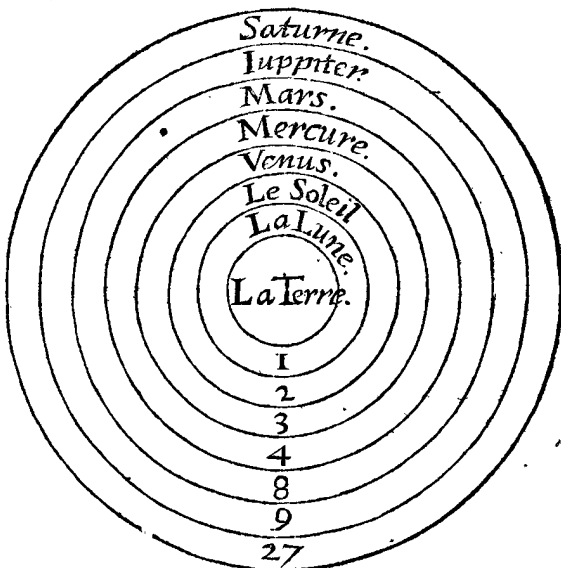


LE TIMEE

Doncques la premiere portion que Dieu a prinse pour constituer l'ame c'est 1. La seconde 2, duple de la premiere, selon la medieté geometrique. La troisieme 3, triple de la premiere, & sesquialtere de 2. La quatrieme 4, duple de 2. La cinquieme 5, triple de 3. La sixieme 6, ayant proportion octuple à la premiere. La septieme 7, triple à 3, & surmontant la premiere de vingt six parties. Il comprèt en ces nombres toutes les raisons harmoniques: & disant que Dieu a pris sept portios, il touche vn mystere de musique, & de nature: de musique, pour autant que toute differéce de voix vient iusques au septiesme degré, puis retourne à elle mesme: de nature, puis que la plus part des choses naturelles procedèt par le nôbre septenaire. Premierement nous voyons les enfans nez au septiesme mois auoir vie: au septiesme mois apres qu'ils sont nez, les dens leur venir, puis estre changees au septiesme an: aux autres sept ans apres la puberté aduenir à l'un & à l'autre sexe: au troisieme septenaire la barbe commencer aussi à venir: au quatrieme se terminer la stature de l'homme: & au cinquiesme qu'il a sa perfection. Semblablement l'on voit par experience que la pluspart des maladies procedent selon le septenaire. Hipocrates recite aussi, qu'il y a sept conduits principaux en la teste: des yeux, des oreilles, du nez, & de la bouche: sept membres vitaux au corps: la langue, le poulmon, le cœur, la ratte, le foye, & les deux reins. Nous trouuons que les varietez de la Lune procedent par mesme nombre, & qu'il y a au ciel sept planettes tournees sur cercles inegaux, & avec interualles doubles & triples, cōme l'autheur dira cy apres: lesquels interualles il a accommodez aux sept sections de l'ame mentionnez au texte. Le premier & moindre espace est de la terre a la Lune.

Le second, au Soleil duple du premier. Le troisieme a Venus triple. Le quatriesme, a Mercure duple du second, & quadruple du premier. Le cinquiesme, a Mars octuple du premier. Le sixiesme, a Iuppiter triple du troisieme. Le septiesme, a Saturne estant vingt sept fois aussi grand que le premier.

Qui voudra voir ce discours plus au lög, regarde ce que l'auteur a escrit en l'huictiesme liure, & au dixiesme de la republique, du circuit celeste des spheres, de leurs nombres, proportions, grãdeurs, vireesse, tarditez, splendeurs, & sere-



nitez. Or est l'ame descritte nõ seulement par nõbres, mais aussi par figures, afin que par les nõbres nous l'estimõs incorporee, & que par les figures nous la cognoissõs decliner naturellemẽt vers les corps. Le triãgle conuieẽt biẽ a l'ame: car tout ainsi que le triangle est estẽdu d'un angle a deux: ainsi l'ame procedant de la substance indiuisẽe & diuine, vient en la nature du corps totalẽmẽt diuisible: & semble en cõparaison des choses diuines, estre diuisible: iacoit qu'en cõparaison des naturelles soit indiuisible. D'auantage comme le triangle est premier entre les figures faictes de plusieurs lignes tierces droictẽment, semblablement elle est la premiere qu'on distribue en plusieurs fa-

L E T I M E E

cultez, & qui semble proceder droitement quand elle descend de la diuinité a nature.

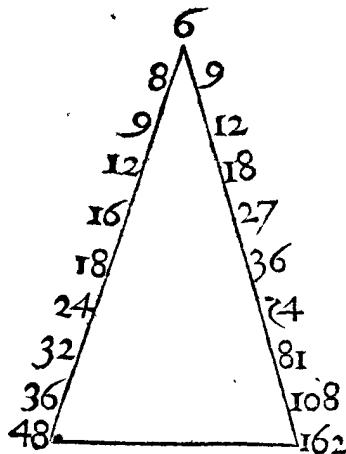
*Plutarque expose ce passage au liure de
la Musique.*



E fait il remplit les interualles duples & triples, prenant de rechef autres parties du total: lesquelles parties il meit par interualles, de maniere qu'il y auoit en chacun interualle deux medietez: dont l'une excedoit par mesme partie l'autre des extremes, & par mesme partie estoit excedee: l'autre surmontoit aussi l'un des extremes par mesme nombre, & par mesme nombre estoit surmontee: dont procederent interualles sesquialteres, sesquitiers, & sesquioctaves: & de ces colligances és premiers espaces, il remplissoit tous les sesquitiers, laissant particule d'un chacun, & prenant l'interualle de ceste particule: le nombre au nombre auoit telle proportion és extremes, qu'ot deux cens cinquante six à deux cens quarante trois. Or estoit desia l'essence tierce, dont il auoit prins ces parties, toute consommee.

Après que Platon eut inuenté la premiere figure contenant sept limites, esquelles sont comprises les raisons duples & triples: maintenant il feint vne autre figure avec nombres plus grands: tellement que la ou les duples sont remplies de sesquitierces & sesquialteres: aussi les moyennes sont remplies de sesquioctaves, & les espaces des sesquitierces prènent ton. Prenons figure semblable à la premiere, mais mettons 6 à l'angle haut, & en long espace: après mettons son duple, qui est 12, &

occupons cest espace de 8 & 9:
 puis un autre espace 24, & en
 ce second espace mettons 16 &
 18. Consequemment entre 24
 & 48, mettons 32 & 36. Jus-
 ques icy nous auons acheué le
 costé des duples: venons à l'au-
 tre des triples, & separons assez
 loin de 6, 18, triple de 6, & met-
 tons entre deux 9 & 12: sem-
 blablement entre 18 & 54 son



triple, 27 & 36: finalement entre 54, & 162, son triple 81,
 & 108. Mais pour reuenir au costé des duples, considerons
 entre 6 & 12 deux medietez, cest assauoir 8 & 9: & qu'entre
 6 & 12 il y a deux medietez, cest assauoir 8 & 9: & que 8 en-
 tre 6 & 12 a proportion harmonique: car il excède 6 de la
 troisieme partie, & est excédé par 12 de la troisieme partie.
 Semblablement 12 comparé à 6, il est sesquitiere: mais 12 en-
 uers luy, est sesquialtre. Aussi la difference qui est entre 12 &
 8, est 4, & la difference entre 8 & 6, 2. doncques quelle pro-
 portio ont 4 à 2, telle ont 12 à 6, qui est duple. En quoy l'art de
 musique & d'armonie est comprins. Comparõs aussi 9 à 6 par
 la sesquialtere, & à 8 par sesquioctave, dont vient le ton nous
 trouuerons que par ceste sesquioctave les deux sesquitiere sont
 ioinctz, 8 à 6, & 9 à 12: & ont ces nombres la medieté arith-
 metique: car 9 excède 6 de 3: & semblablement est excédé par
 12 de 3. Nous pouuons suyure la mesme raison es autres du-
 ples, les assemblans par sesquitiere & sesquialtres, & ioi-
 gnans les deux sesquitiere par la proportion sesquioctave.

Quant aux triples, entre 6 & 18, qui est le premier triple, 9 fait la medieté harmonique, & 12 l'arithmetique: Au second triple nous auons entre 18 & 54, l'harmonique 27, & l'arithmetique 36: Au troisieme triple entre 54 & 162, l'harmonique medieté 81, & l'arithmetique 108. Or pour autant que les proportions sesquitièrces ne sont seulement faictes de deux tons, mais aussi de demy ton moindre, qui ne peut estre plein pour le deffaut de quelque particule: a ceste cause Platō dit, qu'il y eut quelque particule delaissee es sesquitièrces. Pythagoras, dont nous auons faict mention, & plusieurs autres anciens philosophes, considerans la legere conuersion que faisoit tous les iours le ciel, & les autres mouuemēs de planettes, distinguez tant proprement par les interualles, & proportiōs susdictes: ils ont pensē que ce ne pouuoit estre sans son, & harmonie, encores qu'elle ne vint iusques a noz oreilles. Car voyans les vns estre portez plus haut, les autres plus bas avecques differences manifestes de tardité, & de legereté, & garder constamment leurs cours par inequalitez & dissemblables: ilz ont faict par imitation sept sons distinguez d'interualles: lequel nombre est le lien, & neu presque de toutes choses, cōme nous disons n'agueres, & par chordes & voix ont mis peine de représenter l'harmonie diuine en leurs esprits, & leur ouvrir le chemin pour retourner au lieu dont ils estoient partis. Au regard des quatre elemens, comme pourroyent-ils demeurer au corps de l'uniuers, sans harmonie, veu leurs natures & qualitez contraires? Car tout ainsi que les chordes d'un instrument de musique sont tellement accordees, que les grosses ne sont trop basses, ny les chanterelles trop hautes, ains toutes ont consonance ensemble: ainsi voyons nous en la musique

sique du monde, qu'il n'y a partie desmesuree, qui empesche l'une l'autre: ains ce que l'hyuer reserre, le printemps le lasche, l'esté le cuit, l'automne le meurit, & toutes les saisons de l'annee s'entr'aider, comme par vne amitié mutuelle, & cõuenance perpetuelle. Nous ne trouuerons pas moins de musique en la nature humaine. Qui est-ce qui conioint l'ame raisonnable au corps, sinon vne temperation, comme de voix graues & grelles, causant consonance? Qui accorde les parties de l'ame, entretenant les quatres humeurs au corps, & conserue toutes ces parties en vñion? Dont nous pouuons conclure, que sans harmonie rien ne le peut maintenir, & qu'à bonne raison Platon l'a attribuee a l'ame du monde, dont tout despend.

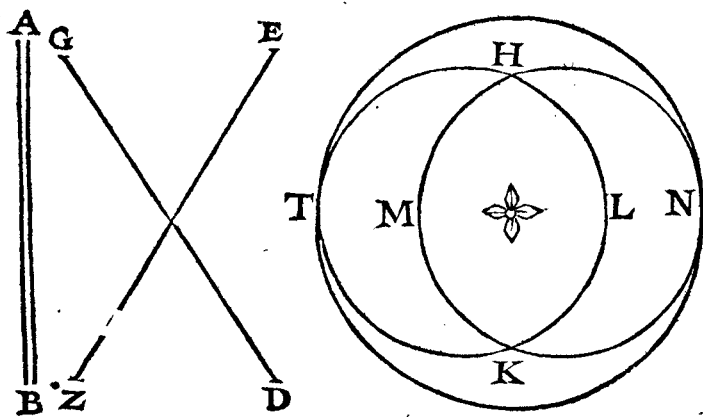
De la figure de l'ame.



Ors il couppa de long toute ceste mixtion, d'vne en faisant deux, & accommoda la moyenne à la moyenne, comme en la forme d'vn X, lettre grecque: puis la tourna en rond iusques à ce que les extremittez s'entre-touchassent, afin que les lignes fussent de soy, & entre elles coniointes à l'opposite de l'interfection. Il les enuironna du mouuemēt qui est reuolu tousiours en mesme, & semblablement, & feit l'vn cercle exterieur, l'autre interieur: appellant le mouuement de la nature mesme exterieur, & interieur celuy de la nature diuerse.

L E T I M E E

Nous auons veu au precedent comment il a composé l'ame de l'essence de la nature mesme, & diuerse, & l'a diuisee en nombres tant duples que triples, & comment il a remply leurs interualles de deux medietez. Et comme en mettant entre le feu & la terre, l'air, & l'eau, le corps du monde a esté cōtinué: ainsi en inserant les vns nombres parmy les autres, cōme elemens & matieres, les membres intelligibles de l'ame ont esté iointz & assemblez, pour mieux entendre la similitude qui est entre le corps & l'ame. Dōcques il dit, que Dieu couppa de long toute ceste mixtion, comme si l'on fendoit en long la ligne droicte *AB*, & qu'on feist des deux parties *X*, *G D*, *E Z*, puis on le courbaſt pour en tirer deux cercles ioints ensemble, & qu'on enuironnaſt ces deux cercles d'un autre cercle exterior, ayant son mouuement tousiours mesme & semblable, qui est le cercle du firmament appellé par les Grecs ἀπλανης: l'interieur, auquel les planettes, & les signes sont tournezz. Car iacoit que les planettes & les signes aillent en



rond, ils recoiuent toutesfois plusieurs varietez quand sont esle-

esleuez, ou abbaissez: quand vont plus legerement, ou tardiuement. Ils sont aucunes fois rauiz & forcez par le mouuement de l'uniuers, & semblent maintenant s'auancer, maintenant demeurer, & maintenant retourner: mais le firmamēt va tousiours de mesme vitesse, sans iamais se fouruoyer.


Lors il couppa. Il monstre comment la section de l'ame conuient à la section des parties celestes, & à l'inflection des cercles, & comment sa conuersion concurre avec leurs mouuemens. Car il s'efforce monstre que l'ame estant constituee par mesme raison quē les choses celestes, recognoist facilement son alliance. Aussi qu'il estime le commencement de tout mouuement proceder de ce qui est agité de soy mesmes, & que il n'y a chose agitee de soy que l'ame. Et pour autant que le monde est tourné en rond, il accommode semblable circuit à l'ame, qui en est la cause pour mieux expliquer sa nature. Or par la ligne droicte nous est signifié, que le propre mouuement de l'ame est naturellement droict. Il l'a coupé en deux, pour autant que ce mouuement droit est double, c'est assauoir à sentir & à mouuoir: il entrecouppe deux lignes, & puis les tourne en rond, iugeant la nature de l'ame de soy estre plus encline au mouuement droit, & moyennant l'intelligence que Dieu luy a donnee estre totalement accommodee au mouuement circulaire: en deux cercles, cest assauoir celuy du firmament, & des planettes. Le circuit du firmament, nous represente l'identité & intelligence tousiours mesme: & les diuerses reuolutions des planettes, l'alterité & la nature des parties inferieures de l'ame.

Platon 10. de la republique & en l'Epinomide, comme icy ne descrit qu'huiet Spheres. Ainsi les Egyptiens & les

LE TIMEE

Chaldees suyuis par luy, par Aristote & hyparque n'ont mis qu'huiët cieux, sept des planettes & l'huictiesme du firmament. Ptolemee n'a faict aucune expresse mention de la neuuesime, combien qu'il semble à Auerrois qu'il l'ait taisiblement confessee. Puis qu'il a escrit le moyen que faict la huictiesme d'Occident en Orient. Ainsi se contentant la pluspart des Astronomes d'auoir nombré les cieux, les autres depuis y ont adiousté non seulement vn ciel dixiesme surnommé Chrystillim, mais encores vn vnziésme appellee Emphyree chaleureuse, mais à cause de l'indicible splendeur dont il est illustré comme siege desiré pour l'eternelle demeure du lieu des sainctz bien heureux.

Des facultez de l'ame.

- 1  R tourna-il le mouuement de la nature
2 mesme de costé, vers la partie dextre: &
3 le mouuemét de la diuerse par diametre,
4 vers le fenestre. Mais il donne la preemi-
5 nence à l'agitation de la nature mesme & semblable:
6 d'autant qu'il la laissa seule indiuisible, & diuisant l'in-
7 terieur en six parties, il feit sept cercles inegaux avec
8 interualles duples, & triples, qui sont de chacun co-
9 sté trois: & ordonna qu'ilz auroyent leurs cours &
10 mouuemens contraires: trois de mesme vitesse: les
 quatre autres inegaux entr'eux, & aux trois precedés:
 allans neantmoins tous par mesure & raison.
- Quand donc toute la composition de l'ame fut acheuee selon la volonté de son createur, il feit en apres

pres dedans elle tout ce qui est corporel: & appliquât le moyen à la moyenne, les assembla comme par vne harmonie de musique. Par ainsi l'ame estant espanduë par tout depuis le milieu iusques aux extremittez du ciel, & à luy circumfuse exterieurement: & se tournant elle mesme circulairement, introduit le diuin commencement de la vie sempiternelle, & sage à iamais. Si fut faiçt le corps du ciel visible, & l'ame inuisible, participante de raison & d'harmonie, cree par le tresparfaict entre tous les intelligibles & eternels, la plus parfaicte creature des creatures.

Iaçoit que proprement parlant il n'y ait haut, bas, deuant & derriere, dextre, ou senestre au monde, qui est rond, & a toutes ses parties semblables (comme dict Platon en vn autre passage de ce liure.) Toutes fois Aristote au second liure du ciel, escrit que le monde, en esgard à nous, a haut & bas, dextre & senestre: que le pole que nous voyons est le bas, & l'autre qui nous est caché, haut: que le costé oriental dont le premier mouuement procede, est dextre: l'occidental senestre, dont procede le mouuement contraire au premier: lequel propos est fort conuenable à l'opinion de Platon: tellement qu'à raison du mouuement, & qu'il est animal, voire intelligent, nous luy deuons donner, comme à vn corps & animal, forme dextre & senestre.

Le mouuement de la nature mesme. *De la huictiesme sphaere, ou du firmament.*

Vers la partie dextre. *Vers Orient.*

Par le Diametre. *C'est assauoir l'interieur, auquel souz*

l'obliquité du zodiaque les planettes font leurs cours.

- 4 Vers le fenestre. *Vers l'occident.*
- 5 Qui la laissa indiuisible. *La huitiesme sphaere tourne quant & elle iour & nuict innumerables estoilles depuis le leuant iusques en occident, demeurant tousiours mesme & indifferente. Mais les planettes sont de nature muable, qu'on appelle diuerse, pour autāt que nō seulement elles sont portees du leuant en occident, mais encores retournent d'occidēt, en leuāt.*
- 6 Sept cercles inegaux, avec interualles duples & triples. *Ce passage doit estre referé à la premiere figure, dont l'vn costé estoit ordōné par nombres duples, l'autre par triples & aux sept limites qui en resultoient: par lesquelles sont entendus les sept cercles des planettes, qu'il met distans les vns des autres par interualles de musique, afin de declarer les sons qu'ils font en se tournant, & l'harmonie qui résulte des huit sons dissemblables suyuant l'opinion de Pythagoras.*
- 7 Leurs cours & mouuemens contraires. *Quelqu'vns entendent que les sept planettes ont leurs mouuemens contraires au mouuement de l'vniuers. Car le monde procede tousiours du leuant en occident, & les planettes d'occident en leuant: les autres disent, que Platon entend les contrarietez qu'elles ont ensemble.*
- 8 Trois de mesme vitesse. *Sol, Mercure, Venus.*
- 9 Inegaux. *Saturne, Mars, Iuppiter, la Lune.*
- 10 Quand donc. *L'ame penetre iusques au dedans de la terre, & donne vie à toutes choses. Le monde aussi remply d'elle, commence d'estre animé à ses extremitez, & par son milieu iusques aux dernieres limites a exterieurement fruition de l'intelligence diuine. Procle dit, que le milieu de l'vniuers gist propre-*

prement en l'ame, qui est moyenne entre l'intellec, & la nature corporelle.

Par ainsi l'ame, &c. L'ame remplit toute la machine du monde, moderant diuerses parties d'iceluy, avec diuerses vertus, & le surmonte par la prouidence intellectuelle, qui est sa souueraine vertu, & est circonfuse exterieurement au monde; c'est a dire que Dieu en a laissé quelque partie hors le monde, afin qu'en pouruoyant au monde elle se conuertist vers Dieu son createur.

Depuis le milieu iusqu'aux extremittez. Quelqu'vns entendent par ce milieu, non pas la terre qui est au milieu du monde, mais le Soleil qui est le cœur du monde, & par lequel la vigueur de l'ame luy est infuse. Car la terre est immobile, & le Soleil tousiours mobile.

Et ce tournant en elle mesme. Ce n'est pas à dire que elle se tourne corporellement, mais que le corps de l'uniuers obeist à son mouuement, ainsi que le corps humain obeist a celuy de nostre ame. Vie sempiternelle & sage. L'eternité qui est en l'ame nous mōstre que sa vie soit sage, ou biē nous la pouuons dire sage, pource qu'elle participe de la prouidence diuine. Or a l'ame vie, pour autant qu'elle a extension en ses actions & discours és mouuemens. Si fut fait le corps. Le mode & chacune de ses parties a esté compasé de substance corporelle & intelligible: dont l'une luy a baillé la matiere, l'autre la forme. La matiere estant formee à l'imitation de l'intelligence, incōtinent a esté rendue touchable & visible: mais l'ame est demeurée inuisible & exēpte des autres sens, que Platon dit se mouuoir elle mesme perpetuellement, & estre le commencement de tout mouuement.

Participante de raison, & d'harmonie. Ces mots se doyuent rapporter à son origine, & aux parties dont elle a esté faicte.

Des actions de l'ame.

R puis qu'elle est faicte de ces trois parties, c'est assavoir de la nature mesme & diuerse, & de substance, distinguee & assemblee par proportion, & tournée en elle mesme: quand rencõtre quelque sustance diuisible ou indiuisible, elle discernel'vne d'avec l'autre, & cognoit pourquoy, ou comment, quand il aduient à tout d'estre ou partir iatés choses subiectes à generation, qu'és celles qui sont toujours mesmes La raison donc s'enclinant vers ce qui est toujours mesme, & veridique, estant agitee de foy tant en la nature mesme que diuerse, sans voix & sans son: quand elle s'adresse à ce qui est sensible, & que le cercle de la nature diuerse a lant droit, rapporte tout à l'ame: alors sont produictes opinions, & persuasions stables, & veritables. Mais quãd elle s'adresse à ce qui est raisonnable, & le cercle de la nature mesme estant reuolu à propos, en fait le rapport, adóc l'intelligence & science est necessairement parfaicte. Quiconques dira ces choses estre faictes ailleurs qu'è l'ame, il errera grandement.

Comment des dix predicamens.

2

La differēce entre l'opinion & sciēce.

I Or puis qu'elle. Puis que l'ame est composee de substance diuisible & indiuisible, & de la nature mesme & diuerse, anciens & premiers principes de toutes choses : & qu'elle s'accor-

cor-

corde avec les nombres, viuisant les corps celestes, & les animaux raisonnables: il s'ensuit qu'elle ait la cognoissance de toutes choses dont elle est faicte. Crantor dit, que le vray office de l'ame est de iuger les choses intelligibles & sensibles, les differences & similitudes qu'ont en elles mesmes, & les vnes aux autres.

La raison donc. Quand la raison cōsidere les choses muables & corruptibles, elle engendre opinion: quand s'adresse aux immuables & intelligibles, elle parfait & accomplit les sciences.

De l'origine du temps, & du commencement du temps & creation des planettes pour le distinguer.



Quand le createur de toutes choses veit ce beau simulachre des Dieux eternels par luy faict auoir mouuement & vie, il receut grand plaisir: & s'esioyissant pensa le rēdre encōres plus semblable à son premier patron & exemplaire. Car tout ainsi que l'exemplaire est animal sempiternel: ainsi voulut il, entant qu'il estoit possible, luy rendre cest vniuers semblable. Mais pour autant que sa nature estoit eternelle, & qu'il n'estoit possible l'accommoder du tout à ce qui a prins commencement: pour ceste cause il proposa faire vne image mouuant de l'eternité. Doncques ornant le ciel, il feit à l'eternité demeurant en vnitē, le simulachre eternel, allant par nôbre, que nous appellons temps. Car les iours, les nuicts, mois,

*Arist. 4. li. de l'au-
scul. natu-
relle. cha.
10. 11. 12.
13. & 14*

& ans qui n'estoyent point auparauant que le ciel fut
 creé, incontinent qu'il fut fait, commencerent: aussi
 ne sont ce que parties du temps: & fut, & sera, qui s'ont
 seulement especes du temps, nous attribuons mal à
 la substance eternelle, disans qu'elle est, a esté, & sera.
 Car a la verité parler ce mot, est, luy conuient seule-
 ment: mais fut, & sera, se doyuent proprement rap-
 porter à la generation procedante par temps, & ne
 sont que mouuemens. Mais la substance eternelle qui
 demeure tousiours mesme, & immuable, n'est plus
 vieille, ou plus ieune, ne fut oncques, ne sera à l'adue-
 nir, & n'est subiecte aux accidens qui aduiennent és
 choses corporelles & sensibles, à cause de leur gene-
 ratiō. Car ces deux ne sont qu'especes du temps imi-
 tant l'eternité, & se tournant par nombre. Nous di-
 sons souuentefois indiscrettement ce qui a esté fait,
 estre fait: & ce qu'on fait, estre en generation: ce qui
 sera fait, estre à faire: & ce que non est, n'estre point.
 Mais il ne conuient au propos present rechercher ces
 choses curieusement. Le temps donc a esté fait quād
 & ciel, tellemēt qu'ayans vn mesme commencement,
 ilz aurōt aussi mesme fin s'il aduient qu'ils finissent: &
 a esté fait à l'exemple de l'eternelle nature, afin qu'il
 luy ressemblast mieux. Car l'exemplaire est tousiours:
 & a esté l'autre monde perpetuellement de tout tēps,
 est, & demeurera seul.

Or apres que Dieu eut en ceste maniere creé le
 1 temps, il feit le Soleil, la Lune, & les autres estoilles
 2 que nous appellons planettes, pour distinguer & ob-
 ser-

feruer le nombre du temps: & ayant fait les corps de ces sept planettes, il les meit en sept cercles, qui sont tournez par la nature autre, ou diuerse: la Lune au plus prochain cercle de la terre: le Soleil au second, puis Lucifer & l'estoille de Mercure qu'on appelle sainte, egaux en vitesse au Soleil, mais de contraire pouuoir & effect: au moyen dequoy ces trois estoilles, c'est assauoir le Soleil, Mercure, & Lucifer, se comprennent les vnes les autres, & sont semblablement comprises d'elles-mesmes. Au regard des autres estoilles, si voulions nous arrester à exposer leurs ordres, progresz, & raisons, il seroit besoin y insister plus longüement qu'au propos mesmes que nous auons maintenant commencé. Mais par aduenture si nous auons quelquesfois loisir, nous en parlerons selon la dignité de la matiere.

Il feit le Soleil, la Lune, & les autres estoilles. *Le I*
corps & l'ame du monde estans parfaicts, il traicte de la generation des estoilles & planettes qui sont au firmament & des autres animaux comprins en ce monde sensible pour le rendre plus semblable à son exemplaire ou est le monde intelligible: puis il procede iusques aux demons. En apres il cree l'ame humaine ainsi qu'il a faict l'ame du monde, excepté que la matiere n'estoit toute pure. Finablement il vient a la structure du corps humain discourant sur toutes ses parties, tant interieures qu'exterieures, & cherchant les raisons pourquoy elles ont esté faictes & a quelle fin.

Pour distinguer & obseruer le nombre du temps. *2*

A l'adventure pourroit on trouver cela estrange & hors de raison, de dire que le Soleil, la Lune, & les planettes ayent esté faiçts pour distinguer le temps, car d'ailleurs la dignité du Soleil est grande, & Platon mesmes en ses liures de la repub. l'appelle le Roy & le maistre de tout ce monde sensible, comme le bien est seigneur & maistre du monde intelligible, & est le Soleil extraict de luy, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister & l'estre, ne plus ne moins que le bien donne aux choses intelligibles, & l'estre, & qu'on les cognoisse. Or qu'un Dieu ayant telle & si grande puissance, soit vn instrument du temps, & mesure evidente de la difference qu'il y a de vitesse ou de tardité entre les huit spherés des cièux, cela ne leur semble pas fort conuenable ny autrement raisonnable. Il faut doncques dire que ceux qui se troublent pour ses considerations la, se trompent par ignorance, cuidans que le temps soit ainsi que l'a definy Aristote, la mesure du mouuement, & le nombre selon deuant & apres, ou bien la quantité en mouuement, ainsi que l'a definy Speusippes, ou bien distance de mouuemēt, & non autre chose, ainsi que les Stoiques le descriuent en definiissant vn sien accident. & n'entendans pas sa substance, laquelle il semble que le poete Pindare n'ait pas mal soupçonnée, quand il dit.

Le temps, qui de son estre vieux

Surpasse tous les autres Dieux:

& Pythagoras aussi, lequel enquis que c'estoit que le temps, respondit: C'est l'ame du ciel: Car le temps n'est point vn accident ny vne passion d'aucun mouuement quel qu'il soit, ains est la cause, la puissance & le principe de la proportion & de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature du


monde & de l'uniuers, qui est animee, se meut: ou plustost celle mesme proportion & ordre se mouuant, est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct iustement conduit
Toute chose qui est mortelle.

C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quand & le ciel, mais que le mouuement estoit deuant le ciel, lors qu'il n'y auoit point de temps, pource qu'il n'y auoit ny ordre ny mesure quelconque, ny distinction, ains un mouuement indeterminé, comme vne matiere sans forme ne figure quelconque: mais depuis que la nature eut vne fois ietté en couleur & en terme, la matiere de formes & figures, & le mouuement des reuolutions, elle fait tout ensemble l'vne le monde, & l'autre le temps, qui sont tous deux images de Dieu, c'est assauoir de la substance le monde, de son eternité le temps: car Dieu en ce qu'il se meut est le temps: en ce qu'il est, est le monde. Voila pourquoy il dit qu'estans venus en estre tous deux ensemble, tous deux aussi seront ils dissolus ensemble, si iamais il y aduient dissolution. Car ce qui est engendré ne peut estre sans temps comme ne ce qui est intelligible sans eternité, si l'on a à demeurer tousiours, & l'autre à ne se dissouldre iamais depuis qu'vne fois il a esté composé. Ainsi donc le temps ayant vne necessaire liaison & entrelassemēt avec le ciel, n'est pas simplement un mouuemēt, ains comme nous auons dit un mouuement ordonné par ordre qui a sa mesure, ses fins & ses bornes & reuolutions, desquelles le Soleil estant le superintendant gouuerneur & directeur pour les limiter & diriger, & pour monstrer & quoter les mutations & saisons de l'annee, lesquelles produisent toutes

choses comme dict Heraclite, il faut confesser qu'il ayde au premier & prince des Dieux en choses qui ne sont pas petites ne frivoles ou legeres, ains tresgrandes & de principale consequence.

Du mouuement des planettes.

- 1  Vand donc les choses qui estoient necessaires à la constitution du temps eurent prins leur cours conuenable, & les corps ioints de lyens vitaux deuidrent animaux, & eurent aprins faire ce qui leur estoit ordonné: alors ils tindrent tel ordre, que selon le mouuement de la nature diuerse subiect
- 2 à celuy de la nature mesme, les vns obtindrent plus grand circuit que les autres: & ceux qui l'eurent moindre, allerent plus legierement: & les autres qui l'eurent plus grand, tardiement: dont il est aduenu que ceux qui par le mouuement de la nature mesme vont plus legierement, comprenans, semblablement soyēt compris, par les plus tardifs ou paresseux.

Le mouuement de la nature mesme, c'est assauoir du firmament, emporte les planettes, s'efforcans aller au contraire. Or vont elles naturellement par leurs cercles, dont l'agitation est contraire à celuy qui les rait. Puis doncques que les vnes planettes ont moindres cercles que les autres, celles qui les ont moindres ataignent en la reuolution du iour naturel, les autres plus tardifs, pour autant qu'ilz sont portez par cercles

des plus grans: & à ceste cause comprenantes & passantes semblent estre comprises par les autres qui les ont passees: commè la Lune entrant au premier degré d'Aries, circuit avec le Soleil en xxix. iours tout son cercle, comprenant le Soleil au vingt huit degré du mesme signe, d'autant qu'elle le passe, & deuançe: puis comme s'en fuyant semble estre comprise par luy.

Le corps ioint delyens vitaux &c. C'est à dire que les estoilles deuindrent animaux, & entendirent ce que Dieu leur ordonnoit, c'est à dire que chacune planette obtiendroit son cercle, & auroit ame & vie. I

Celuy de la nature mesme. Du firmament, ou de l'huictiesme Sphère qui est exterieur, & comprend le mouuement oblique qui est interieur. Nous auons desia fait mention par plusieurs fois de deux mouuemens, dont l'un est de leuant en occident, l'autre d'occident en leuant. 2

Les vns obtindrent plus grand circuit. Il faut plus de temps à enuironner les grands cercles que les moindres, commè la Lune en xxvii. iours fait son cours, & le Soleil en ccclxxv. iours, & vne quarte partie. 3

Or sont tous ces cercles tournez & agitez par la nature mesme, comme entortillez les vns dedans les autres, ayant chacun deux mouuemens contraires ensemble, & se recullant tousiours, celuy qui va legierement, de l'autre qui va tardiuement.

Le firmament par son mouuemēt quotidian tire avec luy les planettes, & ne permet qu'elles retournent au mesme lieu d'où

elles estoient parties, mais les contrainct ou passer outre, ou demeurer derriere. A ceste cause il dit qu'elles sont tournées comme entortillees les vnes dedans les autres pour leurs mouuemens inconstans & inegaux. *Helix* signifie circonvolution & tournoyement, & se prend pour les fleaux ou tendons de la vigne dequoy elle s'aggrappe, & se tient à quelque chose. Dioscorides aussi la prend pour vne espece d'hierre. Procle dit, que le mouuement de l'helice n'a pas esté introduit sans cause, ains qu'il est moyen entre ceux qui sont portez par droicte ligne, & tourneZ circulairement. Car à bien parler, le mouuement circulaire est propre du firmament: le droict conuient à la generation, & helix aux planettes, qui est mouuement meslé des deux. Exemple, si Venus estoit au signe d'Aries, & le firmament la remuast, tellement qu'elle fust ostee du lieu ou elle estoit: certainement elle seroit aucunement esloignée de l'Aries & tant qu'il y aura de conuersions, tant plus elle s'en esloignera, se retirant vers les autres signes, tant qu'à la fin elle viendra à Pisces, & Aquarius: au contraire, si elle est plus tardiuue, ira vers Taurus, Gemini & Cancer.

*Du Soleil, & du commencement de nombrer
& de l'an parfaict.*

ET afin qu'ils eussent entr'eux vne euidēte mesure de legiereté & tardité, & les mouuemens tinsent ordre: Dieu meit la lumiere au second cercle prochain de la terre, que nous appellons maintenant le Soleil: par la lueur duquel tout le ciel est esclairé, & sur lequel
 tous

rous animaux capables de compter, ont prins le nombre, apprenans l'usage de nombrer du mouvement de la nature mesme & semblable. De la est procedee la varieté de la nuit & du iour, & pource a esté introduict la reuolution du circuit seul & sage: le mois apres que la Lune a tournoyé son cercle, & a attainct le Soleil: l'an, quand le Soleil a parfaict son cours Quand aux reuolutions des autres estoilles, il y a peu d'hommes qui les entendent, scachent leurs noms, les mesurent & distinguent par nombre, tellement qu'ils ne cognoissent pas le temps estre leurs reuolutions infinies en multitude, & admirables en varieté. Ils peuvent neantmoins facilement entendre, comment le nombre parfaict du temps, lors nous red l'an parfait, quand les huit reuolutions qui sont mesurees par le circuit de la nature mesme, & tousiours semblable, seront toutes retournees à leur chef, ou premiere origine. Ce sont les causes pourquoy les estoilles qui vont par le ciel, ont eu leurs conuersions, & afin que tout cest animal visible ressemblast mieux à l'autre qui est parfaict, & intelligible, & l'imitast de plus pres en son eternité.

L'an parfaict quand les huit Spheres seront toutes retournees à leur chef. *Quand les vitesces des huit reuolutions c'est adire des huit Spheres ayans paracheué leurs cours reuiennent à un mesme poinct, estans mesurees par le cercle du mesme qui va tousiours d'une sorte. Car en ceste raison qui est terminee & finie toutes les choses qui sont tant*

au ciel comme en la terre consistent par necessité de la sus, & feront de rechef remises en mesme situation & de rechef rendues en leur premier commencement. Parquoy la seule habitude du ciel ordonnee en toutes choses, tant enuers soy mesmes qu'enuers la terre, & enuers toutes les choses terrestres, apres longues reuolutions, reuiendra de rechef quelques fois & celles qui suyuent apres consecutiuellement, & qui s'entretiennent de rien, baillent aussy consequemment chacune ce qu'elle apporte par necessité: en supposant que tout ce qui est en nous aduienne & se face par le cours des cieux & influences celestes. Par cy apres donc quand la mesme cause reuiendra nous ferôs les mesmes choses que nous faisons & en la mesme sorte, & re-deuiendrons les mesmes hommes: & ainsi de tous les autres, & ce qui suit apres aduendra aussy par la cause suyuant, & brief toutes choses qui seront aduenues en chacune des vniuerselles reuolutions, seront de rechef rendues les mesmes. Il appelle d'ôc le nombre parfaict du temps quand tous les Astres reuiennêt à leurs premiers sieges, & nous represente la mesme nature qui estoit au commencement du monde, lequel temps contient vne infinité d'ans, & renouelle le monde luy donnant mouuement nouueau. Cicero libro sexto de republica, *Homines populariter annum tan tummodo solis idest vnius astri reditu metiuntur. Quum autem ad idem vnde semel profecta sunt cuncta astra redierint, eandemque totius cæli definitionem longis interuallis retulerint: tum illa verè annus vertens appellari potest: in quo vix dicere audeo quàm multa sæcula teneantur. Namque vt olim deficere sol hominibus extinguique visus est quum Romuli animus hæc ipsa in templa penetrauit: ita quancunque eadem*

dem parte sol eodemque tempore iterum defecerit tum signis omnibus ad idem principium stellisque reuocatis repletum annum habeto. Cuius quidem anni nondum vigesimam partem scito esse conuersam. Plutarque en la vie de Sylla & de Sertore faict mention de ce que dessus.

Creation des Astres.



Restoyent desia faictes à l'imitation de leur exemplaire les autres especes necessaires à la constitutiō du temps: mais d'autant que le monde ne contenoit encores en son circuit toutes sortes d'animaux, il demeueroit par ce imparfait, & dissemblable à son exemplaire. Quoy considerant Dieu y adiousta ce qui restoit, & pensa de mettre en ce monde tant & de telles Idees ou especes, que l'intelligence peut comprendre, qui sont quatre en somme: la premiere des Dieux: l'autre des volatiles, & vians en l'air: la troisieme des aquatiques: la quatriesme des reptiles & terrestres. Il meit plus de feu en l'animal diuin, afin qu'il fust plus resplendissant, & plus beau à voir, & le voulant rendre semblable à l'vniuers, il le fait rond, & le colloqua en ce qui est tresbon & sage, commandant le fuyure: puis le distribua au tour du ciel, luy voulant par ceste varieté donner de toutes pars son vray ornement. D'auantage il ordonna deux mouuemens à ces animaux diuins: l'vn par lequel ils sont agitez tousiours de mesme & semblablement, d'autant qu'ils ont

touſiours meſme iugement des choſes ſemblables: l'autre à la partie anterieure, iacoit qu'ils ſoyent touſiours contenuz par la conuerſion de la nature meſme & ſemblable. Il leur oſta les autres cinq mouuemens, afin qu'un chacun d'eux fuſt parfait au poſſible. C'eſt la cauſe pourquoy les Aſtres exempts d'erreur, qui ſont diuins animaux, ont eſté creez, & pource perfeuerent touſiours en vn meſme cours. Mais les autres qui ſont erratiques, & muables, furent en apres ordonnées en la maniere qui a eſté dicté cy deuant.

Platon eſt le premier qui a affirmé que chacun aſtre ſoit compoſé de feu & de terre par les natures moyennes donnees en certaine proportion, d'autant que rien ne peut venir ny cheoir au ſentiment de l'homme qui n'ait quelque portion meſlee de terre & de lumiere: & Xenocrates dict que le Soleil eſt compoſé de feu & du premier ſolide, & la Lune du ſecond ſolide & de ſon propre air: la terre de l'eau & du feu & du tiers ſolide, & que du tout n'ya le ſolide ſeul à par ſoy, ny rare n'eſt ſuſceptible, ny capable d'ame. Plutarque de la face qui apparoiſt dedans la Lune.

- 1 Il meit plus de feu. Les eſtoilles ſont faiçtes en la plus grande partie de feu comme nous auons dict, & en forme rōde, fichees au firmament, qu'il appelle treſſage, pour ſa conſtance: afin de l'exorner de lumiere.
- 2 Deux mouuemés. Deux mouuemés principaux ont eſté baillez aux eſtoilles: l'un d'accident par lequel le firmament les rauit en occident, que Platon appelle vers l'anterieure partie: l'autre principal par lequel ſe tournent en elles meſmes: car
il ya

il y a sept mouuemens locaux: deux en long, cest assauoir deuant & derriere: deux en latitude, à la dextre & senestre: deux iouxte la profondeur, haut & bas: le dernier circumaction.

De la terre.



V regard de la terre qui est tournée au-
 tour du pole ou esseul estendu par l'vni-
 uers, il ordonna qu'elle seroit effectrice
 du iour & de la nuict, garde premiere &
 plus ancienne de tous les corps qui sont
 faiçts dedans le circuit du ciel. Qui voudroit reciter
 les danſes de ces Dieux, & leurs concursions mutuel-
 les, comment ils s'approchent, ou reculent les vns des
 autres: quelles sont leurs conionctions & oppositiōs
 & qu'il en aduient: en quelles saisons, & comment
 ils sont cachez, & puis apparoiſſent: les signes de bon
 heur & malheur aduenir qu'ils apportent, & la crain-
 te qu'ils donnent souuent aux hommes ſçauans en
 telles matieres: il perdrait sa peine, s'il ne regardoit
 diligemment à leurs simulachres. Parquoy ce nous
 doit suffire qu'auons dit iusques icy de la nature des
 Dieux visibles & creez.

2
 Ari. ch.
 13. & 14
 liure se-
 cond du
 ciel.

Au regard de la terre. τὴν δὲ τῶνον μὲν ἡμετέραν εἰλημένην
 δὲ περὶ τὸν διὰ παντὸς πόλον τεταμμένω, tournée au tour de l'esseul,
 qui est estēdu par l'vniuers, ſuyuant l'opinion de Pythagoras,
 qui a estimé que le feu obtenoit la moyenne region du monde,
 & que par luy la terre estoit tournée autour du pole comme

les estoilles. Les autres lisent *ἰναμύεω*, *lyee*, c'est à dire, retirée, ou reserrée au milieu du monde.

- 2 Danses. Les Grecs appellent les mouuemens des planettes *χορείας*. I. danses, pour l'agitation harmonieuse & mesurée, qu'ils ont ensemble. Toutesfois Aristote au liure second du ciel, chap. ix. repret les Pythagoriques, pensant qu'il y eust son & harmonie és mouuemens des corps celestes.

*Des demons & de la genealogie des Dieux,
selon les Gentils.*



Vant aux autres qu'on appelle Demons, il n'est possible à l'entendement humain sçauoir, & reciter leur naissance: mais nous en rapporterons aux anciens, lesquels engendrez des Dieux, comme ils disoyent, ont tresbien cogneu leurs parens. Certainement il faut donner foy aux enfans des Dieux, iagoit qu'ils n'y sent de raisons necessaires ny vraysemblables: ains les deuons croire suyuant la loy & coustume ancienne, comme parlans de leurs affaires domestiques. Nous reciterons donc l'origine de ces Dieux, ainsi qu'elle nous a esté baillee par les anciens. Premièrement l'on dit, que du ciel & de la terre furent creez Ocean & Tethys, qui engendrerent Phorcys, Saturne, & Rhea. De Saturne & Rhea sont descendus Iupiter, Iuno, & autres, lesquels sont chacū iour celebrez comme leurs freres, & consequemment toute leur genealogie.

*Du pouuoir que Dieu a donné aux estoilles sur
ces choses inferieures.*



Pres que tous les Dieux furent creez, tant ceux que nous voyons mouuoir au ciel, que les autres qui nous apparoissent: le createur du monde leur commença parler en ceste maniere. Dieu des dieux, dont ie suis le createur & pere, scachez que les œuures par moy faiçtes ne peuvent estre defaiçtes cõtre ma volonté, iaçoit que tout ce qui a prins commencement soit perissable. Mais il seroit contre raison de vouloir demolir ce qui est tãt bien, & tant proprement basty. Et iaçoit que vous autres qui estes engendrez, ne pouuez du tout estre immortels: toutesfois vous ne perirez point, & ne sentirez la mort. Car ma volonté est par dessus la condition des choses, dont auez esté creez. Entendez donc qu'il me semble bon de faire. Il reste encores trois sortes d'animaux mortels à creer: sans la creation desquels le monde demeureroit imparfaict, & ne contiendrait en soy tous animaux. Si ie les cree feul, & leur donne vie, ils seront semblables aux Dieux. Afin donc qu'ilz soyent mortels, & le monde contienne veritablemẽt toutes choses, appliquez vous selon vostre nature à faire animaux, & suyuez la maniere dont i'ay vsé à vostre creation. Quant à l'animal qui doit entre tous participer de l'immortalité, estre appellé diuin, & dominer sur les autres, reuerer iustice, & vo^o honorer de soy, ie vous dõneray la semence & commencemẽt

L E T I M E E

de cestuy la, & vous luy supplierez le demeurant, ad-ioustant à la nature immortelle la mortelle, & ferez animaux que vous nourrirez en leur viuant, & apres leur mort, de rechef les receurez & tirerez à vous.

1 Dieu des dieux. *Il introduit Dieu parlant & commandant à ceux qu'il auoit creéz ce qu'il vouloit qu'ils fissent tant pour donner autorité à ces paroles, comme venantes de Dieu, que pour recreer le lecteur par la varieté du langage.*

2 Quand à l'animal. *Ce qui est en nous diuin & eternel, procede de Dieu: ce qui est mortel, des estoilles, & des quatre elemens.*

3 Les Loix fatales. *La fatale destinee se nôme & se prend en deux sortes: l'une cōme estant action, l'autre cōme estat substance. Quand à l'action en premier lieu, Platon l'a ainsi grossemēt esbauchee en son Phædre, c'est l'ordonnance ineuitable qui tousiours suit & accōpagne Dieu: & au Timee, les loix que Dieu a establies aux ames immortelles, en la procreation de l'uniuers. Et en la republique, il dit, que la destinee fatale est la raison & parole de la fee Lachesis, fille de la Necessité: par lesquels traits il nous donne à entendre non tragiquement, mais theologiquement, ce qui luy en semble. Et si d'adventure en reprenant ces passages alleguez, on les vouloit vn peu plus familièrement expliquer, on pourroit dire en exposant sa description du Phædre, que la destinee fatale est la raison diuine transgressable pour cause qui ne se peut diuertir ny empescher. Et selon ce que il en a dict au Timee, c'est la Loy attachee à la nature & creation du mōde, par laquelle passent toutes les choses qui se font:*

Destinee fatale.

car c'est ce que fait Lachesis, qui véritablement est la fille de Necessité. Voyla doncques que c'est que la Destinee, quand on la prend comme action. Mais comme substance, que ce soit l'ame de l'univers, laquelle est diuisee en trois parties, la premiere celle qui n'erre point, la seconde celle que l'on estime errer, & la troisieme celle qui est au dessous du ciel, a l'entour de la terre, desquelles trois parties de l'univers, la plus haute s'appelle Clotho, la seconde se nomme Atropos, & la plus basse Lachesis, laquelle reçoit les influences & efficaces de ses deux sœurs celestes, & les transmet & attache aux choses terrestres, qui sont dessous son gouvernement. Ainsi doncques auons nous exposé ce qu'il faut dire de la destinee, à la prendre comme substance, quelle elle est, quelles parties elle a, comment elle est ordonnee, & en soy mesme & enuers nous : mais quant aux particularitez de tout cela, il y a vne autre fable és liures de la republique qui les donne couuertemēt a entendre. Mais reuenans a nostre destinee, comme action, discourons-en, pour ce que c'est d'elle que se font la pluspart des questions morales, naturelles, & dialectiques. Or auons nous desia aucunement desiny que c'est, & voyons maintenant quelle elle est : encore qu'à plusieurs il semble fort estrange, ie dis que la destinee n'est point infinie, mais finie & terminee, combien qu'elle embrasse, comme dedans vn cercle, l'infinité des choses qui sont & ont esté depuis temps infiny, & qui seront iusques a infinis siècles : car ny loy, ny raison, ny autre chose diuine ne scauroit estre infinie, ce qu'on entendra mieux, si l'on considere la reuolution vniuerselle & tout le temps vniuersel, quand les vitesses des huit reuolutions, c'est a dire des huit spherés, comme dit Timee, ayans paracheué leurs cours reuiennent a vn

Le grand
an.

LE TIMEE

mesme poinct, estans mesurees par le cercle du mesme qui va
 tousiours d'une sorte: car en ceste raison qui est terminee & fi-
 nie, toutes les choses qui sont, tant au ciel comme en la terre,
 consistent par necessité de la sus, & seront derechef remises en
 mesme situation, & derechef rendues en leur premier commē-
 cement: parquoy la seule habitude du ciel ordonnee en toutes
 choses, tant enuers soy mesme, qu'enuers la terre, & enuers
 toutes les choses terrestres, apres longues reuolutions reuien-
 dra derechef quelquesfois, & celles qui suiuent apres consecu-
 tiuement, & qui s'entretiennent de rang, baillent aussi conse-
 quemment chascune ce qu'elle apporte par necessité: car afin
 que la matiere soit plus esclaircie, supposons que tout ce qui est
 en nous & autour de nous aduienne & se face par le cours
 des cieux & influences celestes, comme estans cause efficiente
 entierement de ce que i'escris cecy maintenant, & de ce que tu
 fais, ce que tu fais aussi presentement; & en la mesme sorte
 que tu le fais. Par cy apres doncques, quand la mesme
 cause reuiendra, nous ferons les mesmes choses que nous faisons
 & en la mesme sorte, & redeuiendrons les mesmes hommes,
 & ainsi de tous les autres. & ce qui suit apres aduiendra aussi
 par la cause suyuant: & brief toutes choses qui seront ad-
 uenues en chacune des uniuerselles reuolutions, seront dere-
 chef rendues les mesmes: par ainsi apparoit il ce que nous auōs
 desia dict au parauant, c'est que la destinee estant en quelque
 sorte infinie, est neantmoins terminee & finie, & aussi ce que
 nous auons dict, que c'est comme vn cercle, se peut aucunement
 veoir & comprendre: car ainsi comme le mouuement du cer-
 cle est vn cercle, & le temps qui le mesure est vne maniere de
 cercle, aussi la raison des choses qui se font & qui aduiennent

en cercle, à bon droit se peut estimer & dire cercle : cela doncques, quand il n'y auroit autre chose, nous montre presque que c'est que la destinee, nō pas la particuliere, ne celle de chacune & en chacune chose. Quelle donc est celle là : c'est la generale en mesme espeece de raison, tellement qu'on la pourroit accompagner à loy ciuile: car premièrement elle commande la plus part des choses, sinon toutes, au moins par supposition, & puis elle comprend, autant qu'il luy est possible, toutes les choses qui appartiennent au public en general : & pour mieux donner à entendre l'un & l'autre, il le faut specifier par exemple. La loy ciuile parle & ordonne en general du vaillant homme, & du lasche & couard, & ainsi des autres, mais ce n'est pas à faire à la Loy de parler en particulier de cestuy-cy & de celuy-là, ains l'universel en general principalement, & le particulier qui est compris sous le general consequemment: car nous ne dirions iamais que ce soit à la Loy ciuile de specifier qu'il faut punir ce particuliericy pour la cowardise, & remunerer celuy la pour la vaillance, pour autant que la loy en a desiny en puissance, non pas en paroles expressees: tout ainsi comme la loy des medecins & des maistres des exercices, en maniere de parler, comprend les choses particulieres & speciales dedans les generales, tout ainsi fait la loy de nature, determinant les choses generales, principalement & premieremēt, & les particulieres consequemment & secondement: ainsi se peuuent dire les choses particulieres & indiuidues en aucune maniere destinees, pour ce qu'elles le sont par consequence des generales. Mais à l'adventure pourroit on dire que cela seroit trop subtilement reoherché, & au cōtraire que les particulieres choses & indiuidues precedent la composition des generales, & que le general

L E T I M E E

est recueilly pour le particulier: or ce pourquoy autre est, precede tousiours ce qui est pour luy: toutesfois ce n'est pas icy le lieu où il faut traicter ceste difficulté la, ains en faudroit parler ailleurs: mais que la destinee ne comprenne pas toutes choses nettement & expressement, ains seulement les vniuerselles & generales, cela soit pour le present comme tout resolu, rât pour ce que nous auons desia dit que pour ce que nous dirõs cy apres, par ce que le finy & terminé conuenant proprement à la prudence diuine, se voit plus és choses vniuerselles & generalles que non pas és particulieres: telle est la loy diuine, & aussi la ciuile, & l'infiny est és choses indiuidues & singulieres. Apres cela il nous faut declarer que c'est que par supposition, & estimer que la destinee est telle: nous auons donques appellé par supposition, ce qui n'est pas posé de soy ny par soy mesme, ains supposé & adioinct apres un autre qui signifie suite & consequence, & cela est l'ordonnance d'Adrastie, c'est à dire la loy & arrest ineuitable, à laquelle si quelque ame se pouuoit associer, elle verroit par consequence tout ce qui seroit iusques à l'autre generale reuolution, & seroit exempte de mal: & si elle le pouuoit tousiours faire, elle ne souffriroit iamais aucun dommage: voyla que c'est que nous appellons par supposition & general: & que la destinee fatale soit telle, il est tout manifeste tant par sa substance que par son nom: car elle s'appelle *εἰμαρμένη*, comme si l'on vouloit dire *εἰσόμενον* c'est à dire dependante & enfilee, & est une loy & une ordonnance, pour autant que les choses y sont ordonnees & disposees, selon & en ensuyuant celles qui se font ciuilement. Apres il nous faut venir à traicter aussi de la relation, c'est à dire comment se refere & se parte la fatale destinee enuers la prouidence diuine,

&

& comment enuers la fortune, & que c'est ce qui est en nous, & qui est contingent, & toutes choses semblables, & d'auantage decider en quoy, & comment il est faux, & en quoy & comment il est veritable, que toutes choses aduiennent & se facent par fatale destinee: car si l'on entend que toutes choses soyent comprinses & contenues en la fatale destinee, il faut conceder que ceste proposition est veritable: & si l'on veut mettre toutes les choses qui se font entre les hommes, & sur la terre, & au ciel mesme, en la fatale destinee, concedons le encore pour le present: mais si l'on entend ce qu'il semble, que ce mot d'estre fatal emporte plus que non toutes choses, ains seulement ce qui suit & qui est dependant soit fatal, alors ne faut-il pas dire ne confesser que toutes choses soyent en la fatale destinee: car tout ce que la loy comprend, & dont elle parle, n'est pas legitime ny selon la loy, par ce qu'elle comprend trahison, elle traicte de la lascheté d'abandonner son rang en bataille, de l'adultere, & de plusieurs autres choses semblables, dont on ne scauroit dire que pas vne soit legale, attendu mesme que ny faire vaillamment, tuer les tyrans, ny faire aucun autre acte vertueux, ne se doit à mon aduis appeller legal, par ce que legal proprement est ce qui est commandé par la loy: & si la loy le cõmande, comment ne seroyent rebelles à la loy & transgresseurs d'icelle ceux qui ne seroyēt de grãdes vaillances d'armes, & qui ne tueroyēt les tyrãs, ou qui ne seroyēt quelques autres actes insignes de vertu? & s'ils sont transgresseurs de la loy, pourquoy dõc ne les punit on? mais si cela n'est pas iuste ny raisonnable, il faut dõques aussi cõfesser, que ces choses la ne sõt pas legales, ny selõ la loy, & que legal & selõ la loy est ce qui nõmmeement est prefix, & expressement commandé par la loy

en quelque action que ce soit: ainsi sont seulement fatales & selon la destinee fatale, celles qui sont faictes suyuant la disposition diuine precedente, tellement que la fatale destinee comprend bien toutes choses, mais toutesfois plusieurs de celles qui sont en elle comprinses, & presque toutes celles qui precedent, à proprement parler, ne se doiuent point prononcer estre fatales ny selon fatale destinee. Cela estant ainsi, il faut maintenant declarer comme ce qui est en nous, le liberal arbitre, la fortune, le possible & le contingent, & autres choses semblables, qui sont colloquees entre les precedentes, peuuent subsister avec la fatale destinee auec elles: car la fatale destinee embrasse tout comme il semble, & toutesfois ces choses la n'adiennent pas par necessité, ains chacune d'icelles selon le principe de son naturel. Or est-il que le possible, comme estant genre, doit preceder & aller deuant le contingent, & le contingent, comme subiect & matiere, doit estre supposé à ce qui est en nous, & ce qui est en nous, en doit user & s'en seruir comme maistre & seigneur, & la fortune entreuint en ce qui est en nous par la proprieté du contingent, qui est de pancher en l'une & en l'autre partie: ce que tu comprendras plus facilement quand tu considereras que tout ce qui se produict, voire la production mesme, ne se fait pas sans une puissance, & la puissance n'est pas sans une substance: comme, pour exemple, la production & le produict de l'homme n'est pas sans une puissance qui est en l'homme, & l'homme en est la substance. De la puissance qui est entre deux vient la substance, qui est le puissant, & la production & le produict sont les possibles: y ayant doncques ces trois choses, la puissance, le puissant, & le possible, auant que la puissance puisse estre, il est force que le puissant, comme son subiect

iection, soit presuppofé, & auffi eft force que la puiffance fubfifte deuant le poffible. Par cefte deduction donques fe peut aucunement entendre & declarer que c'eft que le poffible, & le peut on groffement definir: que c'eft que la puiffance peut produire en eftre: & plus proprement cela mefme, en y adiouftant, pourueu qu'il n'y ait rien au dehors qui l'empesche. mais entre les chofes poffibles il y en a qui iamais ne fcauroyent eftre empeschees, comme celles qui fe font au ciel, affauoir le leuer & coucher des eftoilles, & chofes semblables, les autres peuuent bien eftre empeschees, comme font la plus part des chofes humaines, & plusieurs auffi de celles qui fe font en l'air. Les premieres, comme fe faifans par neceffité, s'appellent neceffaires, les autres, qui peuuent aduenir en vne forte & en vne autre s'appellent contingentes, & les pourroit on ainfi defcrire toutes deux. Le neceffaire poffible celuy qui eft contraire à l'impoſſible, & le contingent poffible celuy duquel le contraire eft poffible: car que le Soleil fe couche c'eft chofe enſemble neceffaire & poffible, d'autant qu'il eft contraire à l'impoſſible que le Soleil ne fe couche point, mais que le Soleil couché il vienne de la pluye, l'un & l'autre eft poffible & contingent. Et puis derechef entre les chofes contingentes aucunes arriuent le plus ſouuent, les autres ramement & peu ſouuent, les autres efgalement, autant d'une ſorte que d'autre, comme elles ſe rencontrent: & celles la ſont oppoſées à elles meſmes, affauoir celles qui arriuent le plus ſouuent à celles qui aduiennent rarement, & celles la pour la plus part ſont ſubiectes à la nature, mais ce qui aduient efgalement autant en vne ſorte qu'en l'autre, eft en nous: car que ſoubs l'eſtoille caniculaire il face chaud ou froid, chaud le plus ſouuent, & froid peu ſouuent, tous deux

L E T I M E E

*font soubsmis à la nature: mais se promener ou non, & autres semblables, dont l'une & l'autre est soubmise au liberal arbitre de l'homme, cela s'appelle en nous & en nostre election, mais plus uniuersellemēt s'appelle il estre en no^r car il y a deux sortes de cest estre en nous, l'une qui procede de passion, comme de courroux ou de volupté, l'autre de discours & de iugemēt de raison, qui proprement se peut nommer estre en nostre election: & y a raison pourquoy ce possible & contingent qui a esté nōmé en nous, ne le soit pas pour mesme regard, ains pour diuers: car eu esgard à l'aduenir, il s'appelle possible & contingent, & eu esgard au present, il se nomme en nous & en nostre arbitre: si le pourroit on ainsi definir, que le cōtingent est ce qui est, & son contraire possible: & ce qui est en nous l'une des parties du contingent, assauoir celle qui presentement se faict selon nostre appetit: parquoy il appert que le possible par nature precede le contingent, & que le contingent subsiste deuant ce qui est en nous. Ainsi auons nous presque declaré quel est chacun d'iceux, que c'est dont il a esté ainsi appellé, & les qualitez qui leur sont adiacentes: il reste maintenant à traicter de la fortune & de l'accident ou cas fortuit, & s'il y a autre chose semblable dont on ait accoustumé de disputer. Il est certain que Fortune est vne cause, mais entre les causes il y en a aucunes qui sont causes de soy & par soy, les autres le sont par accident: cōme d'une maison ou d'une nauire, les causes propres par soy sont le maçon & le charpentier, mais par accident le musicien & le geometrien, & toute autre qualité qui peut aduenir au maçon & au charpentier, tant au corps comme en l'ame, ou bien aux choses exterieures: dont il appert que la cause par soy ne peut estre que determinee, certaine & v-
ne,*

ne, mais que les causes par accident ne sont iamais vnes, mais infinies & indeterminées, car plusieurs accidens totalement differens, voire infinis, peuuent estre ensemble en un mesme subiect. Cestè cause donques par accident quand elle se rencontre en chose qui se faict à quelque fin, & qui soit en nostre arbitre & election, alors elle s'appelle fortune, comme trouuer un thresor en fouissant un fossé ou un creux pour planter un arbre, ou bien faire ou souffrir quelque chose extraordinaire, en fuyant ou chassant, ou bien autrement en marchât, ou seulement en se retournant, pourueu que ce ne soit pas à la fin de ce qui est aduenü, ains à quelque autre intètion. Voy-la pourquoy quelques vns des anciens ont desfiny la fortune estre la cause incogneuè & impreuoyable au discours de la raison humaine: mais selon les Platoniques qui en ont approché plus pres par la raisõ, on la desfinit ainsi, la fortune est cause par accident és choses qui se font a quelque fin, & qui sont en nostre election: & puis ils y adioustent encore, impouruee & incogneuue au discours de la raison humaine: combien que le rare & l'estrange par mesme moyen apparoisse aussi en ce genre de causes par accident: mais que c'est que cela, s'il n'apparoist assez par les oppositions & disputes faictes a l'encontre, au moins apparoiſtra il tresclairement par ce qui est escrit dedans le Phedon de Platon, la où sont ces paroles: N'auoyent ils donques pas entendu comment auoit esté faict le iugement? Ouy bien, car quelqu'un le nous estoit venu dire, dont nous nous estions bien fort esmeruëillez de ce que y ayant long tēps. que le iugement estoit donné, il estoit mort long espace de puis. Qui fut cause de cela, Phædon? Ce fut une fortune qui luy aduint, Echecrates: car le iour de deuant le

iugement, la proue de la galere que les Atheniens enuoy-
 oient en l'isle de Delos, auoit esté couronnée. Esquelles paroles
 il faut noter que ce mot, il luy aduint, ne se doit pas entendre
 simplement pour, il fut faict, mais plustost pour, il arriua par
 vn concours de plusieurs causes ensemble l'une sur l'autre, par
 ce que le Prestre couronna de festons le vaisseau à autre fin &
 autre intention, & non pas pour l'amour de Socrates, & les
 iuges l'auoyent condamné pour autre cause aussi, mais l'euene-
 ment & accident fut estrange & de telle sorte, comme s'il fust
 arriué par preuoyance ou de quelque humaine creature, ou de
 quelque autre superieure nature. Et quand à la definition de
 fortune cela suffise, qu'il faut necessairement qu'il subsiste quāt
 & quant quelque chose contingente, de celles que l'on faict à
 quelque fin, dont le nom luy a esté imposé, & qu'il faut que
 deuant il y ait vn subiect des choses qui sont en nous & en no-
 stre arbitre: mais accident ou bien cas fortuit s'estend plus am-
 plement que ne faict la fortune, car il la comprend elle mesme
 & plusieurs autres choses qui puenent aduenir tantost d'une
 sorte & tantost d'une autre: & ainsi comme la deriuation du
 mot mesme ἀτυχία le monstre, c'est ce qui aduiēt au lieu d'un
 autre, quand ce qui estoit l'ordinaire n'aduiēt pas, mais un
 autre en son lieu, comme seroit le froid au temps de l'estoille ca-
 niculaire, car quelquefois il y faict froid, & nō pas sans cause,
 temerairement: en somme tout ainsi que ce qui est en nous &
 arbitraire est partie du contingent, aussi est la fortune partie
 du cas d'adventure ou de l'accident, & sont tous deux euene-
 mens cōioints & dependans de l'un & de l'autre, assauoir le
 cas fortuit du contingent, & la fortune de ce qui est en nous
 & qui est arbitraire, & encore non pas de tout, mais de ce
 qui

qui est en nostre election, ainsi comme nous auons desia dict. Voyla pourquoy ce cas fortuict est cōmun autant aux choses qui n'ont point d'ame, comme à celles qui sont animees, là où la fortune est propre à l'homme seul qui a ses actions volontaires: au moyen dequoy on estime que ce soit tout vn estre fortuné & estre heureux, & l'heur consiste en bien faire, & le bien faire est propre à l'homme, & à l'homme encore parfaict. Voyla doncques les choses qui sont comprinses dedans la fatale destinee, c'est assauoir, le contingent, le possible, l'election, ce qui est en nous, la fortune, l'accident ou cas fortuit, & leurs adioincts, comme sont ce qui est signifié par ces mots, peut estre, &, à l'adventure, mais ce n'est pas à dire que pour estre contenues dedans la destinee, pour cela elles soyent fatales. Il reste maintenant à discourir de la prouidence diuine, car elle comprend mesme la fatale destinee. La prouidence doncques supreme & premiere est l'intelligence & diuine volonté du premier & souuerain Dieu, qui faict bien à tout ce qui est au monde, par laquelle toutes les choses diuines en tout & par tout ont esté tresbien & tressagement ordonnees & disposées. La seconde prouidence, est celle des seconds Dieux qui vont par le ciel, par laquelle les choses temporelles & mortelles s'engendrent ordonneement & reglement, & ce qui appartient à la conseruation & continuatiō de chasque genre des choses. La troiesme se peut vray semblablement appeller la prouidence des Demons qui sont parmy la terre, ordonnez pour obseruer & regir les actions des hommes: ceste troiesme prouidence se voit, mais toutesfois proprement & principalement se nomme prouidence la supreme & premiere: si ne faudras point de dire, encore que nous contredisons en cela à

De la prouidence diuine.

LE TIMEE

quelques philosophes, que toutes choses se font par la prouidence & par la fatale destinee, & par la nature aussi, mais aucunes choses par la prouidence, les vnes par l'une, & les autres par les autres, & aucunes par la fatale destinee, & la fatale destinee entierement par la prouidence, mais la prouidence nullement par la fatale destinee, & pour le present cela s'entend de la premiere & souueraine prouidence. Or tout ce qui se faict par autres, quelque chose que ce soit, est tousiours posterieur à ce par qui il se faict, comme ce qui se faict par la loy est posterieur à la loy, & ce qui se faict par nature est posterieur à la nature: aussi ce qui se faict par la fatale destinee est posterieur à la fatale destinee, & faut qu'il soit plus recent & plus moderne: parquoy la prouidence supreme est la plus ancienne de toutes, excepté celuy seul de qui elle est l'intelligence ou la volonté, ou toutes les deux ensemble, qui est le souuerain aucteur, ouurier & pere de toutes choses. Et pour quelle cause, dit Timee, est-ce qu'il a construict toute la machine de ce monde? Pour ce qu'il est tout bon, & qu'en celuy qui est tout bon ne se peut iamais imprimer ny engendrer aucune enuie, ains en estant hors du tout en tout, il vouloit autant qu'il est possible que toutes choses luy ressemblassent. Qui receura ceste origine de generation & de la creation du monde, telle comme les homes nous l'ont laissée par escrit, il fera tresbien: car Dieu volant que toutes choses fussent bonnes & rien de mal, entant qu'il estoit possible, il print tout ce qu'il y auoit de visible, qui n'estoit pas à requoy, immobile, ains se mouuoit temerairement & confusément sans ordre ne regle, & le rengea en bonne ordonnance hors de celle confusion, ayant en soy mesme iugé que l'un estoit trop meilleur que l'autre: car il n'estoit ny n'est

conue-

conuenable à celuy qui est tresbon, de faire chose qui ne fust tresbonne & tresbelle: il faut donques estimer, que la prouidence, ie dis la premiere & souueraine, constitua premierement cela, & puis de rang les choses qui ensuyuent iusques aux ames des hommes, & après il crea les huict Spheres, autant comme il y a de principaux astres, & distribua à chacune une ame, & les meit toutes comme dedans un chariot sur la nature de l'univers, & leur monstra les loix & ordonnances de la fatale destinee.

Qui sera celuy qui ne croira que par ces paroles il declare disertement & manifestement la Destinee fatale estre comme une tribune aux barengues, & par maniere de dire une constitution de loix ciuiles conuenables aux ames des hommes, de laquelle il rend les causes puis apres? Quant à la seconde prouidence. il la remarque & signifie par ces paroles: Leur ayant ordonné loy de toutes choses, afin que s'il aduenoit apres quelque faute, il fust exempt & non cause de la malice d'aucune chose, il en espendit les unes par la terre, les autres sur la lune, les autres sur les autres instrumens du temps, apres laquelle distribution il donna mandement aux ieunes Dieux de faire des corps mortels, & y adiouster ce qui defa.lloit à l'ame humaine, & apres auoir faict & parfaict tout ce qui y est adherent & consequent, qu'ils regissent & gouvernassent le mieux & le plus sagement qu'il leur seroit possible le mortel animal, afin qu'il ne fust pas luy mesme cause de ses maux. En ces paroles, qu'il fust exempt & non cause de la malice d'aucune chose, par apres il cote & monstre tresclairemēt à vn chacun la cause de la fatale destinee: & l'ordre & office de ces ieunes dieux nous monstre la seconde prouidence, & si sēble

L E T I M E E

encore qu'il ait attainct & touché en passant la troisieme, si
 c'est pour cela qu'il a estably les loix & ordonnances, afin
 qu'il ne peust estre accusé comme autheur de la malice qui se-
 roit en chacun, puis apres: car Dieu qui est exempt de toute
 malice n'a que faire de loix ny de fatale destinee, mais chacun
 de ces petits Dieux, tiré par la prouidence de celuy qui les a
 engendrez, faiçt ce qui est de son office. Que cela soit vray, &
 que ce soit l'aduis & la sentence de Platon, il me semble que
 les paroles du legislateur en ses liures des loix en donnent assez
 suffisans tesmoignages. S'il y auoit homme qui fust suffisant de
 sa nature, ou par diuine fortune engendré & né si heureusemēt
 qu'il peust comprendre cela, il n'auroit que faire de loix qui
 luy commandassent: car il n'y a ny loy ny ordonnance qui soit
 plus digne ny plus puissante que la science, & n'est pas loisible
 qu'il soit serf ny subiect à personne, s'il est veritablemet & rea-
 lement franc & libre de nature, ains doit commander par
 tout. Quant à moy, i'entends & interprete ainsi la sentence de
 Platon: car estāt la prouidence triple, la premiere, comme cel-
 le qui a engendré la fatale destinee, en quelque maniere la
 comprend: la seconde estant engendree avec elle, est aussi tota-
 lement comprinse & embrassée quand & elle: la tierce, com-
 me estant depuis engendree de la fatale destinee, & comprinse
 dessous elle, en la mesme sorte que le sont ce qui est en nous &
 la fortune comme nous auons dict: car ceux à qui l'assistance
 de la puissance d'un Dæmon aide, ainsi comme dict Socrates,
 exposant que c'est que l'ordonnance ineuitable d'Adrastie.
 Ce sont ceux la que toy mesme sens & entends bien, lesquels
 croissent & viennent en auant incontinent: ainsi faut il at-
 tribuer à ceste tierce prouidence la faueur que font les Dæ-
mons

mons à qu'elqu'un, & ce que soudainement ils deuiennent grands par force de la destinee: brief il ne peut estre douteux à personne que cela n'appartienne à la destinee. Et à l'aduenture pourra-il estre trouué plus vray semblable, que mesme la seconde prouidence fust comprinse sous la destinee, & en somme tout ce qui se faict entierement, attendu mesme que la destinee, comme substance, a esté par nous diuisee en trois parties: & le propos de la chaine comprennent les reuolutions des cieux au nombre & au rang des choses qui aduiennent par supposition: mais quant à cela ie n'en debatroy pas beaucoup, assauoir s'il les faut appeller, aduenans par supposition, ou bien cõionictz à la destinee, attendu que à la destinee mesme commande vn autre destin. Nostre opinion donques, à la dire par articles abbregez, est telle. Mais la sentence contraire ne met pas seulement toutes choses sous la Destinee, ains selon & par la destinee. Or tout accordé à autre, & ce qui accorde à autre, il est tout clair qu'il est autre. Selon ceste opinion donques, le contingent a esté dict le premier, ce qui est en nous le second: la fortune, le troisieme: & l'accident ou cas fortuit, avec tout ce qui depend d'eux, louange, blasme, & tous leurs alliez, le quatrieme: le cinqiesme & dernier de tous, les prieres aux Dieux leurs ceremonies & seruices. Au demourant, quant à ces argumens Sophistiques que l'on appelle Oyseux, & moissonneurs, & à celuy que l'on appelle contre la Destinee, ce ne sont que vaines arguces & laqs sophistiques, selon ceste opinion: mais selon la sentence contraire, la premiere & principale conclusion est, que rien ne se faict sans cause, & que tout se faict par causes precedentes: la seconde, que ce monde est gouuerné par nature, qu'il cõspire, consent & cõpatit avec soy mesmes: la troi-

L E T I M E E

iesme semble plustost estre de tesmoignages, dõt le premier est de la diuination qui est approuuee de toutes sortes de gens, comme estant veritablement en Dieu: le second l'equanimité, & patience des sages, qui prennent doucement, & portent patiemment tout ce qui aduient, comme aduenant par ordonnance diuine, & ainsi qu'il appartient: le troisieme, ce propos qui est commun & vulgaire en la bouche de tous, assauoir, que toute proposition est ou vraie ou faulse. Nous auons ainsi estrainct ce discours en petit nombre de courts articles, afin que nous comprissions en peu de paroles toute la matiere de la destinee. S'il faut examiner tous ces poinctz la de l'une & de l'autre opinion avec plus diligente inquisition, nous le ferons particulierement.

*Comment selon l'opinion de Platon chacune ame a son astre
du commencement du genre humain: & des affectiõs
propres du corps: de la felicité proposee à ceux qui
les peuuent suppediter: & comment ceux qui
viuront mal, seront transmuez és bestes
brutes semblables à la vie qu'ils au-
ront menee, iusques à ce qu'ils
soyent entierement
purgez.*



Es paroles dictes, il assembla au mesme vaisseau que deuant, les reliques de la premiere mixtion, dont l'ame du monde estoit faicte, non tant entieres, ains degenerates iusques au second

cond & troisieme degré. Donques ayant establi le monde, il ordonna aux astres pareil nombre d'ames, & bailla à vn chacun sa chacune: puis les mettant cōme en vn chariot, il leur enseigna la nature de l'uniuers, & les loix fatales, disant qu'elles auroyent toutes vne mesme origine, & premier commencement: afin qu'aucune au regard de luy, ne fust de moindre condition, qu'apres qu'elles seroyent semees & espandues chacune en chacun instrument du temps conuenable, il deuoit naistre vn animal trespropre au seruire diuin, & pource que la nature du genre humain seroit double, l'on estimeroit celuy sexe plus noble, qui à l'aduenir seroit appellé homme. Quand les ames seroyent par necessité inferées dedans les corps receuans continuellement augmentation ou diminution: premierement il estoit force qu'un sentiment interieur commun à toutes, & naturel, fust là esmeu par les passions violentes: puis amour meslé de douleur & plaisir: en apres crainte & couroux, & consequemment les autres affections semblables à celles cy, ou contraires. Comme ceux qui avec raison les pourroyent dompter, viuroyent iustement: & les autres iniustement, qui par icelles seroyent surmontez. Que celuy qui passeroit honnestement le temps à luy donné pour viure en ce monde, s'en iroit apres sa mort à l'astre qui luy seroit deputé, & là meneroit heureuse vie à iamais. Qui seroit du contraire, il seroit transmüé en la seconde naissance,

Note. 3.
sus au
fusillet 47
ligne 13.

5

4

2

d'homme en femme . Que si lors il ne s'amendoit, tant qu'il iroit en auant, il seroit tousiours transmüé és bestes brutes semblables à ses mœurs : sans auoir iamais repos, iusques à ce qu'il recommençast suyure la conuersion de la nature mesme & semblable, qu'il auoit dedans soy au parauant, & eust perdu la malice & confusion turbulente qu'il auroit acquise du feu, de l'eau, de l'air, & de la terre, & recouuraist sa premiere & parfaicte habitude . Quand Dieu leur eut tout
 6 ordonné en la maniere susdicte: pour n'estre à l'adue-
 7 nir tenu de leurs vices & imperfections, il en espan- dit les vnes ames en la terre, les autres en la Lune, les autres és autres instrumens du temps.

Il fut exempt & non cause de la malice d'aucune chose. *Par ces paroles il cotte & monstre tresclairement la cause de la fatale destinee & l'ordre & office de ces ieunes dieux nous monstre la seconde prouidence, & si semble encore qu'il ait attainct & touché en passant la troisieme, si c'est pour cela qu'il a estably les loix & ordonnances afin qu'il ne peüst estre accusé comme aucteur de la malice qui seroit en chacun puis apres . Car Dieu qui est exempt de toute malice, n'a que faire de loix ny de fatale destinee . Mais chacun de ces petits dieux tiré par la prouidence de celuy qui les a engendrez, faict ce qui est de son office . Que cela soit vray & que ce soit l'aduis de Platon il appert par ce que luy mesme en escrit és liures des loix . S'il y auoit (dit-il) homme qui fust suffisant de sa nature ou par diuine fortune engendré, & né si heureusement qu'il peüst compren- dre*

dre cela : il n'auroit que faire de loix qui luy commandassent. Car il n'y a ny loy ny ordonnance qui soit plus digne & plus puissante que la science : & pas loisible qu'il soit serf ny subiect a personne, s'il est veritablement & reellement franc & libre de nature, ains doit commander par tout. Plutarque entend & interprete ainsi la sentence de Platon. Car estant la prouidence triple, la premiere comme celle qui engendre la fatale destinee en quelque maniere la comprennent. La seconde estant engendree avec elle, est aussi totalement comprinse & embrassee quand & elle, la tierce comme estant depuis engendree de la fatale destinee & comprinse dessoubz elle en la mesme sorte qu'elles sont, ce qui est en nous & la fortune a qui l'assistance de la puissance d'un Demon ayde comme dict Socrates exposant que c'est que l'ordonnance incuitable d'Adrastie.

Ces paroles dictes. Il propose la mixtion des matieres dont l'ame du monde a esté composee, & faict la nostre des reliques qui en estoyent demeurees, c'est assauoir de la nature mesme & diuerse, & de la substance diuisible. Lesquelles reliques (dit-il) n'estoyent tant pures que les premieres natures : c'est à dire que nostre raison n'est poinct entierement pure, ny l'intellec sincere, ains corrompu par le vice du corps, & par les affections qui luy sont inseparablement ioinctes. Nostre ame donc est mixte comme celle du monde, & est diuisee en long, dont l'une partie demeure entiere, & indiuisible. Par ceste partie nous cognoissons toutes les choses diuines, & de-

viennent sages ceux qui les cognoissent. L'autre est diuisee sept fois, à l'exemple des sept planettes par medietez arithmetiques, geometriques, & harmoniques, comme il a esté monstré cy deuant. C'est la faculté de l'ame dicte opinion, moyennant laquelle nous cognoissons les choses subiectes à continuelle generation & corruption. Or a le Philosophe ainsi constitué nostre ame, pour nous donner à entendre qu'elle scait ce qui est intelligible, & sensible, & les raisons des deux natures en elle mesme.

2. Doncques ayant estably. Deuant que faire la semence des ames, il attribue à chacune estoille son ame, afin qu'estans portees par mesmes chariotz, & faisans mesmes circuits avec les estoilles, elles considerassent la nature vniuerselle du monde.

royez 3
sus au
fueil. 47.
ligne 13.
Les loix
fatales.

4. Quand les ames. Ce corps terrestre ne demeure gueres en un mesme estat: ains recoit incessamment, ou iecte dehors plusieurs humeurs dont il est fort agité: car la nature luy a ballé beaucoup de conduicts pour prendre l'air & l'humour, & ietter les excremens du boire & du manger, reparrant tousiours les incommoditez de l'egestion par nourrissement nouveau, & par respiration de l'air nous enuironnant.

5. Comme ceux qui avec raison. Ceux qui refrenent leurs affections (dit-il) viuront iustement & tranquillement, & apres leur decez retourneront au ciel. Mais les autres qui se laisseront suppediter par paillardise & autres vices, ils représenteront la vie des bestes brutes comme les choleres du lyon, les gourmans du loup: non pas qu'ils deuiennent lyons ou loups, mais que par vne conti-
nuel-

ouvelle habitude de pecher, ils deviendront tels que Lyons ou loups.

Pour n'estre à l'aduenir tenu de leurs vices. *Il monstre que la malice ne vient pas aux hommes par l'ordonnance & Volonté diuine, ains par leur imprudence & meschanseté.* 6

Il sema les vns en la terre, les autres en la lune, les autres es autres instrumens du temps. *Plutarque & Ficine lisent ainsi ce passage, les autres lisent au Soleil en la Lune & autres instrumens du temps. Plutarque donc demandant pourquoy Platon dict que les ames sont semees parmy la terre, parmy la Lune & parmy les autres instrumens du temps: & à ce respondant demande si c'est poinct pour ce qu'il auoit opinion que la terre se remueoit aussi bien comme le Soleil & la Lune, & les autres cinq planettes, qu'il appelle instrumens du temps, à cause de leurs conuersions, & tenoit qu'il ne falloit pas imaginer ne fabriquer la terre, cōme si elle fust ferme & immobile sur l'aixieu qui passe à trauers tout le monde, ains l'imaginer mouuante & tournante à l'entour, comme depuis Aristarque & Seleuque l'ont demonsté, l'un en le supposant seulement, & l'autre l'affermant à certes, outre ce que Theophraste escrit que Platon sur sa vieillesse se repentit d'auoir donné à la terre le milieu du monde place qui ne luy estoit pas conuenable: ou bien (pour ce que cela est directement contraire à plusieurs sentences que ce personnage sans doubte a tenues) s'il faut changer l'escriture, & mettre le datif au lieu du genitif, & entendant par les instrumens du temps, non les astres ny les estoilles, mais les corps des animaux, ainsi comme Aristote a desiny l'ame estre* 7

L E T I M E E

l'acte continuel du corps naturel instrumental, en puissance ayant vie, tellement que la sentence de ce passage la soit. Les ames par le temps ont esté semées en des corps, se servant d'instrumens conuenables. Mais cela encore est contre son opinion, parce que non en un lieu seulement, ains en plusieurs, il a appellé les estoilles, instrumens du temps, veu qu'il afferme que le Soleil mesme a esté faict pour la distinction & garde du nombre des temps, avec les autres planettes. Le meilleur doncques est d'entendre que la terre soit instrument du temps, non pour ce qu'elle soit mouuante, comme les estoilles, mais pour ce qu'elle demourant tousiours ferme en soy, elle donne aux astres qui se meuuent à l'entour d'elle, le leuer & le coucher, par lesquels sont limittez le iour & la nuict qui sont les premieres mesures des temps: & pourtant l'a il luy mesme appelée gardienne & ouuriere veritablement du iour & de la nuict. Qu'il soit ainsi les aiguilles des horologes ne se remuans pas avec les ombres, ains demourans fermes, sont instrumens & mesures du temps, representans l'obstacle de la terre qui est au deuant du Soleil se mouuant à l'entour d'elle ainsi comme dict Empedocte.


La terre faict la nuict en s'opposant.

Aux clairs rayons du Soleil reluisant.

Voyla l'interpretation qu'on y peut donner.

De la composition du corps humain.

Après


 Pres celle semence il permit aux Dieux plus ieunes faire corps mortels, aufquels ils adiousteroyent tant de l'ame humaine qu'il en seroit besoin, & autres choses qui en despendent: leur commandant gouverner au mieux & plus sagement qu'ils pourroyent l'animal mortel: sinõ qu'il voulsist estre cause de son malheur. Ces choses ainsi ordonnees, il perseueroit constamment en son estat: & les enfans cognoissans l'ordre qu'il auoit gardé, ils le suyurent: & prenans le commencement immortel de l'animal mortel, à l'imitation de leur premier pere, ils emprunterent du monde aucunes portions de feu, de l'air, de l'eau, & de la terre qu'ils rédroyēt vne autrefois: & les assemployēt non pas avec lyens insolubles, comme estoyent ceux dont ils auoyent esté ioints: ains accumuloyent beaucoup de corpuscules inuisibles pour leur petitesse: & de plusieurs formerent vn corps, & appliquèrent à ce corps coulant dedans & dehors les circuits de l'ame immortelle: lesquels comme si on les eust plongez en vne grosse riuere, n'arrestoyent & n'estoyent arrestez: ains estoyent portez à force, & portoyent, De sorte que tout cest animal estoit remué sans ordre & sans raison par six mouuemens, & en six differences de lieux, cest assauoir deuant & derriere, à dextre & à fenestre, haut & bas, l'eau abondante à foison qui arrousoit, & puis sortoit, & luy donnoit nourrissement. Encores apportoyent plus grand trouble les passions exterieures, quand le corps estoit offensé par

Les sens.

la violence du feu, durté de la terre, humidité de l'eau ou des vens impetueux portez par l'air, dōt les mouuemens passoyent par le corps iusques à l'ame, qui a ceste cause ont esté depuis, & sont encores auourd'huy appelez sens. Lesquels iusques à present excitent maintenant emotion : coulant incessamment cest humeur, & battant impetueusement les circuits

6 de l'ame: ils empeschēt le circuit de la nature mesme,

7 coulant au contraire, & distrayant celuy de la nature

8 diuerse: tellement qu'ils tournent en toutes sortes, les interualles duples & triplés (lesquels nous auons dit estre disposez trois de chacun costé) avec leurs medietez & colligances sesquiterces, sesquialtres, & sesqui-octaues, qui ne peuent estre separees par autre que par celuy qui les a assemblees, & leur font receuoir tant de fractions & differēces de cercles qu'il est possible, sans se pouuoir bonnement rapporter lēs vnes aux autres: ains sont agitez confusement, maintenant

9 opposites, maintenant obliques, & renuersez: comme si quelqu'un mettoit la teste en bas, & iettoit les

10 pieds en haut, il sembleroit lors que les parties dextres tant de celuy qui seroit ainsi posé, que des autres qui le regarderoient, fussent fenestres, & les fenestres dextres, les vnes enuers les autres. Quand donc le semblable aduient aux circuits de l'ame, s'ils rencontrent exterieurement quelque partie de nature mesme, ou autre: ils n'en peuent discerner la conuenance ou difference, comme estans lors incertains & des-

11 reiglez, & n'ayans aucun principal circuit pour guyde.

de. D'avantage quand les sens extérieurs touchent l'ame asprement, & l'occupent entierement : ils semblent la dominer, iacoit qu'à la verité ils soyent faits pour luy seruir & porter obeissance. Pour ces causes ¹² au commencement que l'ame est enclose dedans le corps mortel, elle demeure ignorante. Mais quand le ¹³ cours de nourrissement & accroissement est amoindry, de rechef les circuits recourrēt peu à peu trāquillité : & reprenans leur voye, se moderent avec le tēps, & sont remis en la figure propre à leur nature. Alors les mouuemens de chacun cercle vont droict, & discernent sans faillir la nature mesme d'auecques l'autre, & rendent l'homme les ayant tels, prudent. Et si quelqu'vn y veut adiouster bonne institution & discipline, il euite vne grande maladie, & est tousiours parfaictement sain. Au contraire s'il n'en tient conte, ¹⁴ & laisse le droit chemin de ceste vie, il demeurera imparfaict & imprudent, & avec son ignorance s'en ira de rechef aux enfers. Mais cecy aduient apres nostre naissance. Parquoy il vaut mieux reprendre nostre propos, & le traicter plus exactement, en monstrant par raisons vray semblables, pour quelle cause & par quelle prouidence des Dieux chacun membre du corps a esté accommodé à chacun office de l'ame.

Ains accumuloyent. *Γυμνοῖς γόμοις σωτήριοντες. I. conion-* I.
ctions inuisibles, ou assemblemens de corpuscules semblables
ou differens.

Corps coulans dedans. *Il appelle le corps fluide, pour les* 2.
alimēs qu'il reçoit, & les excremens qu'il rend continuellement,

- 3 Comme si on les eust plongez. Il appelle la matiere corporelle riuere, par ce qu'elle ne cesse iamais de couler, & n'a poinct d'arrest.
- 4 N'arrestoyent & n'estoyent. Il entend par ces paroles l'humidité des enfans, comme dict Galien au liure, Que les meurs de l'ame suyuent la temperature du corps: & rend raison de l'amence puerile. Car comme il dict au liure des loix, l'excessive chaleur & humidité qu'ont les enfans, est cause que tous leurs mouuemens sont desreglez, & qu'ils font tout confusement & sans iugement,
- 5 L'eau abondante à foyson. Les enfans à cause de la grande chaleur qu'ils ont, digerent incontinent: & pour ce il leur faut donner souuent nourrissement, comme pour les arrouser. Et sortoit. Ce mot se rapporte à l'egestion.
- 6 Empeschent le circuit. L'intelligence laquelle iaçoit que ne puisse estre empeschee par erreur, ou faulses opiniōs, toutesfois elle est empeschee par les sēs, faire sō estat qui est de cōmāder
- 7 Distrayent celuy de la. L'opinion, laquelle encores que ne puisse aussi estre ostee par les sens, toutesfois est contraincte adherer à faulses opinions, & faire actes non conuenables.
- 8 Tellemēt qu'ils tournent. Les medietez & analogies ou proportions, par lesquelles les mouuemēs de nostre ame estoyēt accommodez aux mouuemens celestes: voulant dire que les enfans ont l'intelligence oisue: & que la raison leur sert seulement quād ils appetent ce qui leur est bon, suyent ce qui leur est contraire: iacoit que à raison des sēs qui dominēt, ils ne iugent, ou imaginent bien.
- 9 Maintenant opposites. Toutes les opinions des enfans sont fauses, pour autant qu'ils desirent communement ce qu'il leur

leur est contraire, & fuyent ce qui leur est commode. Ce qu'il ne leur aduiendroit iamais, s'ils ne croyoient tant à leur sens, qui les decoyuent.

Comme si quelqu'un. Faignons deux hommes, dont l'un se tienne debout naturellement: l'autre ait la teste renuersée contre terre, & les pieds leuez en haut, & soyent ces deux hommes opposites: Alors s'ils se regardent, chacun de son costé pensera que les parties dextres soyent senestres, & les senestres, dextres. Autant en aduient-il aux ames au commencement qu'elles sont mises dedans le corps. Car l'enfant oyant dire qu'il y aye vne nature intelligible qui est eternelle, & l'autre corporelle subiecte à mutation: adherant au sens, il pensera qu'il n'y aye point d'intelligence, & recevra seulement la corporelle, d'autant qu'il la voit & touche.

N'ayans aucun principal. C'est à dire que l'intellect estant lors oisif, ne regist point les autres parties de l'ame, ny pareillement l'opinion qui est assubiecttir par les sens, & leur obeist, encores qu'elle semble à cause de sa premiere dignité, retenir quelque auctorité.

Pour ces causes au. L'ame par l'excessiue humidité du corps, oublie ce qu'elle scauoit au parauant que d'y estre mise.

Mais quand. Quand l'humidité, qui est cause de demence, diminue: comme si la siccité aidoit à rendre les hommes prudents, & l'humidité fols. Galien au liure que les meurs de l'ame suyuent la temperature du corps.

Au contraire. Pource que nous sommes composez du corps & de l'ame, quiconques aura soin de l'un & de l'autre, il sera parfaictement sain: qui ne tiendra conte des deux, il sera maladif & debile: qui de l'un seulement, il sera cōme boiteux

Doncques l'ignorant qui n'a soucy que de son corps, menera vie imparfaicte: & pareillement celuy qui avec les bonnes opinions, ne mettra peine d'adiouster l'intelligence & science des mysteres intelligibles,

*Comment les membres du corps sont accommodez
aux offices de l'ame.*

1 **R**emierement les dieux à l'imitation du
2 monde ont faict vn corps rond, auquel
3 ils ont colloqué les deux circuitz diuins
de l'ame: lequel corps rond nous appel-
lons maintenant teste: membre diuin, & maistre du
reste qui est en nous: & auquel les Dieux ont soub-
mis tout le corps entierement pour luy obeir: pre-
uoyans qu'il seroit capable de tous mouuemés quels
qu'ils soyent. Or pour autant qu'il y a en la terre plu-
sieurs montagnes & vallees, afin que la teste n'eust
peine à les monter, & descendre, ilz luy donnerent ce
corps comme vn chariot, pour aller plus à l'aïse. Au-
quel mesmes ilz baillerent longueur avec quatre mē-
bres: qu'on peut alloingner, & estendre: pour se re-
muer, prendre ou reïetter ce qu'il voudroit, allant par
tous lieux, portant au dessus le vray siege & habitatiō
des choses sainctes & diuines. Voyla pourquoy nous
4 ont esté baillez mains & pieds. Et estimans que les
parties anterieures plus nobles que les posterieures
& plus propres à commander, ilz ordonnerent, que
nostre mouuement se feroit plus au deuant qu'au
der-

derriere. Or failloit il que l'homme eust au deuant de son corps parties separees & differentes. Parquoy ils meirent premierement au globe de la teste, la face, & en icelle instrumens seruans à toute la prouidence de l'ame: & ordonnerent que l'Empire naturel de l'homme seroit en ce deuant. Quant à ces instrumens, les premiers furent les yeux portans lumiere, qu'ilz composerent du feu non pas qui brusle, ains de celuy qui par sa douce splendeur enlumine chacun iour le monde. Car ilz voulurent que le feu interieur de nostre corps, qui est semblable à cestuy cy, fortist le plus pur doucement & souuent de toutes pars des yeux, mais principalement du mi'ieu, & le plus gros demeurast. Quand donc la lumiere du iour s'applique aux rayons de la veuë, & qu'un semblable rencontre son semblable: lors est fait vn corps familier en la poincte de nos yeux, par la concurrence de la lumiere interieure & exterieure. Or receuant tout cecy par similitude vne mesme passion, s'il touche autre chose ou est touché, il espond par tout ce mouuement: qui depuis penetre iusques à l'ame, & cause le sens qu'on appelle veue. Mais la nuit venant s'esuanouit ce feu semblable, & ne pouuons voir: car tombant en son dissemblable, il est alteré, & esteinct, & ne s'assemble plus avec l'air prochain, par ce qu'il est sans feu, au moyen dequoy l'on ne voit plus, & d'auantage induit sommeil. Et ont les Dieux à bonne raison donné les paupieres aux yeux pour couuerture: par la closture desquelles la force de ce feu de de-

*Des sens
& de
leurs in-
strumens.*

*Des yeux
& de la
veue.*

Des paupieres.

dans est reprimée: qui adoucit & amollit les mouue-
 mens interieurs, & consequemment apporte repos.
 Si le repos est grand nous dormons sans beaucoup re-
 10 uer: mais quand aucuns mouuemens plus vehemens
 11 demeurēt selon qu'ilz sont, & la qualité des lieux dōt
Des ima- procedent: telles s'ensuyuent cōmunement les imagi-
ginations nations, des songes, & telle nous en demeure la fanta-
& songes. sie, apres quē sōmes reueillez. Quant aux simulachres
 qui procedent des miroirs, & de toutes autres super-
 fices claires & pollies, la raison n'en est difficile. Car
 toutes telles choses prouiennent necessairement de
 la communion de l'un & de l'autre feu, tant interieur
 qu'exterieur: & de la concurrence & conuenance que
 ils ont continuellement en la polliceure, c'est assauoir
 12 se confond aupres du corps clair & polly. Et le dextre
 semble estre fenestre d'une façon assez estrange, quād
 avec contraires parties des yeux nous attouchōs par-
 13 ties contraires du miroir. Mais les dextres respondent
 aux dextres, & les fenestres aux fenestres, comme elles
 font quand la lumiere mixte passe avec celuy auquel
 est meslee. Ce aduiēt à raison de la polliceure des mi-
 roirs esleuee ça & dela, qui destourne la partie dextre
 des yeux à la fenestre du miroir, & la fenestre à dextre
 & s'il est tourné à la longueur du visage, le faict sē-
 bler renuersé, mesmement quand la partie superieure
 de la lumiere est tournée en bas, & l'inferieure en
 haut. Or est tout cecy du genre des secondes causes
 qui ont seruy à Dieu, machinant la souueraine & par-
 faicte

Les causes
principa-
les & se-
condes.

faiçte Idee, iajoit que plusieurs les estiment non se-
 condes causes, ains les principales de toutes choses, 14
 comme celles qui ont la nature de froid & chaud, rare
 & espoix, & autres semblables, & nè laissent à la
 raison & intelligence aucun pouuoir. Car l'intelligē-
 ce est seulement possedee par l'ame qui est inuisible.
 Mais le feu, l'eau, la terre, & l'air sont corps visibles. Il 15
 conuient neantmoins à celuy qui ayme l'intelligence
 & science, chercher les premieres causes de la nature
 sage, & estimer secondes celles qui sont agitees par
 autres precedentes, & necessairement agitent les au-
 tres. Nous parlerons donc separement de ces deux
 especes de causes, tant de celles qui sont avecques
 intelligence, les choses belles & bonnes: que des au-
 tres qui sont sans prudence, & sans ordre tout ce
 qu'il s'offre. Mais c'est assez raisonné, comme il me
 semble, des secondes causes, pour lesquelles vne tel-
 le vertu a esté donnee aux yeux qu'ils ont mainte-
 nant. Reste cy apres à declarer le grand proffit qui
 nous en est venu, moyennant la grace de Dieu. *De l'utili-
 té & louā-
 ge de la
 veue.*
 Car à mon aduis la veue est cause du bien que
 nous sçauons, & n'eussent iamais esté inuentez
 ces propos que tenons auiourd'huy du monde v-
 niuersel, si l'on n'eust veu les estoilles, le Soleil, & le
 ciel. Maintenant apres auoir cogneu par les yeux
 les iours & nuités, les reuolutions des mois & des
 ans, nous sommes paruenuz à la cognoissance du
 nombre & du temps; auons recherché les secretz
 du monde, & de nature: dont finablement est

*Le cōment
cement de
Philoso-
phie.* procedee Philosophie, le plus grand bien que Dieu
fait iamais aux hommes, ne qui leur pourroit adue-
nir. Je dis donc que ce grand bien est adueni princi-
16 palement par les yeux. Qu'est-il besoin de reciter les
autres choses moindres, dont les ignorans sont fru-
strez, & viuent comme aveuglez, pleurans & regret-
17 tans leur vie en vain. Resoluons nous donc en ce
que Dieu a fait principalement les yeux, & donné la
veuë, afin qu'après auoir veu les circuits de l'ame faits
au ciel, nous puissions selon iceux dresser les discours
de nostre pensee qui leur sont semblables, & les re-
duire de confusion, en ordre. Et quand les cognoi-
strons bien, & entédrons par raison l'ordre d'vn cha-
cun, ensuyuons les conuersions de Dieu certaines, &
moderons les nostres vagabondes & incertaines. De
18 rechef il semble que pour la mesme cause Dieu nous
ait donné la voix & l'ouye. Car la parole est par la
*De la
voix de
l'ouye.* dressée, qui sert beaucoup. Semblablement le chant
de musique & tout le plaisir qui en vient, a esté baillé
à l'ouye pour l'harmonie: attendu que l'harmonie
qui a mouuemens conuenables aux discours de no-
stre ame, ne profite seulement pour donner vn plai-
sir vain à l'homme vsant sagement des muses, com-
me il semble auourd'huy à beaucoup: ains nous a e-
sté donnée par les muses pour reduire les circuits de
nostre ame discordans en vn accord & conuenance:
& la rithme pour aider à oster la contenance desme-
suree & mauuaise grace qui est en plusieurs de nous.

Premie-

Premierement les Dieux. Selon l'opinion de Platon, 1
la raison est en la teste, comme l'ire au cœur, & la concupis-
cence au foye, dont il parlera en ce mesme liure bien au long
cy apres.

A l'imitation du monde. La teste a esté faicte ronde à 2
l'imitation du monde, & luy a esté donné le mouuement rai-
sonnable, qui est la principale vertu de l'ame. Mais outre la
rotondité elle a eu les sens & instrumens pour sentir, dont le
monde n'auoit besoin, comme il a esté dict, pour autant qu'il
n'est rien demeuré dehors le monde, & qu'il comprend tout
dedans soy.

Deux diuins circuits. L'ame raisonnable a deux ver- 3
tuz qu'il appelle circuits, ou circumactions: l'une intelligible,
l'autre opinatrice. par lesquelles sapience avec discipline, &
prudence avecques bonnes opinions sont acquises.

Et estimans que les parties anterieures. Comme le 4
mouuemēt du monde se fait a la partie anterieure: ainsi Dieu
a voulu que le mouuement principal de l'homme se feroit au
deuant.

Les premiers furent les yeux. Trois choses sont neces- 5
saires, selon Platon, a constituer la veue, la lumiere du feu in-
terieure de nostre corps sortant par les yeux, la lumiere exte-
rieure du Soleil qui luy ayde, & la lumiere qui procede des
choses visibles, & si l'un des trois defaut, l'on ne peut veoir.
Aristote repret Platon au liure du sens, & de ce qui est
sensible.

Qu'ils composerent du feu. Le feu a deux vertuz 6
ou facultez: l'une est de brusler, l'autre d'esclairer: car comme
l'auteur a dit au precedent, rien ne peut estre veu sans feu.

- 7 La lumiere du iour. *La principale cause de la veue est la lumiere interieure: mais il faut que celle du Soleil luy ayde, car s'incorporant avec celuy qui sort des yeux le cõfirme, & tire les couleurs des choses qu'on voit.*
- 8 Mais la nuit venant. *Le soleil couché, ce feu semblable est estainct par les tenebres de la nuit, de sorte que la lumiere interieure estant destituee de son aide, demeure oisue, n'ayãt lors communication aucune avec l'air prochain, & inuité à dormir.*
- 9 Les paupieres. *Quand les paupieres sont closes, le feu qui sortoit par les yeux est reserré dedãs, qui depuis s'espad par les membres, au moyen dequoy noz mouuemens interieurs sont arrestez, & dormons, pour autant que l'esprit n'est aucunement inquieté par la veue.*
- 10 Aucuns mouuemens. *Ces emotions plus vehementes procedent d'ire & d'enuie, d'amour, & de trop grandes apprehensions de l'esprit.*
- 11 La qualité des lieux. *Comme la teste ou gist la raison: ou du cœur, ou est l'ire: ou du foye, ou est la concupiscence.*
- 12 Et le dextre semble estre fenestre. *Il parle du changement de la veue. Car il y a des miroirs creux faicts comme vne demie sphere, & quand l'on adresse la veue vers la bosse esleuee, les parties dextres semblent estre fenestres.*
- 13 Mais les dextres. *Il declare vne autre espece de veue qui apparoint es miroirs faicts a la forme d'un cylindre creux, vn d'vne tuile creuse, & a demy longue, c'est a dire qu'ils sont longs & ronds, esquels la veue dextre vient au costé dextre esleué & oblique, & la fenestre au fenestre.*
- 14 Iacoit que plusieurs. *Plusieurs estiment que ce qui est*
incor-

incorporel ne peut agir ou patir, & que le corps ne peut seruir à ce qui est incorporel, comme à l'intelligence : ains que les corps par leurs propres qualitez causent ceste diuersité de choses cōme la terre & l'eau auoir pouuoir de refroidir, le feu & l'air eschauffer: de rechef la terre & le feu de reserrer & endurcir, l'air & l'eau de relascher & amollir, ou faire fondre, outre que le feu a diuerses vertus selon la qualité des corps ou il est adressé, car maintenant il reserre, maintenant il relasche, comme quand il endurecit le limon, & amollit la cire.

Il conuient neantmoins. Quiconques veut estre parfaitement scauant, il doit mettre peine d'entendre plus tost les causes premieres de la nature intelligible, que les sensibles, qui sont la pluspart fortuites & incertaines. 15

Les autres choses moindres. C'est assauoir les autres ars & disciplines. 16

Resoulons donc. Dieu nous a donné principalement les yeux, afin que considerans les circuits diuins au ciel, & cognoissans ceux de nostre ame, qui leur ressemblent, nous efforcions les reigler, & moderer sur eux. 17

De la voix, & de l'ouye. Il y a deux sens qui seruent principalemēt à la philosophie, c'est assauoir la veue, & l'ouye. 18

Fin de la deuxiesme partie du Timee.



LA TROISIEME PARTIE DV TIMEE DE PLATON.

LE *Philosophe à traicté iusques icy des choses procedantes sans moyen de la providence diuine, & que Dieu a faictes sur le Patron & exemplaire du monde intelligible. Voulant cy apres expliquer la substance vniuerselle du monde sensible, il commence à parler de la matiere premiere, qui est le commencement de route generation de la constitution des quatre elemens, dont le monde est estably: de leurs nature, figures & qualitez: comment ilz sont meslez les uns avec les autres: de laquelle mixtion procede la variété de tant de choses que nous voyons: de ce qui suit la mixtion des elemens, comme sont les metaux & les pierres, & autres corps ayans parties similaires: des passions communes à tout le corps & particulieres de quelques membres, soyent manifestes ou occultes: des especes de volupté & de douleur: des sens, & de leurs obiects: des saueurs, odeur, voix & couleurs.*

COM.

esté créé par l'intelligence meslée avec la nécessité.



Nous auons iusques à present parlé presque tousiours des choses faictes par l'intelligence: il faut aussi parler ¹ de celles qui viennent par nécessité. Car la creation de ce monde a esté ² meslée de nécessité, & d'intelligéce.

Mais commel'intelligence commandast à la nécessité, & l'induist communement à faire bonnes choses, ³ & nécessité cedast & obeist à sa sage persuasion: en telle maniere cest vniuers print commencement. Qui veut donc parler à la verité de sa creation, il doit, meller l'espece de la cause errante en tant qu'elle est nécessaire. Ce que nous ferons commodemēt, si pre- nons de rechef nouveau commencement, & discou- rons sur ce propos ainsi qu'auons faict sur le prece- dent, commençans de rechef à son origine. Conside- rons donc quelle estoit deuant la creation du monde la nature du feu, de l'eau, de l'air, & de la terre, & quel- les estoient leurs passions. Personne iusques à present ne s'est ingeré monstrier leur generation, ains en par- lons comme s'il estoit assez notoire, que c'est que feu & chacun des autres: & les constituons elemens du monde, iacoit qu'enuers les sages & bien aduisez ils ne soyent quasi à comparer aux syllabes. Toutes fois nous n'auons deliberé parler pour cest heure du prin- cipe ou principes de l'vniuers, ou quoy qu'on en pen-

*Arist. li.
 1.c.6.7.
 de l'ausc.
 naturelle.*

se: non pour autre raison, sinon qu'il est difficile suyuant ceste maniere de proceder, declarer ce qu'il nous en semble: ne vous attendez donc pas d'en rien ouyr pour ceste heure: aussi ne me repute ie assez suffisant pour entreprendre telle charge Mais ainsi qu'il a esté dit du commencement, nous suyurons les raisons vraysemblables, que nous mettrons peine de vous expliquer au mieux qu'il sera possible, & recommencerons parler de toutes choses en general, & par le menu, prians Dieu de rechef en cest endroit, comme auteur & conseruateur du present discours & disputation, qu'il nous vueille conduire de cest admirable & non accoustumee exposition, à doctrine vraysemblable.

- 1 De celles qui viennent par necessité. *La matiere dõt est l'uniuersité des choses, & qui est la nature patible, d'autant qu'elle est subiecte au corps ou prouiennent les qualitez, quantitez, & tous autres accidens. Et comme elle ne se departe iamais de sa nature propre, elle est toutesfois diuersifiée par les especes & formes contraires qu'elle reçoit. Il appelle ceste matiere necessité, pour ce qu'elle n'est la principale cause de la constitution du monde, ains qu'il estoit necessaire l'adiouster pour la substance corporelle.*
- 2 Creation de ce monde meslee de necessité & d'intelligence. *Creation mixte, pource qu'elle est de diuers elements: la prouidence dominant & ouurant, & la matiere obeissant & se laissant manier, le monde sensible a esté fait.*
- 3 Cause errante ou erratique. *1. de la matiere premiere,*
pour

pour son ancienne agitation confuse & desordonnee.

Et les constituons elemens du monde. Les lettres ⁴ sont les elemens du langage, puis les syllabes : & pource il dict, que ces quatre corps ne sont quasi à comparer aux syllabes. Car le premier element de l'univers est la matiere premiere informe, & sans qualite, que forme l'espece intelligible, pour donner estre au monde. De la matiere & de l'espece procede le feu pur & intelligible, & autres especes intelligibles des elemens, dont finalement viennent ces matieres sensibles de feu, d'eau, terre, & air.

*De la matiere premiere: & comment les elemens baillent par
tour & circuicion, continuelle generation
les uns aux autres.*



E fait nous reprendrons nostre propos, qu'il conuient repeter de plus haut, & le diuiser autrement qu'au parauant. Car lors nous ne le diuisions qu'en deux especes, maintenant il y faut adiouster la troisieme. Les deux suffisoient au precedet: l'un pour exemplaire estant tousiours mesme, & comprehensible par l'intelligence seule: l'autre pour l'imitation de l'exemplaire, subiect à generation, & estant visible. Et pour ce que nous estimions ces deux suffire: lors ne adioustasmes le troisieme. Il semble maintenant que la raison nous contraigne vous declarer vne espece fort difficile & obscure.

*Arist. li.
1. c. 8. &
9. & au
liure 2. c.
1. de la ge-
neration.*

3 Adonc quelle nature, ou quelle force l'estimerons
 nous auoir? Certainement qu'elle est la retraitte, &
 3 *Arist. c.* comme nourrice de toute generation. C'est la vraye
 2 *liv. 4.* nature qu'il conuient mieux esclaircir, iaçoit que ce
de l'auscu. soit difficile à merueilles: veu mesmes qu'il faut au
 4 *naturelle.* parauant qu'en venir à la demonstration, mouuoir
 vne doute du feu, & autres elemens, & demander le-
 quel d'entr'eux doit plus tost estre appellé eau que
 feu, ou air que terre: ou pourquoy l'on nomme ainsi
 plustost quelqu'un particulieremēt, que tous ensem-
 ble. Il est difficile d'en parler veritablement & certai-
 nement. Comment y procederons nous d'oc, & quel-
 les raisons en pourrons nous dire? Premièrement ce
 que nous appellions n'agueres eau, quand elle est e-
 pессie, elle semble deuenir pierre & terre: quand elle
 euapore, esprit & air. Aussi l'air brullé est conuerti en
 feu: le feu estainct & engrossi, rourne en l'air: de re-
 chef l'air espoix, en brouees & nuees, dont procede
 l'eau. Et finalement nous voyons de l'eau estre en-
 gendree terre & pierres: de maniere qu'ilz baillent les
 vns aux autres par tour & circuition, vne continuelle
 generation. Puis donc qu'ilz ne demeurent iamais en
 mesme estat, qui se pourroit asseurer, sans crainte de
 reprehension, de pouuoir bonnement discerner l'un
 de l'autre? parquoy nous y pourrons proceder en la
 5 maniere qui s'ensuit plus seurement. Ce qu'on voit
 rousiours estre formé maintenant d'une sorte, main-
 tenant d'autre, & semblable au feu, il ne le faut nom-
 mer feu, ains tel que feu: ne l'eau, ains telle chose que
 l'eau:

l'eau: & ainsi les autres, comme n'ayans aucune stabilité. Nous les devons aussi désigner par noms dont nous vsons, voulans démonstrer quelque chose, comme quand disons cecy ou cela: car ils fuyent, & n'attendent jamais ceste demonstration convenante aux choses qui sont stables, ains chacun d'eux doit estre appellé tel ou tel, selon sa similitude, comme le feu, & tout autre qui a generation. Mais ce en quoy ilz 6
semblent estre faictz, & de rechef consomméz, doit estre seulement désigné par cecy ou cela, & non toutesfois appellé chaut, ou blanc, ou autrement: ce que nous mettrons peine vous dire plus clairement. Si quelqu'un prenant de l'or en faisoit continuellement diuerles figures sans cesser de muer les vnes és autres, & on l'interrogaist sur aucune de ces figures que ce seroit, il respondroit veritablement que c'est or. Mais d'asseurer que ce fust triangle ou autres figures, qui sont continuellement faictes & changees, comme si à la verité elles demeuroyent, il n'y auroit propos. Il conuient se contenter de ceste response, & autant en estimer de la nature qui reçoit tous corps, que elle est tousiours mesme: car elle ne diminue point 7
de pouuoir ou faculté, ains reçoit continuellement tout sans en retenir jamais aucune forme semblable. Elle est exposée a toute nature pour recevoir toute forme: & estant par les choses suruenantes agitée & formée aucunement, semble estre maintenant d'une 8
sorte, maintenant d'autre. Or quant à ce qui entre & en sortit, nous estimôs tout cela comme simulachres 8

tirez des choses estants veritablement , d'une façon
 toutesfois estrange & difficile à expliquer , comme
 9 vous orrez cy apres. Dõcques il nous conuient à pre-
 sent excogiter trois genres:l'un qui est créé:l'autre ou
 est faicte la generation:le troisiẽme dont prend si-
 militude ce qui est créé.Nous comparerõns ce qui re-
 çoit,à la mere:dont l'on préd,au pere:la nature moyẽ-
 ne de ceux cy,à l'enfant.Toutesfois comme telle na-
 ture soit pour receuoir toutes sortes de formes , ia-
 mais le subiect de ceste formation ne sera bien pre-
 paré,s'il n'est informe,& naturellemẽt denué de tou-
 tes les formes qu'il doit receuoir: car s'il estoit sem-
 blable à aucune de ces choses , quand suruiendroit sa
 contraire ou autre nature quelconque , il ne la pour-
 roit iamais bien représenter,ayant desia l'autre. Con-
 cluõns donc qu'il faut ce estre exempt de toutes figu-
 res ou formes,qui doit receuoir en soy tous genres.
 Comme ceux qui veulent faire vnguens bien sentãs,
 ils preparent leur matiere humide,de sorte qu'elle ne
 aye aucun o deur propre : ou qui imprime en matie-
 re molle aucunes figures,ils n'y en laissent aucune pre-
 cedente,ains l'vnissent & pollissent bien proprement
 ainsi ce qui est ordõné pour receuoir les simulachres
 de toutes choses eternelles,ne doit auoir de soy for-
 me quelconque.Nous ne dirons donc que la mere &
 receptacle du monde visible & sensible soit la terre,
 l'air,le feu,ou l'eau,ny chose qui soit faicte de ceux
 cy,ou dont ils soyent faicts:ains que c'est vne espece
 inuisible,informe,susceptible de tout, participante
 aucu-

aucunement de l'intelligence: en maniere neātmoins fort douteuse, & presque incomprehensible. Mais entant qu'en pouuons cognoistre par ce que dessus, nous ne faudrons à dire que ce feu en semble estre vne partie eschauffee, & l'eau vne partie humectee: autant de l'air & de la terre, selon qu'elle reçoit leurs simulachres.

Vous declarer vne espece, &c. Si nous voulons scauoir que c'est que matiere, prenōs l'hōme pour exemple, separons en l'ame par intelligence, separōs en aussi toute couleur & habitude corporelle, cōme est chaud, froid, dur, mol, & autres semblables, en apres la figure, finalement toute sagraueur, & mesure: par aduāture quelq' un dira qu'il ne demeure riē & qu'il ne peut conceuoir en son esprit, ce qui est prié de toutes ces choses. Mais il faut aduiser à ce qui est mis dedans les sepulchres magnifiques, & considerer qu'il y a eu quelque corps qui est par longueur de temps reduit en poudre & en terre. Il est certain qu'il y a quelque chose leans qui a eu au parauant espece d'humanitē en soy, & qui a maintenant apparence de terre: & que ce peut quelquefois, ou bien estre cuit par le feu, & cōuertit en pierre: ou estant labouré produire herbes, ou prendre quelque autre forme de nature: l'on n'y voit couleur ny figure, ou autre habitude de corps qui estoit veue, ou touchée au parauant: mais ce perpetuel qui estoit premierement homme, & est maintenant terre, ne doit estre referé aux choses visibles & touchables, d'autant qu'il demeure, & les autres se perdent. Parquoy ce solide qui est exposé à toutes agitations & altercations de nature, est veritablement la matiere que nous

appelions premiere. Et quand nous appelions chair & os la matiere de l'homme, les pierres & les bois de la maison, nous ce disons par similitude seulement: mais la forme qui est en ce corps quand il estoit homme, s'appelle ame: & quand il est mué en terre, s'appelle terre: ce qui est conuerti en pierre, pierre: en eau, aura forme d'eau. Ils ne peuuent estre veuz, mais bié conceuz, non pas tels qu'ils sont, & est certain qu'ils sont quelque chose, & que la matiere demeure tousiours: que l'vne forme est chassée par l'autre, & qu'elle prend nouvelle face par les choses suruenantes.

2 Adonc quelle nature, ou quelle force l'estimerons nous auoir. La matiere premiere a diuerses quantitez & qualitez, non effectuellement, ains potentiellement, pour l'inconstante conuersion mutuelle de l'vn en l'autre.

3 Certainement qu'elle est la nourrice, & comme retraitte de toute generation. Toutes choses creees sont necessairement puis quelque temps: & sont les mortelles simulachres & images des immortelles, & veritablement estans. Or prennent elles leur substance en la matiere, pourtant qu'elles y apparoissent, & nous font souuenir de la matiere. Il l'appelle donc leur receptacle, pour ce qu'elles y viennent exterieurement, comme les marques sur la cire. Nourrice, Pour ce qu'elle les reçoit, comme en son gyrón, & entretient.

4 Mouuoir vne doute. Il est difficile discerner les quatre elemens les vns des autres, pour ce qu'ils n'ont aucune propriété stable & certaine, qui demonstre la nature d'vn chacun. Il faict donc la premiere difficulté sur la conuersion reciproque, que font les vns elemens aux autres.

5 Ce qu'on voit tousiours estre formé maintenant
d'vne

d'une sorte maintenant, d'autre. *Quand nous voyons quelque partie de ceste matiere estre muee en vne autre matiere comme au feu, il ne faut designer pour cecy ou cela, qui sont propres de l'essence, mais par ce qui est propre de la qualité: & ne faut dire cecy, mais tel ou tel. Car la mutation que recoit le feu: ne se faict pas sur l'essence qui n'a rien contraire, ains sur la qualité, ou se trouuent les diuersitez & contrarietez.*

Mais ce en quoy ils semblent estre faicts. *Il veut dire 6 que la matiere premiere doit seulement estre designee par cecy ou cela: attendu qu'elle seule n'a qualité ou forme quelconque, & ne recoit mutation en qualitez contraires, ou formes differentes, & demeure tousiours mesme.*

Estant par les choses suruenantes agitee & formee. *La matiere premiere est de soy immobile, & recoit seulement mutation par les especes, ayans forme ou mouuement, & demeure tousiours en mesme condition. L'exemple aussi ou l'idee demeure tousiours en sa substance propre, comme Dieu perseuere tousiours en vn estat: mais les simulachres changent sans fin par vne vicissitude perpetuelle de mourir, & de naistre pour l'inexcusable necessité de nature.*

Simulachres tirez des choses veritablement estantes *Des idees, & sont formez d'elles suyuant l'exemple dessusdicte. D'une facon estrange. Il est difficile & presque inexplicable de considerer, comment des idees sinceres peult prouenir la similitude aux choses natiues: si c'est comme les marques qu'on imprime sur les matieres molles, ou tout ainsi que quand l'on transfere d'un exemple en quelque matiere les traits, comme en la peinture.*

9 Trois genres Il parle improprement, pour autant que la matiere & l'exemple ne sont point genres, ains premieres substances. Ces trois genres sont l'espece creee, la matiere ou les especes dissolubles prennent substance, & l'idee qui est l'exemple de toutes les choses que nature produict, & qui sont contenues en la matiere premiere. Il compare la matiere à vne mere, l'idee au pere, l'espece creee des deux à l'enfant, qui est moyenne entre la nature veritablement estant, & la matiere qui est, mais non pas tousiours mesme.

S'il y a des Idees.



Ais distinguant le present propos avec plus de raison, considerons sur ces elements, & mettons en auant vne questiō. Assauoir s'il y a quelque feu separé de la matiere permanent en soy, & autres dont nous parlons communement, comme demeurans à par eux: ou s'il n'y a veritablement que ceux que nous voyons & cognoissons par le sentiment du corps: si outre ceux cy, il n'en y a point d'autres, ou si en vain nous attribuons à chacune chose son espece intelligible, & ne sont que paroles. Quoy qu'il en soit, nous n'é voulons rien affermer pour ceste heure temerairement, & sans l'auoir bien au parauant examiné • ne trouuons toutesfois raisonnable messler à ce long propos autre disputation longue & ennuyeuse, ne faisant rien à propos: mais la maniere de proceder qui comprenne en peu de paroles grandes choses, nous sera conuenable.

S'il

S'il y a quelque feu separé de la matiere. *Il veut mō-*
strer que ce feu sensible soit simulachre de l'intelligible: sem-
blablement la terre sensible soit l'image de la terre intelligible,
& ainsi des autres.

Difference de l'opinion & de l'intelligence.




Oicy donc mon aduis quant à ce: Si
 l'intellect & vraye opinion sont deux
 genres, necessairement ils subsistent
 à par eux, & sont plustost intelligibles
 que sensibles: ou si la vraye opinion
 ne differe en rien de l'intellect, comme
 pensent plusieurs, il faut estimér certain, tout
 ce que nous sentons par le corps. Or sont-ils deux
 d'autant qu'ils ont esté faictz separement, & sont dis-
 semblables: car l'un nous est baillé par doctrine, l'au-
 tre par persuation: l'un est tousiours accompagné de
 vraye raison, l'autre sans raison: l'un immuable, l'au-
 tre muable: que tout homme participe de vraye opi-
 nion, & les Dieux de l'intelligence, ou bien peu
 d'hommes,

L'intellect & vraye opinion sont deux genres. Si
 l'intellect & vraye opinion n'estoit qu'un, tout ce que cognois-
 sons par le corps seroit certain & indubitement vray: mais
 si la vraye opinion a moins que l'intellect, ce n'est pas vne mes-
 me chose, ains sont deux dissemblables: & different les choses
 qu'on sent, de celles qui sont entendues: & si ceux qui sentēt,

Et ceux qui entendent sont differens : il est necessaire que les especes intelligibles soyent, qu'on appelle Idees. Il nomme intellect le mouuement de l'esprit comprenant, & compare l'opinion à l'intellect en plusieurs liures, mais plus euidentement en sa republique.

- 2 Si la vraye opinion ne differe de l'intellect. *Plusieurs philosophes ont estimé que les principes des choses fussent corps, comme Thales Milesien & autres.*

*De rechef de la matiere premiere, & seconde,
& du lieu.*

- I  Vis qu'ainsi est, nous confessons donc qu'il y a vne espece tousiours mesme, sans commencement & sans fin, qui ne reçoit rien en soy d'ailleurs, & ne agit en autre: inuisible & insensible, comprehensible par l'intelligence seulement. La seconde, qui porte mesme nô, & luy est semblable, sensible, generale, tousiours remuee, faicte en quelque lieu, ou de rechef elle est remuee & consommée, comprehensible par opiniõ avec sens. La troisieme espece est le lieu, qui ne perit iamais & donne place à tout ce que reçoit generation: il est tangible, sans ce que bonnement l'on s'en apperçoieue
3 opinable avecques difficulté, & raison adulerine. A
4 quoy regardans nous resuons bien souuent, & disons qu'il est necessaire aucunement que tout ce qui est, soit en quelque lieu, & tienne place: & ce que n'est en la terre ny au ciel, n'estre point. Toutes lesquelles
cho-

*Ari. liu.
4. de l'au
scul. nat.
c. 1. & 2.*

choses & autres semblables nous ne pouuons bon-
 nement discerner de la nature veillante & tousiours ve-
 ritablement estant, pour autant que nous sommes
 occupez en tels songes: ny considerons, puis que ce 5
 en quoy est faicte l'image, n'est pas d'elle, ains qu'il
 est le simulachre d'autruy: à ceste cause il luy conuiét
 estre en quelque autre, & participer aucunemēt d'es-
 sence: car autrement elle ne seroit rien du tout. Mais
 vne raison exquisite sert à ce qui est veritablement: que
 cōme cecy soit l'vn, & cela l'autre, sans que l'vn puis-
 se consister en l'autre, iamais ne deuiendront vn mes-
 me, & deux ensemble. En brief mon aduis est, qu'au 6
 parauant le ciel trois choses furent, c'est assauoir estāt, 7
 lieu, & generation: que la nourrice de generation es- 8
 chauffee & humectee reçoit les formes de la terre, &
 de l'air, & souffre les autres passions qui en dependēt:
 & pour ce semble estre omniforme: mais par ce qu'elle 9
 n'a forces ou facultez semblables ny d'vn mesme
 poix, elle ne retient aucune equalité, ains est remuee
 inegalemēt, & agitée par ces genres qu'elle agit au-
 si de rechef. Par laquelle agitation ils sont portez ça 10
 & la, & discernez les vns d'avec les autres, com-
 me l'on voit en nettoyant le froment d'avecques
 sa paille, qu'on le secour & remue: le grain solide
 & pesant demeure d'vn costé, & le legier va d'autre.
 Ainsi ces quatre genres agitez par leur receptacle, 11
 esbranlé comme par l'instrument dont l'on pur-
 ge le blé, estoient separez, les dissemblables d'a-
 uecques leurs dissemblables, & les semblables

conuenoyent: tellement qu'au parauant que le monde en fust ainsi orné, ilz auoyent leurs lieux diuisez, sans raison toutesfois, ny proportion aucune: mais quand il pleut à Dieu reduire l'vniuers en ordre, il distingua d'especes & de nombres le feu & la terre, l'air & l'eau, qui auoyent seulement apparence d'elemens, & estoient confuz ainsi qu'ont accoustumé estre les choses esquelles Dieu n'assiste. Concluons donc, que comme ils ne fussent tels, Dieu les établit pour estre les plus beaux, & les plus parfaicts qu'il seroit possible.

1 Confessons donc qu'il y a vne espece. *La matiere premiere: la seconde qui porte mesme nom: la matiere natieue sustentable consistant en quelque lieu, dont de rechef elle se depart par changement, & la mort aduenant, comprehensible par les sens & l'opinion: le troisieme genre, est le lieu. Il appelle reste matiere lieu, comme quelque place receuant les simulachres des especes incorporelles & intelligibles.*

2 Il est tangible. *Tout ce qu'on touche est sensible, & est exposé aux sens. Comment est-il donc possible que quelque chose soit touchée, qui n'est tangible de sa nature? Platon respond, tout ce qui a quelque semblable, est recogneu par so semblable. Comme donc les choses certaines, & definies ont leur comprehension certaine & definie: ainsi est la suspicion infinie d'une chose incertaine & indefinie. Or pour autant que le sens est de choses certaines & definies, c'est assauoir de celles qui ont figures & qualitez: il est necessaire que leur comprehension soit certaine & definie: mais la matiere est une chose indefinie*

nie, pourtant qu'elle est informe & sans figure. Parquoy elle ne peut estre comprinse avec le sens, toutesfois elle est sans sens, aucunement imaginee: comme aussi sont les corps dedans elle. Et quand on les sent, incontinent nous la sentons, d'autant qu'elle semble estre formee par les especes qu'elle reçoit, iacoit que soit informe de soy. Concluons donc, que le sens est clair & manifeste des especes constituees en la matiere, & obscur de la matiere qui est exposee aux especes, & qu'on le doit plus tost appeller consentement que sens.

Raison adulterine. La matiere est pluystost cogneue par 3
imagination & opinion, que par l'intelligence, & vraye raison. Doncques l'idee est comprinse par l'intellect pur, l'espece natuue par l'opinion, la matiere premiere n'est intelligible ny opinable, ains la pouuons dire suspicable seulement.

A quoy regardans nous refusons. Quand nous voy- 4
ons & touchons quelque corps, il est necessaire que nous le sentions avec son lieu, attendu qu'on ne peut sentir corps quelconque sans place: aussi quand nous contemplons les choses intelligibles, nous pensons qu'elles consistent en quelque lieu, & qu'elles ayent leurs places certaines. D'auantage sil'on met en auant qu'il y ait vne substance sans lieu, & sans place, qui ne soit en la terre ny au ciel, il semble que nous alleguions quelques vaines & monstrueuses opinions: au moyen de quoy nous ne pouuons considerer la nature veillante & sempiternelle, l'intelligible & incorporelle, qui est tousiours mesme, & subsiste de soy, sans commencement, & sans fin immuable, n'ayant aucune affinite avec les sens, comprehensible par intelligence pure.

Puis que ce en quoy est faicte l'image n'est pas del- 5

1c. Il ne faut douter qu'il n'y ait l'une nature intelligible, l'autre sensible: les images sont des exemples, par ce qu'elles sont faictes sur les exemples, & prennent leur substance d'ailleurs, comme la figure de Socrates comparee à son image, tient lieu d'espece premiere. Or si l'image artificielle dressée sur son original n'a matiere. i. les couleurs, si elle est paincte: ou bois & curyure, & autres semblables, si elle est grauce ou taillee, i. jamais n'aura perfection. Puis donc que les especes sensibles sont images des intelligibles, comme nous auons souuentes fois dict, & prennent substance des intelligibles, & non seulement substance, mais aussi similitude, elles ont besoin de matiere en laquelle soyent faictes, & prennent ceste substance.

6 En brief mon aduis est. Deuant Platon personne n'auoit aduisé à ces trois choses: car les vns pensoyent qu'il n'y eust que les sensibles, comme Empedocles & Thales: les autres que il n'y eust que les intelligibles, comme Parmenides: nul auoit pensé à la matiere premiere. Il veut entendre $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\ \delta\upsilon\nu$. i. estant, ou selon les Latins, ens. Il appelle au parmenide $\tau\acute{o}\ \delta\upsilon\nu$ $\nu\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\ \epsilon\upsilon$, la diuinité supersubstantielle de Dieu, l'idee & espece intelligible: par le lieu, la matiere: par la generation, les quantitez & qualitez, & autres conformations sensibles: Il l'appelle $\tau\acute{o}\ \delta\upsilon\nu$ ou estant, pour ce qu'il est de sa nature, & donne estre aux autres: lieu, pour ce que la matiere est un receptacle des corps & qualitez, & autres choses sensibles: generation, par ce que telles choses ne perseuerent gueres en vn estat, ains sont les vnes substituees aux autres continuellement.

7 Nourrice de generation. Il appelle la matiere, nourrice de generatiō, d'autant que tout ce qui est créé a son recours aux matieres principales, qui sont en elle, & par elles nourries

ries & entretenues.

Eschauffee & humectee. La matiere n'est de soy hume- 8
ctee, ou echauffee: car elle est incommuable, & ne decline ia-
mais de sa nature: mais d'autant qu'elle reçoit les qualitez &
quantitez d'humeur, & de chaleur, elle semble estre hume-
ctee & echauffee.

Mais par ce qu'elle n'a forces ou facultez sembla- 9
bles. Il considere maintenant la matiere toute seule en deux
manieres: l'une n'ayant encores aucunes qualitez, l'autre a-
pres les qualitez receues. Deuant les qualitez elle n'auoit ar-
rest ou mouuement, & toutesfois elle auoit quelque aptitude
pour receuoir les deux: mais apres auoir receu les qualitez e-
stant ornee & parfaicte par Dieu, elle print mouuement &
station pour en vser en diuers temps.

Par laquelle agitation ils sont portez ça & la & di- 10
scernez. Il monstre qu'il n'y a pas une seule faculté ou commo-
dité en la matiere de receuoir les formes, ains qu'elle est mul-
tiforme: car si elle n'auoit qu'une puiffance, elle seroit tousiours
mesme. Mais puis qu'elle est tournée en diuerses qualitez &
figures, & reçoit toutes choses, il est necessaire que comprenõs
en l'esprit ses facultez & mutations differentes.

Ainsi ces quatre genres agitez. Il rend raison de la se- 11
paration des quatre elemens, & de l'ordre qu'ils ont mainte-
nant: & dit ce estre aduenü par l'agitation de la matiere, com-
me il aduient en la purgation du froment. Aussi que cest ordre
leur a esté donné, afin que par la coherèce de corps differens, ne
demeurast la confusion, qui estoit auant la constitution du
monde.

Tout le propos ensuiuant des elemens est enuelopé de meta-

LE TIMEE

phores fort obscures, *suivant la coustume des Pythagoriciens: & faut estimer que Platon aye expliqué telles matieres à ses disciples plus clairement: qu' Aristote depuis a recueillies & escrites. A ceste cause il conuendra auoir recours pour l'intelligence plus parfaicte de tout ce passage, à ce qu'il en a dict és liures du Ciel, de la generation & corruption, & és Meteores.*

Des quatre elemens, de leurs figures & especes: comment sont engendrez les vns des autres, & de leurs matieres, qualitez, & passions.

1
2
3
4

E vous veulx maintenant monstrier leur disposition & geniture de chacun par moyens estranges, mais faciles à vous autres qui estes parfaictement sçauans & entendez telles manieres de proceder. Premièrement nul doute que le feu, terre, eau & l'air ne soyent corps: que toute espeece de corps n'aye profundité, & profundité plaines ou superficies: d'auantage que la rectitude d'une base plaine ne soit composée de triangles, & tous triangles prennent commencement de deux, ayans chacun vn angle droit, & deux aigus: dont l'un tient lieu d'une part & d'autre, d'angle droit distingué par costez esgaux: & en l'autre les inegaux sont distribuez par les inegaux. Nous prendrons donc tel commencement du feu & autres corps, v sans de raisons vraysemblables ioinctes avec necessité. Quant à leurs autres principes plus hautz, Dieu seul les cognoist, & entre les hommes celuy qui luy plaist. Il cō-
uient

uient discourir comment ces quatre beaux corps s'ont faitz : lesquels iacoit que soyent dissemblables : ils peuuent neantmoins estre creez & dissouz les vns des autres reciproquement. Ce faisant nous trouuons la verité de la generation de la terre & du feu, & des autres qui proportionnellement sont colloquez entr'eux. Alors confesserons nous qu'il n'est possible veoir corps plus beaux que ceux cy, dont chacun est genre à par loÿ. Prenons donc courage, & nous parforçons de constituer ces quatre genres de corps tant excellens en beauté, & vous faire entendre que nous auons suffisamment comprins leur nature.

Je vous veux maintenant. *Want disputer des elements par raisons geometriques, qui ne varient iamais, ains sont tousiours certaines & inexpugnables : il s'excuse d'user de telle maniere de proceder nouvelle & incogneue aux autres, mais fac. le aux assistans qui estoyent scauans en toutes sciences: car en ce temps là ils commencoient à instruire les enfans par les mathematiques, & faisoient le premier fondement de scauoir sur l'arithmetique, geometrie, musique & astronomie.*

Disposition. *Leur habitude & societé.* 2

Geniture. *Il appelle geniture la forme & effigie.* 3

Premierement. *Il ne veut pas dire que les corps naturels soyent composez de figures & de nombres, comme d'elements & parties, ains comme de termes par resolution, pour autant que les naturels sont resouz en eux comme prieurs & comme leurs termes ou bornes: car les termes des corps sont les dimensions & figures, & les nombres des figures.* 4

Comment les triangles, isoscele & scalene, sont principes
des quatre elemens.

- 1 **D**oncques entre deux sortes de triangles, l'isoscele a vne seule nature: l'inegal, infinies. Parquoy il conuient pour bien cōmencer, choisir le plus beau entre les infiniz: & si quelqu'un en pense auoir d'autre plus beau pour seruir à la constitution de ces choses, si le di è, & son aduis sera tresbien receu, comme d'amy, & non d'aduersaire. Par ainsi laissons les autres triangles, nous tenons que cestuy-là doit estre reputé le plus beau, dont le triangle isopleure est composé de trois. Il seroit lōg de reciter la raison pourquoy il est ainsi, mais en demeure vn grand contentement à celuy qui par
- 2 sa diligence le peut cognoistre. Prenons donc deux triangles, dont le corps du feu & ceux des autres sont faits: l'un isoscele, l'autre soit celuy qui a tousiours l'un costé long trois fois plus grand en pouuoir, que le moindre. Et pour autāt que nous auons parlé assez obscurement, il le conuiēt mieux distinguer. Nous pēfions n'agueres tresmal, que tous ces quatre genres fussent engendrez reciproquement les vns des autres mais asseurement ils sont composez de ces triangles dont parlions n'agueres: trois de l'un ayant costez inegaux, & le quatriesme seul de l'isoscele. Parquoy ils ne peuuent estre tous transmuez les vns aux autres, tellement que de plusieurs petits en soyent faiets aucuns grands, & au contraire. Ce aduient seulement
à trois

à trois qui procedent d'un : & estans dissipez les plus grands, il en vient beaucoup de petits receuans figures à eux propres. De rechef quand plusieurs petits sont esbandus par les triangles, il resulte vn nombre qui d'une masse faict vne autre grande espece.

Doncques entre deux fortes. Ce lieu auquel Platon suyuant l'opinion des Pythagoriques, veut monstrer que les elemens soyent composez de triangles, a esté reprins par Aristote au troisieme liure du ciel, & par Galien au liure des elemens. L'endroiect est merueilleusement obscur, tant pour l'estrange maniere d'enseigner dont le Philosophe a usé, que pour la briefueté. A ceste cause nous mettrons peine de l'expliquer plus au long, & de le refuter, entant qu'il semble contrarier à la verité. Mais pour venir au reste, l'auteur a voulu que les premieres principes constituans les elemens fussent deux genres de triangles, c'est assauoir le triangle Isocele, & scalene: car comme les Pythagoriques estimaient les corps estre constituez de superficies: ils pensoient aussi que necessairement les premiers corps fussent composez des premieres superficies. Si sont les premieres superficies, ou figures plaines, especes de triangles, excepté le cercle qui ne conuient aux corps droiects, comme sont les elemens. Parquoy il s'ensuyuoit à leur aduis que ces elemens fussent composez de triangles. Or entre les especes de triangles, ils estimoyent celles premieres, qui ont l'angle droit, pour autāt que l'angle droiect est premier par nature que l'agu & obtuz, cōme il appert par leurs deffinitions. Aussi que le droit refere la nature d'un, & ne recoit varieté,

LE TIMEE

ains est tousiours semblable à luy mesmes, & sont tous angles droictz egaux entr'eux: mais les angles aguz & obtuz ne peuuent estre plus ou moins, & ne sont tous semblables entre eux. Parquoy le philosophe a principalement choysi les triangles orthogones, c'est assauoir l'isofcele & scalene: delaisant l'equilaterre, ou isopleure qui n'auoit aucun angle droit. Mais par ce que l'isofcele qui est orthogone est tousiours d'une sorte, (car il a un angle droit, & deux demy droictz qui ne varient iamais.) A ceste cause le philosophe n'a rien cherché d'auantage en l'isofcele .i. au triangle ayant les costez esgaux. Au regard du scalene. i. du triangle qui a les angles courbes ou obliques, encore qu'il eust tousiours un angle droit, ce que non, toutesfois il peut auoir les deux autres qui restent variables, & differens en plusieurs manieres. Par ainsi falloit-il constituer vne certaine espece de scalene propre à composer les elemens. Mais comme la proportion de l'angle droict à l'un des demy droictz en l'isofcele, soit la premiere proportion es nombres, c'est assauoir duple, qui est de deux à un, & ne peut estre trouuee au triangle scalene, iacoit qu'il ait un angle droict: car les deux qui restent sont inegaux entre eux. A ceste cause apres l'isofcele, auquel se trouue proportion duple de deux à un, le philosophe a principalement choisi ceste espece du scalene, auquel y auoit un angle droict: & auquel entre tous les angles y eust proportion telle, qu'ont trois, deux, & un ensemble: c'est assauoir de deux à un, duple: de trois a deux sesquialtere: de trois à un, triple. Le Philosophe donc a choisi le scalene, qui eust un angle droict avec telle proportion entre ses costez, que le plus grand au plus prochain ayt en pouuoir proportion sesquialtere, & au tiers qui est le moindre, duple. Et pour parler

ler à la mode de Ptolomee, & venir des costez aux angles descrits en un cercle, contre lesquels sont posez les costez dont est prinse leur puissance. l'on trouuera en ceste espece de scalene par nous choisie un angle droit de 180 degrez, l'autre prochain de 120: le troisieme qui reste contiendra la troisieme partie d'un droict, dont nous auons besoin à parfaire les deux angles droicts, ausquels sont egaux les trois angles de chacun triangle: dont il aduient que ce troisieme angle est de 60 degrez. Nous trouuerons donc en ces degrez & angles les proportions susdictes, c'est assauoir la sesquialtere, de trois à deux entre 180, & 120: duple de deux à un, entre 120 & 60: dont il aduient que les costez ont mesme puissance, qui sont opposez à ces angles là, par ce que l'on prend la puissance des costez és angles ausquels sont opposez. C'est ce que le Philosophe a comprins fort obscurement, disant un peu deuant, que la proportion du costé grand au moindre estoit triple: & si plus bas il dit, que la proportion du grand au petit selon sa puissance est duple, taisant la proportion sesquialtere qui est du grand costé au moyen. Or si les costez qui restent ont telles proportions au costé moindre, que l'un soit triple, l'autre duple: nous infererons necessairement, que la proportion du costé triple au costé duple du petit, soit sesquialtere. Si donc six triangles scaleues tels & egaux entr'eux estoient conioints en un, tellemēt que les angles qui sont de cent vingt degrez conuiennent en un point, comme centre: & de deux angles contenant chacun 60 degrez assemblez, soit fait un angle de 120, & deux droicts au milieu, des costez conioints facent de deux scalenes un costé tant seulement. De six scalenes ainsi assemblez, resultera un triangle isopleure. Donques ces deux especes de

triangles, c'est assavoir l'isopleure, qui est constitué de six scalenes, & l'isofcele orthogone (veu que les autres manieres de l'isofcele sont indefinies & posterieures par nature à l'orthogone) semblent entre toutes les figures orthogrammes, estre les premieres, & les plus parfaites. Parquoy le Philosophe suyuât l'opinion des Pythagoriques a constitué ces deux especes de triangles, principes des quatre elemens: dont le monde est establi en la maniere qui s'ensuit. Si quatre triangles isofceles s'ont assemblez en vn, tellement que les orthogones s'entretouchent au centre, ilz feront vn quarré: six quarréz constituēt le corps cubique, & n'y a autre figure qui puisse estre cōposee de quarréz. Or l'auteur attribue à la terre corps cubique, à raison de sa stabilité, & que pour sa pesanteur elle ne peut estre remuee. Il n'y a autre corps qui puisse estre fait du triangle isofcele, ou des superficies quarrées, que le cubique: mais les triangles isopleures qui restent, assemblez trois en vn, font l'angle solide: & si l'on n'y adious̄te le quatriesme, resultera la pyramide isopleure, la plus ague entre toutes les figures solides: & pour ce est attribuee par le Philosophe au feu. D'auantage quatre triangles conjoins constituent l'angle solide, dont les huit fōt la figure solide octaedre, ou de huit bases attribuee à l'air: puis cinq triangles isopleures ioints ensemble, constituent l'angle solide, desquels le corps estant remply a vingt bases, qui est attribué à l'eau, comme estant plus pesante que l'air. Or ne peut l'angle solide estre fait de plusieurs triangles, que de cinq accumulez ensemble. Parquoy Platon dit, qu'il n'y a autre corps simple outre ces quatre qui sont sensibles. Mais pour autant qu'outre ces quatre figures solides regulieres on en peut constituer vne cinquiesme de Pentagones, dont les trois
 assen-

assemblez en vn font l'angle solide: & par ainsi douze accomplissent la figure de douze bases, afin que les corps naturels correspondissent aux mathematiques, qui estoient estimez par les Pythagoriques estre principes des naturels: Platon a attribué à l'univers la figure de douze bases, pour les douze spherres, & douze signes qui sont au zodiaque. Finablement pour ce que les principes du feu, de l'eau, & de l'air sont triangles scalenes, & de la terre six triangles isosceles, à ceste cause l'auteur conclud, que les trois premiers elemens puissent estre transmuez les vns és autres: & que la terre qui n'a mesmes principes ne puisse estre transmuce és autres elemens, ce qu' Aristote nye Aussi n'y a il doute, que ce discours ainsi prins, qui est à la lettre, ne contrarie aux premiers principes des disciplines mathematiques: car il y a vne supposition en geometrie, que la ligne est diuisee en infiny, & que pour ce elle n'est cōstituee de poinctz: aussi que la superficie est diuisee en infiny, cōsequemment les corps, & que iamais les diuisions n'ont fin ou arrest: dont il s'ensuit que la superficie n'est composee de lignes, ny les corps de figures plaines, qui sont en la superficie, & l'environnent. D'auantage la nourriture, augmentation & generation des corps mixtes est faicte principalement en la terre: que les anciens à ceste cause ont appellee mere de tous. Parquoy il est impertinent de dire, que la terre ne soit transmuable és autres elemens. Aussi n'y a il propos d'attribuer au ciel figure de douze bases, attendu qu'on cognoist par certaines raisons qu'il l'aye spherique. Outre plus les elemens qui ne peuuent patir, & estre immuez de leur nature, sont ceux qui ne seruent à la composition, & non à la mixtion: & n'y a

rien composé qui differe de la nature, ou qualité qu'ils ont, & qui ne soit actuellement és elemens composez. Si donc les atomes de Democrite & ces triangles Pythagoriques sont immuables & impatibles, aucune mixtion n'en peut estre faite, & n'y aura rien mixte, ains seulement une composition & congregation d'atomes, corps, ou triangles. Car qui a ses parties exemptes de quelque passion, est aussi exempt en son total, de quelque passion que ce soit: toutesfois quelcuns excusent l'auteur, disans qu'il a voulu signifier les proprietéz qu'ils ont euz tous les uns aux autres, & qu'il a estimé qu'ils deuoient plustost estre comparez ensemble, que composez, qu'à ceste raison il a attribué la figure pyramidale au feu, l'octaedre à l'air, icosaedre à l'eau, cubique à la terre, & à l'vniuers dodecaedre.

- 2 Prenons donc deux triangles. Pourquoi est ce qu'y ayant des figures & des corps composez, aucuns de lignes droictes & autres de lignes circulaires, il a prins le triangle à deux costez egaux, & celuy à trois inegaux pour le fondement & cōmencement de ceux qui sont composez de droictes lignes, desquelles le triangle a deux iambes egales compose le corps quarré qui est l'element & principe de la terre, & le triangle a trois costez inegaux compose la Pyramide: & l'Octaedre, le corps à huit faces, & le Icosaedre, le corps à vingt faces, l'un principe du feu, & l'autre de l'air, & l'autre de l'eau: & neantmoins il obmet du tout les corps & figures circulaires, combien qu'il ait fait mention du rond comme une boule, quand il dit que chacune des figures cy dessus nombrees, est apte à diuiser un corps rond comme une boule, en parties egales. Est-ce comme aucuns soupçonnent, pource qu'il attribueoit

bueoit le dodecaedre, corps a douze faces, a la boule, en disant que Dieu s'estoit seruy de ceste forme & figure la, en la composition du monde? car pour la multitude de ses elemens constituans, & par ce que ses angles sont plus mouffes, il s'esloigne plus de la droicte ligne, & se courbant facilement, & s'estendant a l'entour, comme les Spheres que l'on compose de douze cuirs, il approche plus du rond, & en est de tant plus capable: car il a vingt angles solides, chacun desquels est environné & contenu de trois angles plats mouffes, estant chacun composé d'un droict, & d'une cinqiesme partie du droict: outre cela il est cōposé & constitué de douze pētages, corps a cinq faces, ayans les angles & les costez egaux, desquels chacun est composé de trente, les premiers triangles à costez inegaux: à raison dequoy il semble qu'il ensuit le nombre des degrez du Zodiaque, & le nombre des iours de l'an en la distribution de ses parties constituantes, qui sont egales en nombre. Ou bien est-ce que par nature le droict precede le rond? ou pour mieux dire, il semble que le rond soit vne passion & qualité du droict: car on dit que le droict se courbe, & le cercle se descript par le centre & la distance qu'il y a iusques à la circonference, qui est le lieu de la droicte ligne, par laquelle il est mesuré: car la circōference est de tous costez egalemeut distante du centre, & puis le Conus, qui est la pyramide ronde, & le Cylindre, qui est cōme vne coulonne ronde, sont cōposez de figures à lignes droites, l'un par un triangle, dont l'un des costez demeure ferme, & l'autre avec la base tourne tout à l'environ, & le Cylindre par vne figure plus longue que large, à angles droicts, dont l'un des costez demeure, & l'autre tourne de mesme. D'auantage ce qui est le moindre est le plus pres du commencement:

or la moindre & la plus simple de toutes les lignes, est la droite, car de la rōde, le dedans est courbé, & le dehors bossu. Outre pl^{rs} les nōbres sont deuāt les figures, car l'unité ressemble au poinct par ce que c'est un poinct en situation & position: or est-il que l'unité est triangulaire, par ce que tout nombre triangulaire par huitct fois repeté, y adioustant l'unité, deuiet quarré, & cela aduiet aussi à l'unité, par ainsi le triangle est deuant le cercle: & cela estant ainsi, adonc la ligne droicte va deuant la courbe. D'auantage l'element ne se diuise iamais en ce qui est composé de luy, ains au contraire toute autre chose se diuise & se resoult en ses elemens, dont elle est composée. Si doncques le triangle ne se resoult en rien qui soit courbé, & au contraire les deux diametres s'entrecroisans partissent le cercle en quatre triangles, c'est doncques à dire, que la figure à droicte ligne va deuant celles qui sont circulaires. Qu'il soit ainsi que la droicte ligne precede, & que la courbe suine apres. Platon luy mesme l'a demonstré en disant que la terre est composée de plusieurs corps quarez, dont un chacun est clos & contenu de superficies plattes à lignes droictes, en maniere disposees, que tout le corps & toute la masse de la terre semble estre ronde & de forme de boule, tellement qu'il n'est poinct de besoin de faire aucuns des elemens, dont le corps de la terre soit constitué rond, s'il est ainsi que de corps à droictes lignes, conioincts & appliquez les uns aux autres en certainē sorte, ceste forme soit produicte. D'auantage la droicte ligne, soit petite, soit grande garde tousiours vne mesme droicteure, là où au contraire nous voyons les circonferences de cercles, si elles sont petites, estre plus tournees, plus serrees, & plus estrangees, & au contraire si elles sont grandes, estre plus lasches & plus estendues, tellement

lement que qui dresse les cercles tout debout sur leur partie bossue dessus une superficie plate, s'ils sont petits, ils n'y touchent que d'un seul point, s'ils sont grands d'une ligne, tellement que l'on pourroit de là coniecturer, que plusieurs petites lignes droictes, ioinctes les unes aux autres queue à queue, en certaine situation feroient la circonference du cercle: mais à l'adventure n'y a il par deça ny cercle ny boule, qui soit en sa forme exquisement & exactement parfait: & en l'extensio des droictes lignes & superficies tout a l'entour, pour la petitesse des parties on n'apperçoit point la difference, ains nous ensemble la figure circulaire & ronde: aussi n'y a il corps icy qui se meuue naturellement, de mouuement circulaire ains se meuuent tous selon ligne droicte: aussi le parfaictement rond n'est poinct element de corps sensible, ains de l'ame & de l'entendement, ausquels aussi il attribue le mouuement circulaire, comme leur appartenant par nature.

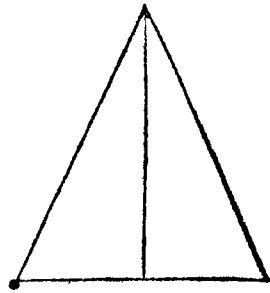
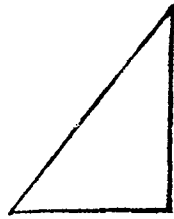
Des figures & especes des elemens.



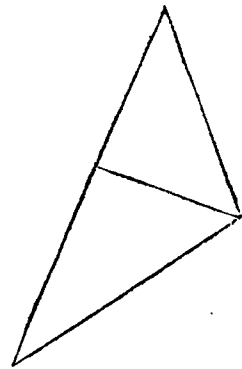
Est assez parlé de leur generatiō mutuelle: reste maintenant a pourfuyure qu'elle est, & comment a esté faicte l'espece d'un chacun, & de quels nombres concurrens a esté assemblee. La premiere espece est composee de moindres parties sera l'element de celuy qui a le lōg costé deux fois plus grand que le moindre. Or quand ces deux cy sont assemblez selō leur diametre, apres que ce est faict trois

L E T I M E E

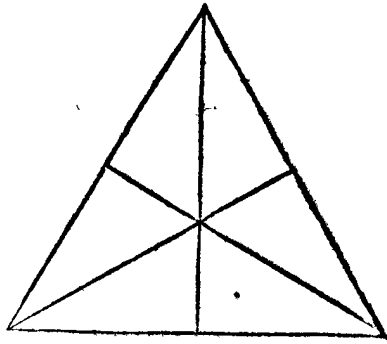
fois, & que les diametres & costez cours viennent en vn cōme centre, il resulte lors vn triangle isopleure, consistant de six en nombre. Quatre triangles isopleures composez selō trois angles plains font vn angle solide, qui suit l'angle le plus obtuz de tous les plains: estans donc ces quatre ainsi parfaicts, resulte la premiere espece solide, qui distribue tout l'enuiron en parties egales & semblables. La seconde procède aussi de mēmes triangles, qui sont



neantmoins constituez selon huit triangles isopleures, faisant vn angle solide de quatre plains: & de ces six a esté accompli le second corps: la troisieme d'elemens deux fois soixante ioints, & de douze angles solides, dont chacun est contenu de cinq triangles plains, ayāt vingt bases isopleures. Voila cōment l'autre elemēt a procréé ces choses. Mais le triangle isoscele a constitué la nature du quatriesme estant disposé selon quatre: & assemblant au centre les angles droicts, il a fait vn quadrangle isopleure. Ces six assemblez ont fait huit angles solides, dont chacun est ioint par trois plains



plains droicts : tellement que ce corps ainsi basti a obtenu figure cubique , ayant six quadrâgles plains & autant de bases isopleures. Outre pl⁹ il y avne cinqiesme eôposition que Dieu a suyvie creant l'vniuers, &



figurant ces elemens . Quoy considerant l'on pourroit douter s'il y a mondes infinis, ou finis. C'est à faire à ignorans de dire qu'ils soyent infinis : si n'est-il toutesfois impertinent de demâder s'il n'en y a qu'un, ou à la verité ils sont cinq. La raison vraysemblable nous montre assez, qu'il n'en y a qu'un creé: ce n'obstant qui regarderoit ailleurs, l'on pourroit imaginer autrement. Mais laissons ce propos, & retournôs aux quatre corps, n'agueres engendrez, & les diuisons en feu, terre, air & eau. Nous attribuerôs à la terre figure cubique , d'autant qu'entre les quatre genres elle est immobile, & sur routes les choses corporelles la plus solide. Aussi estoit-il necessaire qu'elle fust telle, & eust bases tresseures. Or entre les triangles cy deuant proposez, la base des isopleures est plus seure par nature que des inegaux: & est necessairement plus stable tant au total qu'en ses parties: ce qui est composé des deux le plain isopleure, que l'isopleure: le quadrangule, que le triangle. Parquoy suyuant nostre propos, nous ne faudrons de l'attribuer à la terre, & à l'eau, ce qui est apres le plus pesant: au feu le plus leger: à l'air le moyé :

d'auantage le moindre corps, au feu: à l'eau, grand: à l'air, moyen: le plus agu, au feu: le secõd, à l'air: le troisiẽme, à la terre. Entre tous, celuy qui a moins de bases est necessairement plus mobile, plus agu, plus penetrant & plus leger, d'autant qu'il est composé de fort petites parties semblables: en apres celuy qui a secondement ces mesmes choses: tiercement le troisiẽme. Soit donc en parlant par bonne raison & probable, l'espece solide d'vne pyramide, l'element & semence du feu: la seconde en generation de l'air: & la troisiẽme nous attribuerons à l'eau. Or deuons nous considerer qu'ils sont petits, que si on les prenoit separémẽt chacun en son genre, ils ne pourroyent pour leur petitesse estre apperceuz: mais estãs accumulẽz plusieurs ensemble, nous voyons facilement leurs masses & monceaux. Outre plus, comme Dieu ait faiçt les elemẽs tels, & ayent tant d'efficace par tout, quant à leurs nombres, mouuemens, & facultez: ils sont establiz & conioints ensemble par telle conuenance & proportion, que necessité persuadee par l'intelligence, a receuẽ. Il va ainsi de tous ces genres, dont nous auons parlé cy dessus.

Quoy considerãt l'on pourroit doubter s'il y a mōdes infinis ou finis. *Platon a tousiours reiecté l'infinité des mondes: mais il a doubté du nombre certain & precis, & cõcedant qu'il y auoit apparence au dire de ceux qui en mettoyent cinq, vn en chasque element, il s'est tenu à vn, & semble que cela soit propre à Platon: là où tous les autres philosophes*

phes ont tousiours fort redouté de receuoir & admettre multitude de mondes, cōme s'il estoit necessaire que ceux qui n'arrestoyent & ne terminoyent pas la matiere en vn, ains en sortoyent, tombassent necessairement en ceste fascheuse & non terminee infinité. Or semble il a aucuns que Platon attribuant aux principaux membres de l'uniuers les especes & figures premieres, & les plus excellentes des corps, les appelle cinq mōdes, assauoir celuy de la terre, celuy de l'eau, celuy de l'air, & celuy du feu, & finalement celuy qui embrasse tous les autres, qu'il appelle Dodecaedre, c'est à dire à douze faces, qui s'estend amplement, est fort capable & mobile, comme estant sa forme & figure fort propre & conuenable aux reuolutions & mouuemens des ames. Les autres disent s'en falloir beaucoup que Platon n'appelle les cinq differentes essences du monde cinq mondes, attendu que là mesme où il dispute contre ceux qui mettent vn infinité de mondes, il afferme qu'il n'y en a que vn seul créé de Dieu & aimé de luy, composé de toute nature, ayant corps entier & contēt de soy-mesme, sans auoir besoin de rien d'ailleurs: pource trouuent-ils estrange, que luy ayant dit verité il ait donné occasion à d'autres de prendre vne opinion faulse, & en laquelle il n'y a apparence quelconque: car s'il n'eust retenu l'unité du monde, il eust aucunement donné fondemēt à ceux qui en mettent infinis: mais qu'il en ait voulu asseurer precisēment cinq, & non point plus ne moins, cela est merueilleusement estrange & esloigné de toute probabilité. En premier lieu donques, les raisons qui empeschent que l'on ne mette des mondes infinis: n'empeschent pas que l'on n'en mette plus d'vn: car aussi bien en plusieurs mondes, comme en vn, pourra

estre la diuination, la prouidence & la fortune, qui entretiendra és plus petites choses: mais la plus part des plus grandes & principales choses auront & prendront leurs generations, changemens & mutations par ordre, ce qui ne se pourroit faire en infiny nōbre de mōdes. Et puis il est pl^o conforme à la raison de dire que Dieu n'ait pas créé pour un monde unique & seul, car estant parfaictement bon, il n'y a vertu ne bonté aucune qui luy defaille, & moins encore que toutes les autres, la iustice & l'amitié, car elles sont de soy-mesme tresbelles & tresbien seantes aux Dieux: or n'a Dieu rien qui soit inutile, ne qui soit pour neant: parquoy il faut qu'il y ait hors de luy d'autres dieux & d'autres mondes, enuers lesquels il vsera de ces vertus sociales, car il n'en vsera pas enuers soy-mesme, ny enuers aucune partie de soy, de iustice, ny de grace & de bēnignité, ains enuers les autres: ainsi n'est-il pas vray semblable que ce mōde flotte & vague sans amy, sans voisin, sans cōmunication quelconque en un vuide infiny, attendu mesmement que nous voyons que la nature enferme & environne toutes choses en leurs genres & en leurs especes, ne plus ne moins que dedans des vases ou dedans les enueloppes de leurs semences; car il n'y a en toute la nature rien qui soit un en nombre, qu'il n'ait la raison de son estre commune avec d'autres, ne n'y a chose qui participe de quelque denomination en commun, qui en particulier ne soit telle. Or est il que le mōde s'appelle ainsi en commun. Il faut donc qu'il soit en particulier tel, & est qualifié tel en particulier, pour la difference qu'il a avec ses semblables & de mesme espece: car s'il n'y a en toute la nature ny hōme qui soit un, ny cheual, ny estoille, ny Dieu, ny Démon, qui empeschera que l'on ne puisse dire que la nature n'a pas

non plus vn seul monde, ains qu'il faut qu'il en ait plusieurs? Et qui m'obiicera que ce monde n'a semblablement qu'une terre, ny qu'une mer, ie luy respondray qu'il ne s'apperçoit pas de ce qui est tout euident des parties semblables: car nous diuisons la terre en parties de semblable & mesme denomination, pour ce que toutes parties de terre sont terre, & de la mer semblablement: mais nulle partie du monde n'est monde, ains est composé de diuerses & differentes natures: car quant à l'inconuenient que aucuns redoubtent, principalement pour lequel ils consomment toute la matiere au dedans d'un monde, de peur que s'il en demouroit quelque chose au dehors, elle ne troublast la composition de cestuy-ci par resistance qu'elle luy feroit, & heurts qu'elle luy donneroit, ils n'ont point occasion de le craindre, car y ayant plusieurs mondes, & vn chacun d'iceux particulièrement ayant vne mesure definie & determinee à la substance & à sa matiere, & nulle partie d'icelle sans mesure ny sans ordre, il ne demeurera rien de superfluité, comme d'excrement, au dehors, qui puisse donner empeschement, pour ce que la raison qui dominera celle portion de la matiere qui sera attribuee à chasque monde, ne permettra pas qu'il y ait rien qui sortant hors de son ordre, & vagant çà ou là, aille choquer vn autre monde, ny que d'un autre aussi il sorte rien qui se vienne ruer sur soy: pour ce que la nature n'a rien qui en quantité soit infiny, ny desordonné, ny mouuement qui soit sans raison, ny sans ordre, & s'il y a d'adventure quelque influence qui passe des vns aux autres, cela est communication fraternelle, douce & amiable, dont ils se meslent tous ensemble, ne plus ne moins que les lumieres des astres & les influéces de leurs tēperatures sont causes qu'eux mesmes

se resiouissent en s'entrecorrespondant les vns les autres d'un be-
ning aspect, & donnent aux dieux, qui sont plusieurs &
bons en chacun astre, moyen de s'entrebaher & s'entrecaref-
fer les vns les autres: car en tout cela il n'y a rien qui soit im-
possible, ny fabuleux, ny contraire à la raison, si ce n'est que
quelques vns s'en desient, pour les raisons & decisions d'A-
ristote, qui dict que chascun corps a son lieu propre & naturel,
à raison dequoy il est force que la terre de tous costez tende au
milieu, & puis l'eau par dessus elle, seruant pour sa pesanteur
de fondement aux autres plus legers elemens. Si doncques il y
auoit plusieurs mondes, il aduendroit que la terre bien sou-
uent se trouueroit située au dessus de l'air & du feu,
& bien souuent au dessous, & semblablement que l'air & le
feu se trouueroient au dessous, quelquefois en leurs lieux na-
turels, & quelquefois en d'autres contre nature: lesquelles cho-
ses estans impossibles, ainsi comme il pense, il s'ensuit donques
qu'il n'y a ne deux ne plusieurs mondes, ains vn seul, qui est
cestuy ci, composé de toute sorte de substance, & disposé selon
nature, ainsi qu'il est conuenable à la diuersité des corps. Mais
en tout cela il y a plus d'apparence vraysemblable, qu'il n'y a
de verité: car qu'il soit ainsi, considerons que quand il dit,
qu'entre les corps simples les vns tendent vers le milieu, c'est
à dire contre-bas, le autres arriere du milieu & contre-mont,
& les autres à l'entour du milieu, c'est à dire en rond: au re-
gard dequoy prend il le milieu? il est certain que ce n'est pas au
regard du vuide, car il n'y en a point en nature selon son ad-
uis, & encore selon ceux qui en mettēt, il ne peut auoir de mi-
lieu non plus que de premier, ny de dernier: car premier & der-
nier sont des bouts: or ce qui est infny, consequemment est aussi
sans

sans bout: mais encore que par force quelcun d'eux nous contraignist d'admettre un milieu au vuide, il est impossible de comprendre & imaginer la differēce des mouuemens des corps vers iceluy, par ce qu'il n'y a ny en iceluy vuide aucune puissance attractiue des corps, ny dedans les corps aucune delibération, ou inclination & affection de tendre de tous costez à ce milieu, ains est aussi peu possible d'imaginer que des corps sans ames se meuent d'eux mesmes, vers vne place incorporelle & n'ayant aucune difference de situation, comme qu'elle les attire à soy. Il reste donc que ce milieu se doiuue entendre, nō point localement, mais corporellement: car estant ce monde vne masse & vniō composee de plusieurs corps differens & dissemblables conioincts ensemble, il est force que les diuersitez d'iceux engendrent mouuemēs dissemblables aussi de l'un en l'autre: ce qui apparoiſt par ce que chacun d'iceux corps changeant de substance change aussi de place quant & quant car la subtilisation & rarefaction distribue à l'entour en rond la matiere qui se leue du milieu en contremont, & au contraire la condensation & constipation la deprime & la chafse contre bas vers le milieu: sur quoy il n'est ia besoin de discourir d'auantage en ce lieu, car quelque cause que l'on suppose produire de telles passions & de telles mutations, celle mesme contiendra chacun des mondes en soy, par ce qu'un chacun d'eux a sa terre & sa mer, & chacun son milieu propre, & chacun aussi les passions & mutations des corps, & la nature & puissance qui les maintient & conserue chacun en son lieu & son estre: car le dehors soit qu'il n'y ait riē, soit qu'il y ait un vuide infiny, ne peut bailler aucun milieu, comme nous auons dict par auant: mais y ayant plusieurs mondes, chacun a onſ

milieu propre à part, tellement qu'en chacun y aura aussi mou-
uemens propres des corps, les vns tendans au milieu, les autres
arriere du milieu, les autres alentour du milieu, selon que eux
mesmes les distinguent: & celuy qui voudroit que y ayant plu-
sieurs milieus, les corps pesans de tous costez tendent vers un
seul, ressembleroit proprement à celuy qui voudroit, quey
ayant plusieurs hommes le sang coulast de tous costez en vne
seule veine, & que les cerueaux de tous fussent contenus d'u-
ne mesme taye, estimant que ce seroit un grand inconuenient,
si tous les corps solides n'estoyent en vne mesme place, & les
rars en un autre, mesme celuy la seroit bien impertinent, &
aussy lourdaut seroit celuy qui trouueroit mauuais que les en-
tiers eussent toutes leurs parties en leur ordre, en leur rang,
& en leur situation naturelle: car ce seroit vne extreme sot-
tise si quelqu'un croyoit, qu'il y eust un monde qui eust la Lu-
ne en soy situee au bas, ne plus ne moins que si un homme a-
uoit la ceruelle aux talons, & le cœur aux temples: mais il
n'y a point d'absurdité ne d'inconuenient, qu'en mettant plu-
sieurs mondes distincts & separez les vns des autres, on di-
stingue aussi quant & quant, & separe leurs parties: car en
chacun la terre, la mer, & le ciel, seront situez & colloquez en
leurs assiettes naturelles, ainsi comme il appartient, & aura
un chacun d'iceux mondes, son bas, son haut, son enuiron, &
son milieu: non pas au regard d'un autre monde, ny au re-
gard du dehors de soy, ains en soy-mesme, & au dedans de
soy: & quant à la supposition que font aucuns, que si vne
pierre estoit hors du monde, l'on ne scauroit imaginer ou com-
prendre, ne comment elle pourroit demourer, ny comment elle
se pourroit mouuoir: car comment pourroit-elle demourer

suspendue, veu qu'elle est pesante, ou se mouuoir vers le milieu du monde, comme les autres corps pesans, veu qu'elle ne seroit ny partie d'iceluy, ny comptee entre les substances? Et quant à la terre qui est attachee & environnee tout à l'entour en un autre monde, il ne faut pas enquerir ne demander comment elle ne tombe deçà, veu sa pesanteur, & comment elle ne s'arrache de son entier total, attendu que l'on voit qu'il y a vne nature & vne force naturelle qui contient vne chacune partie: car si nous voulons prendre bas & haut, non au dedans du monde, mais au dehors, nous nous trouuerons és mesmes destresses & difficultez que Epicure, qui fait mouuoir & tendre ses petits corps indiuisibles vers les lieux qui sont au dessous des pieds, comme si le vuide auoit des pieds, ou que son espace infinie permist que l'on y peust imaginer un bas & un haut. Et pourtant y a il cause de s'esmerueiller, ou plustost de rechercher & demander quelle fantasie a meu Chrysippe à dire, que le monde estoit colloqué & situé droictement au milieu, & que sa substance de toute eternité ayant occupé le lieu du milieu, y estoit si bien serree & pressée pour durer à iamais, & iusques à vne immortalité, par maniere de dire, car il escrit cela en son quatriesme liure des choses possibles, songeant sans propos, qu'il y ait milieu en un infiny, & encore plus mal à propos attribuant à un milieu qui n'est poinct la cause de la stabilité & ferme fondation du monde, attendu mesmement qu'il a escrit en beaucoup d'autres lieux, que la substance se gouuerne, & se maintient par ses mouuemens, tendans au milieu, & partant du milieu d'icelle. Au demourant, quant aux autres oppositions que font les Stoiques qui les redouteroit: comme quand ils demandent: Commēt sera-il possible de

maintenir vne fatale destinee, vne prouidence diuine? & cõment ne sera l'on contrainct de mettre plusieurs Iupiters, quand on mettra plusieurs mondes? Car premierement s'il y a inconuenient à mettre plusieurs Iupiters, leurs opinions sont encore bien plus absurdes, car ils mettēt des Soleils & des Lunes, des Apollos, des Dianes, & des Neptunes infinis en infinies reuolutions des temps. Et puis quelle necessitè y a il qui contraigne d'aduouer qu'il y ait plusieurs Iupiters, s'il y a plusieurs mondes, & non pas en chacun Dieu souuerain, gouuerneur & conducteur de l'uniuers, prouueu de toute intelligence & de raison, comme celuy que nous surnõmons le Seigneur & le pere de toutes choses? ou biẽ qui empeschera que tous mōdes ne soyent subiects à la prouidence & à la destinee de Iupiter, & que luy aussi reciproquement n'ait l'œil sur tous, & ne les dirige & gouuerne, en subministrant à tous les principes, les semences & les raisons de toutes les choses qui se font? car puis que ainsi est que nous voyons icy bien souuent vn corps cõposé de plusieurs autres corps distincts, cõme vne assemblee de ville, vne armee, vne danse, en chacun desquels corps a vie, prudence & intelligence: il n'est pas aussi donc impossible qu'en tout l'uniuers, dix, ou cinquante, ou cent mondes qu'il y aura, n'usent d'une mesme raison, & ne respondent tous à vn mesme principe, ains au contraire cest ordre & disposition est fort conuenable aux Dieux, car il ne les faut pas faire comme les Rois d'un exaim d'abeilles, qui ne sortent iamais de la ruche, ny les tenir en prison enfermez, ou plustost attachez dedans la matiere, cõme ceux cy font, qui disent que les Dieux sont certaines dispositions de l'air, & certaines proprietèz & vertus des eaux, & du feu, infuses au dedans, & ainsi le font naistre

avec le monde, & puis les bruslent aussi quand & luy : mais encore ne les deslient ils pas, ny ne les font pas libres, à tout le moins comme les chartons qui guident les chariots, ou les pilotes qui gouvernent les nauires, ains les y clouent, ne plus ne moins que les statues attachees & seellees avec des clous & du plomb à leurs bases, ains les tiennent ils enfermez & enclouez dedans la matiere corporelle, participans avec elle iusques a corruption, dissolution, & alteration toute entiere. Mais bië plus est ce propos digne & magnifique, de dire que les Dieux sont de tout poinct libres, sans que personne leur commande, ne plus ne moins que les feus de Castor & de Pollux secourent ceux qui sont trauaillezz en tourmente de mer, en y suruenant ils adoucissent la violence de la mer, & les impetueux soufflemens des vents, non pas qu'eux mesmes nauigent ny soyent participans du mesme peril, ains seulement se monsträs en l'air, & preseruant les mariniers, aussi que les Dieux aillent visiter par plaisir tantost un monde, & tantost un autre, en regissant & gouvernant un chacun d'iceux avec la nature: car le Iupiter d'Homere ne iecte pas gueres loing ses yeux de la ville de Troye, iusques au pais de Thrace, & des Scythes vagabonds, habitans au long des riuies du Danube: mais le vray Iupiter a plusieurs passages honestes & conuenables à sa maiesté d'un monde à l'autre, non point regardant hors de soy en un vuide infiny, & se contemplant soy mesme, & non autre chose, comme aucuns estiment, ains considerant les faictz des hommes & des Dieux, les mouuemens & reuolutions des astres: car la diuinité ne hait point les varietez & mutations, ains y prent fort grand plaisir, comme l'on peut coniecturer par les circuitions, conuersions,

& commutations qui apparoissent au ciel. Parquoy ie conclus
 que l'infinité de mondes est vne resuerie faulse, où il n'y a point
 d'apparence de raison, & qui ne peut en aucune maniere ad-
 mettre vn Dieu, ains se gouuerne en tout & par tout par la
 fortune & à l'aduenture, & au contraire, que le gouuernemēt
 & la prouidence d'un nombre certain & quantité terminee
 & finie de mondes, n'a point d'administration qui doine sem-
 bler plus indigne ne plus laborieuse que celle qui s'employe &
 s'attache à la direction d'un tout seul, & qui le transforme,
 renouuelle & reforme par infinies fois. Qu'il soit ainsi ou au-
 trement, ie ne le voudrois point trop asseurer, mais si nous fai-
 sons sortir Dieu hors de la superintendance d'un monde seul,
 pourquoy est-ce que nous le faisons ouurier de cinq tant seule-
 ment, & non de plus? & quelle raison y a il peculiere de ce nō-
 bre la avec la multitude des mondes, plustost que d'un autre?
 Certes la speculation obscurement touchée par Platon, est
 fort difficile à comprendre, & ne nous demonstre rien de la pro-
 babilité qui l'ait deu attirer à faire ceste consequence, qu'il est
 vray-semblable, que comme il se faiēt & engendre en la ma-
 tiere cinq sortes de corps reguliers ayans les angles & les co-
 stez egaux, enuironnez de superficies egales, aussi de ces cinq
 corps y ait eu des le commencement incontinent cinq mondes
 faiēts & formeZ. Et toutesfois il semble que Theodore le So-
 lien, exposant ce qu'il y a de Mathematique en Platon, ne
 traicte pas mal ce passage la, car il declare ainsi la Pyrami-
 de: l'Octaedre, c'est à dire, le corps à huit faces egales, le Do-
 decaedre à douze, & l'Icosaedre à vingt, que Platon met les
 premiers, sont fort beaux pour leurs proportions & leurs e-
 galitez, & ne sçauroit la nature rien former ne figurer de plus
 excel-

excellent ny de semblable, mais toutesfois ils n'ont pas en tous
 une mesme constitution, ny vne semblable origine, car le plus
 petit des cinq, & le plus delié, est la Pyramide & le plus grād
 & qui a plus de parties est le Dodecaedre, & des autres deux
 l'Icosaedre est plus grand de la moitié que n'est l'Octaedre, en
 multitude & nombre de triangles, & pourtant est-il impos-
 sible qu'ils ayent esté faictz l'un tout quand & l'autre d'une
 mesme matiere, car les plus deliez, & plus petits, & plus sim-
 ples en manufacture, il est force qu'ils soyent plus tost venus en
 main, & qu'ils ayent plus tost obey à l'ouurier qui mouuoit &
 qui formoit la matiere, & par consequent qu'ils ayent esté plus
 tost faictz, & plustost venus en estre, que ceux qui ont plus de
 parties, & plus grande masse de corps: d'autant que la manu-
 facture de la composition en estoit plus laborieuse & plus dif-
 ficile, comme est le Dodecaedron: dont il s'ensuit que la Pyra-
 mide est le premier de tous les corps, & non pas un des autres,
 comme ceux qui par nature ont posterieurement esté creez &
 produictz. Or le remede pour obuier & respondre à cest incon-
 uenient, est de separer & diuiser la matiere en cinq mondes,
 icy la Pyramide, car elle est sortie la premiere: là l'Octaedre:
 & là l'Icosaedre: & en chacun d'iceux mondes de ce qui sera
 le premier venu en estre, le reste puis apres prendra sa nais-
 sance par discretion & concretion, ou par rarefaction & con-
 densation des parties: qui faict que toutes se transmuent en
 toutes, ainsi comme Platon luy mesme le donne à entendre, le
 discourant par exemples, presque de toutes: mais à nous pre-
 sentemēt il suffira de l'entēdre par peu d'exemples, car l'air s'en-
 gendre par l'extinction du feu, & puis de rechef en se subtiliāt
 & rarefiant, il produit du feu: en la semence de ces deux la

la peut on cognoistre les passions & transmutatiōs de tous. Or le seminaire ou principe du feu est la Pyramide ; composee de vingt & quatre premiers triangles, & l'octaedre est le seminaire de l'air, composé de quarante & huit mesmes triangles: ainsi il se fait vn element d'air, de deux de feu conioincts & composez ensemble, & à l'opposite l'element de l'air party se diuise en deux corps de feu, puis retournant à s'espeffir & constituer d'auantage en soy mesme il deuiet en forme d'eau, tellemēt que par tout ce qui sort le premier en lumiere donne tousiours facilement generation aux autres par transmutation, & ne demeure iamais seul ce qui est venu en estre le premier, mais l'vn ayant en la masse de l'autre l'origine de mouuemēt primitif & antecedant, on conserue à tous vn mesme nom. Cela certes a esté vaillamment & diligemmēt recherché par Theodore, mais les presuppositions qu'il fait semblent s'entredestreuire & refuter l'vne l'autre: car il veut que les cinq mondes n'ayent pas esté composez à la fois tous ensemble, mais que ce qui est plus delié, & où il y a moins de manufacture à le composer, soit sorty premier en essence: & puis, comme si c'estoit chose consequente, & non pas repugnante, il suppose que la matiere ne poulse pas tousiours en essence, ce qui est le plus delié & le plus simple, mais que aucunes fois les plus espesses & les plus lourdes, & pesantes parties sortent les premieres en generation. Mais sans cela estant supposé, qu'il y a cinq corps premiers, & consequemment qu'il y a autant de mondes, il n'applique sa probabilité qu'aux quatre seuls: car quant est du cube, c'est à dire, du corps quarré, il le prent & l'oste, comme si c'estoit au ieu des marelles, par ce que le corps quarré de sa nature & propriété ne se peut muer en eux, ny leur bailler à eux

puis-

puissance de se tourner en luy, d'autant que les triangles, dont ils sont composez, ne sont pas d'un mesme genre : car tous les autres communement sont composez de demy triagle, mais le subiect propre, dont cestuy ci particulierement se compose, est le triangle aux deux iambes egales qui ne se peut unir, incorporer, ny accõmoder avec le demy triangle. S'il est ainsi dõcques qu'il y ait cinq corps, & consequẽment cinq mondes, & qu'en chacun d'iceux mondes le principe de generation soit le corps qui premier sort en euidence, celuy ou le corps quarré sera le premier, nul des autres corps ny pourra doncques estre, comme ccluy qui ne se peut naturellement tourner & changer en pas un d'eux. Je laisse à dire d'auantage, que l'element & principe dont est composé le Dodecaedre, n'est pas le triangle à trois costez inegaux, mais un autre, comme ils disent, bien que de celuy aux costez inegaux Platon compose la Pyramide, l'Octaedre & l'Icosaedre, les autres disent, que la nature se departant & diuisant des le commencement en deux parties, l'une sensible, muable, subiecte à generation & corruption, tantost d'une sorte & tantost d'une autre : l'autre spirituelle & intelligible, se comportant tousiours d'une mesme sorte, il seroit bien estrange, de dire que la spirituelle receust en soy diuision, & eust de la diuersité & difference en soy mesme, & que l'on trouue mauuais insques à s'en courroucer, si l'on ne laisse la corporelle & passible toute unie en soy, & s'amaissant en soy mesme, ains qu'on la diuise & qu'on la separe en plusieurs parts : car il seroit plus raisonnable que les natures permanẽtes & diuines s'entretinssent plustost & s'embrassent inseparablement elles mesmes, & quelles euitassent, autãt qu'il leur seroit possible, toute section & toute separatiõ, & toutesfois la force

L E T I M E E

de l'autre ou de la diuersité touchant aussi bien à elles, faitt és choses spirituelles & intellectuëles de plus grandes dissimilitudes en forme & raison essentielle, que ne sont les distances locales entre les corporelles: parquoy Platon refutant ceux qui tiennent ceste proposition, que tout est un, dit, que ce qui est, est & mesme & autre, & mouuement, & station. Si doncques ces cinq choses la font, ce n'est pas de merueille, si de ces cinq elemens corporels, nature en a fabriqué les figures & representations chacune propre à chacun, non pas simples ny pures, mais en tant qu'ils sont plus participans de chasque propriété & puissance: car il est tout manifeste, que le corps quarre est le plus propre & plus sortable à la statiõ & au repos, pour la stabilité & fermeté de ses plattes faces & superficies: & quât à la Pyramide il n'y a celuy qui ne recognoisse incontinent la nature du feu mouuante à ses costez long & gresles, & à ses angles aigus. Et la nature du Dodecaedre apte à comprendre toutes les autes figures sembleroit proprement estre l'image de l'uniuers en toute essence corporelle. Et des deux qui restent, l'Icosaedre est l'image de l'autre & diuers, & l'Octaedre participe principalement de la forme du mesme: & par ainsi l'un a produit l'air, lequel est capable de toute substance en vne forme: & l'autre nous a baillé l'eau, qui par temperature se peut tourner en toutes sortes de qualitez. Or s'il est ainsi que la nature requiere en tout & par tout vne egale & uniforme distributiõ, il est doncques vraisemblable qu'il y a aussi cinq mondes, & non point plus ny moins qu'il y a de moules & de patrons, afin que chacun patrõ & exẽplaire tienne le premier lieu, & la principale puissance en chaque monde, & ne plus ne moins qu'ils l'ont en la premiere cõstitution & composition des corps.

corps. Mais cela soit dit pour respondre vn peu à celuy qui s'esmeruilleroit cōment nous diuisions la nature subiecte à generation & alteration en tant de genres. Au demourant, il conuient considerer vn petit de pres cest argument. Il est certain que des deux premiers supremes principes, i'entends l'vnité, & le binaire ou la dualité, ceste cy estant l'element & l'origine premiere de toute diformité, desordre & confusion, s'appelle infinité: & au contraire, la nature de l'vnité venāt à terminer le vague de l'infinité, qui n'a aucune proportiō, aucun arrest, ny aucune terminaison, luy baille forme, & le rend aucunement capable de receuoir certaine denomination, laquelle accōpagne tousiours les choses sensibles. Or ces deux generaux principes la se mōstrent premieremēt au nombre, tellement que la multitude n'est iamais nōbre, iusques à ce que l'vnité venāt à s'imprimer, cōme vne forme en la matiere, vienne à retrancher ce qu'il y a icy de plus, & là de moins en l'infinité interminée: car lors chasque multitude deniër & est faicte nōbre, quand elle est terminée par vn, mais si l'on oste l'vnité, de rechef la dualité indefinie & interminée confondant tout, le s'ed sans ordre, sans grace, sans nōbre, & sans mesure. Or puis qu'il est ainsi que la forme n'est pas la destruction de la matiere, mais plustost la figure & l'ordre, il est force que ces principes soyent tous deux dedās le nōbre, desquels procede la premiere, & pl⁹ grāde dissimilitude & difference: car le principe infiny & interminé est aucteur du nōbre pair, & l'autre meilleur principe, qui est l'vnité, pere du non-pair: si que le premier nōbre pair c'est deux, & le premier non-pair est trois, desquels se cōpose le cinq, par cōionctiō estāt cōmū aux deux, & de puiffāce nō pair car il estoit necessaire, d'autāt q̄ ce qui est corporel & sensible se

LE TIMEE

diuise en plusieurs parties pour sa composition par force de l'autre, c'est à dire diuersité, que ce ne fust, ny le premier pair ny le premier non-pair, ains un troiesme composé des deux, afin qu'il fust procréé des deux principes, de celuy qui engendre le nombre pair, & de celuy qui produit le non-pair, car l'un ne se pouuoit departir ny separer d'avec l'autre, d'autant que tous deux ont nature, force & puissance de principe. Ces deux principes donc estans conioints ensemble, le meilleur estât le plus fort s'est opposé à l'infinité interminée qui diuisoit la nature corporelle, & ainsi estant la matiere diuisee, l'unité s'interposant a empesché que l'univers ne fust diuisé & mesparty en deux parties egales, ains y a eu pluralité de mondes causée par l'autre, de l'infinité & diuersité, mais ceste pluralité a esté produicte en nombre non pair, par la vertu & puissance du mesme & du finy, par ce que le meilleur principe n'a pas souffert que la nature s'estandist plus loing qu'il ne falloit, car si l'un y eust esté tout pur & simple, la matiere n'eust eu aucune separation, mais d'autant qu'il est meslé avec la nature diuine de la dualité, il a receu & souffert par ce moyen separation & diuisiõ, mais elle s'est arrestee là, par ce que le non-pair a esté maistre & superieur du pair: voyla pourquoy les anciens souloyent nõmer, le cõpter, Pembasasthai, & croy que ce mot *Panta*, qui signifie l'univers, a esté deriué de *Pente*, qui signifie cinq, non sans raison, d'autant que cinq est composé des deux premiers nombres, & puis les autres nombres multipliez par autres, produisent diuers nombres, là où le cinq multiplié par nombre pair, produit dix precisement, & multiplié par non-pair, il s'engendre soymesme: ie laisse à dire, qu'il est cõposé des deux premiers nõbres quarrez, c'est assauoir, de l'unité & du

qua-

quatre, & que c'est le premier des nombres qui peut autant que 3
 les deux qui le precedent, tellement qu'il compose le plus beau
 triangle qui soit à angle droit, c'est le premier nombre qui con- 4
 tient la proportion sesquialtere : car à l'adventure toutes ces
 raisons la ne sont pas bien sortables ne propres au discours de la
 matiere presente, mais bien est-il plus conuenable d'alleguer
 qu'en ce nombre la y a vne vertu naturelle de diuiser, & que
 la nature diuise plusieurs choses par ce nombre la : car en nous
 mesmes elle a mis cinq sens naturels, & cinq parties de l'ame,
 la naturelle, la sensitiue, la concupiscible, l'irascible, & la rai-
 sonnable, & autant de doigts en chascune des mains. Et que
 la semence genitale se despart au plus en cinq, car on ne trouue
 point par escrit que femme ait enfanté plus d'enfans en vne
 mesme portee : & les Ægyptiens aussi content que la Deesse
 Rhea enfanta cinq dieux, donnans à entendre souz paroles
 couuertes que d'une mesme matiere y auoit eu cinq mondes
 procreez. Et en l'uniuers, la terre est diuisee en cinq bandes,
 & le ciel en cinq cercles, deux arctiques, deux tropiques & un
 equinoctial au milieu : qu'il y a cinq reuolutions des plan-
 etes ou estoilles errantes, d'autant que le Soleil, Venus & Mer-
 cure, ne font qu'une mesme reuolution, & est la construction
 du monde faicte par raison harmonique. ne plus ne moins que
 la game, dont nous vsons à chäter, est cõposée de cinq tetrachor
 des arrangez de rang l'un apres l'autre, dont le premier s'ap-
 pelle Hypaton, c'est à dire des bas : le second Meson, c'est à di-
 re, moyens : le tiers Synemmenõ, c'est à dire, conioincts : le quart
 Diezeugmenon, c'est à dire, deioincts : & le quint Hyperbo-
 leon, c'est à dire, supremes : & les interualles du chant dont
 nous vsons sont aussi cinq, Diesis, Semitonion, Tonus,

Triemition, & Ditonus, de maniere qu'il semble que la nature prenne plaisir à faire toutes choses par nombre quinaire, plus qu'elle ne faict encore à les produire en forme ronde comme une boule, ainsi qu'escrit Aristote. Mais pourquoy dira quelqu'un, est-ce, que Platon a rapporté le nombre de cinq mondes aux cinq premieres figures des corps reguliers? Pource qu'il a dit que Dieu en ordonnant le monde a usé de la cinquieme composition. Et puis ayant proposé la doute & question du nombre des mondes, assavoir s'il faut tenir qu'il n'y en ait qu'un, ou qu'il y en ait cinq, à la verité il monstre assez clairement que sa coniecture est fondee sur ceste raison la. S'il faut doncques amener & appliquer la verisimilitude à son aduis & opinion, voyant qu'il est force qu'avec la diuersité de ces figures & de ces corps la, il s'en ensuyue aussi incontinent difference & diuersité de mouuemens, ainsi comme luy mesme enseigne, affermant que ce qui est espessy ou subtilisé avec l'alteration de substance, change aussi quant & quant de lieu, car si de l'air s'engendre du feu, estant le corps Octaedre dissolu & departy en Pyramides, ou au contraire: s'il se faict de l'air du feu, estat pressé & reserré en forme d'Octaedre, il n'est pas possible qu'il demeure là où il estoit au parauant, s'enfuit & s'en court en vne autre place, forçant & combattât ce qu'il trouue en son chemin, & qu'il luy faict resistance: & monstre encore cela plus clairement & plus euidement par un exemple & similitude des vans, & autres tels instrumens où l'on vaine & nettoye le bled, disant que ne plus ne moins que les elemens remuans la matiere, & estans remuez par elle, s'alloyent tousiours rēdre les semblables avec leurs semblables, & qu'ils occupyēt tantost un tātost autre lieu, auant que le monde fust ordon-

donné en la maniere qu'il est maintenant. Estant doncques la matiere en tel estat qu'il est vraysemblable que soit toute chose là où Dieu n'est pas, les cinq premieres qualitez, c'est à dire les premiers corps, ayans chacunes leurs propres & peculieres inclinations & mouuemens, s'en allerent à part, non pas du tout ny sincerement diuisees & separees les vnes des autres, pource que tout estant brouillé pesle-mesle, les surmontees tenoyent tousiours un peu, & suyuoÿët contre leur nature celles qui surmontoÿent: & pourtant les vnes s'en allans d'un costé, & les autres de l'autre, il est aduenü de là, qu'il y a eu autant de portions & de distinctions, cōme il y a de diuers gères des premiers corps, l'une de feu non pas du tout pur, mais tirāt sur la forme de feu, vne autre de nature celeste nō du tout sincere ciel, mais tirāt sur la nature du ciel: vne autre de terre, nō terre seule & simple, mais tirant sur la forme de la terre: mais principalement la communication de l'eau & de l'air, comme nous auons dit par cy deuant, pour ce qu'elle s'en alla remplir de plusieurs genres diuers & estrāges: car ce n'a pas esté Dieu qui a separé & distribué la substance, mais l'ayant trouuee ainsi dissipée d'elle mesme, & se tirant chacune à part en si grand desordre & si grande confusion, il l'ordonna & l'arrangea avec symmetrie & proportion, & mettant en chacune la raison comme garde & gouuerneur, il fit autant de mondes, comme il y auoit de premiers corps. Ce discours doncques soit attribué à la grace & faueur de Platon: car quant à moy ie ne voudrois pas affermer qu'il y ait precisement autant de mondes en nombre, mais ie diray bien que l'opinion de ceux qui tiennent qu'il y a plus d'un monde, & non pas pourtant infinis, est fondee en aussi bonne raison que nulle

des autres: voyant que la matiere de sa nature se respand & se depart en plusieurs parts, sans demourer en vn, & que la raison aussi ne souffre qu'elle s'en aille a l'insiny: & si en aucun autre lieu, principalement en cestuy-ci, nous souuenans des preceptes de l'Academie, ostonz de nos entendemens le trop de creance, & comme en vn lieu glissant & coulant retenons la fermeté de creance, seulement au propos de l'insinité, croyās fermement qu'il n'y peut auoir des mondes insinis.

Comment les elemens sont engendrez les vns des autres mutuellement.

PRemierement la terre rencōtrant le feu, elle est par son acuité & subtilité resoluée en feu, en air, ou en eau, iusques à ce que les parties d'icelle soyent de rechef assemblees, & refacent la terre: car il n'est possible qu'elle soit iamais du tout transmuee en vne autre espeece. Aussi l'eau diuisee par le feu ou l'air quand ses parties sont r'assemblees, il ensuit vn corps de feu, & deux de l'air. Les portions de l'air d'vne partie dissoluée font deux corps de feu. De rechef quand le feu est occupé par l'air, par l'eau, ou la terre, pour estre moindre entre plusieurs, est agité par eux, & resiste à ceux qui l'agitent: toutesfois par cest agitation il est finablement distraict, dont viennent deux corps de feu en vne espeece de l'air: puis l'air surmōté & espars, de tous deux & d'vn demy est faicte vne totale espeece d'eau. Considerōs les de rechef en ceste maniere. Quand quelque
autre

autre element est gaigné du feu, & diuisé par la subtilité de ses angles & costez, il prent la nature du feu, & cesse d'estre diuisé: pour autant qu'un semblable & mesme genre ne reçoit iamais mutation ou autre passion de son semblable: mais ce pendant qu'il est transformé en un autre, & est plus foible pour la resistance qu'il fait au plus fort, il ne cesse d'estre dissouz. D'abondant quand les moindres sont circonuenus par les plus forts, & comme plus foibles sont lacerez & esteints si volontairement, ils prennent l'espece du plus puissant, cessent d'estre consommez & est fait du feu, l'air: & de l'air l'eau. Or s'ils passent, & quelque un face resistance, iamais ne cessent d'estre dissouz & trauallez iusques à ce qu'estans dissolubles ilz soyent totalement deiettez, & retournent à leur semblable: où que surmontez ils cedent finalement à un de plusieurs, comme au plus fort, & se ioignent au vainqueur pour demeurer avec luy familiarement. Car ils changent tous alternatiuement leurs places par telles passions: & est chacun genre distingué par son lieu propre, à raison de la place ou est receu. Au regard des dissemblables ils sont portez par ceste concussion au lieu des autres auxquels ils ressemblent. Doncques les corps simples, ou non mistes & premiers, ont esté faits de ces causes: mais la raison pourquoy prouiennent autres especes de ces genres, est la constitution de l'un & l'autre element, qui n'a pas seulement procréé un grand triangle du commencement, ains tant de grigneurs & moindres en nombre, qu'il y a en ces

especes de genres. Parquoy estans meslez en eux mesmes, & les vns aux autres, causent infinie varieté, que doiuent considerer ceux qui s'occupent à rechercher les causes naturelles. Qui donc ne cognoistra comment & par quels moyens leur mouuement & constitution est faicte, il trouuera beaucoup à entendre le propos ensuyuant: nous en auons desia parlé, & parlerons cy apres. Il n'y a iamais mouuement en la nature plaine, par ce qu'il est difficile, voire du tout impossible de trouuer chose à mouuoir, sans auoir qui l'agite. Ils n'ont tous mouuement, & ne peuuent iamais estre plains. Mettons donc station en plaine nature, & mouuement en la contraire, dont l'inequalité est causé. Nous auons desia parlé de la generation de l'inequalité, reste doreseuuant à deduire commēt non diuisez selon leurs genres, cessent d'estre agitez & remuez: ce que nous expliquerons cy apres.

I Parquoy. *Chacun element est composé de matiere, & de forme fort simple, & a sa pesanteur & legiereté par lesquelles il est porté vers le lieu que la nature luy a ordonné pour demeurer: chacun element a aussi deux qualitez premieres, moyennant lesquelles il agit & patit, est engendré & corrompu, & cause la mistion de tous les mistes. Es mistions le feu, & l'air sont la cause efficiente & formele: l'eau & la terre la matiere de tous les corps mystes parfaicts, c'est à dire de ceux qui ont forme de corps mistes, par laquelle ils sont constituez en leur propre espee: car sans terre nul corps peut demeurer, & les parties de la terre ne peuuent estre assemblees sans eau:*
aussi

aussi l'air ne pourroit estre meslé à la terre sans eau. Comme donc la froideur de l'eau & de la terre est temperée par la chaleur de l'air: ainsi est l'humidité de l'eau & de l'air, temperée par la secheresse de la terre, dont est préparé nourrissement au feu, qui le nourrit & soustient.

Des mouuemens des elemens, comment ils sont meslez, & des effectz de leurs mitions: des mistes imparfaits & parfaicts: des liqueurs, pierres & metaux.



Le monde estant rond, comprend en son circuit les elemens, & desirant conuenir en soy serre toutes choses, & ne laisse aucū lieu vuide. Au moyē de quoy le feu premierement penetre par tout. Secondement l'air comme le subtil apres, & autres consequemment: d'autāt que ceux qui sont composez de parties plus grandes, ont laissé plus de vacuité en leur constitution, & les moindres moins. Mais ce serrement suruenant, les choses moindres sont poussees dedans les vacuitez des grandes. Adonc comme les petits soyēt insinuez dedans les grands, & les moindres discernent les grigneurs, & les grigneurs repriment les moindres, tous sont portez haut & bas en leurs propres lieux: car chacun changeant de grandeur, change pareillement de placé. Par ainsi la generation d'inegalité tousiours demeurant, rend leur mouue-

*Tri. 4.
li. de l'aus.
nat. c. 6.
7. 8. & 9.*

ment present & aduenir perpetuel.

En apres il faut entendre qu'il y a plusieurs genres de feu, c'est assauoir flambe, & ce qui est par elle allumé, qui brusle, mais n'apporte aucune lumiere aux yeux: puis le reste demurant en ce qui a esté allumé, quand la flambe est esteincte.

Pareillement l'vne espece de l'air est pure & legere qu'on appelle ether: l'autre trouble pleine de broues & nues, & de plusieurs autres especes, n'ayant point de nom pour l'inequalité des triangles. Aussi l'eau a deux especes, l'vne humide, l'autre fusile: l'humide par ce qu'elle est composee de parties d'eau petites & inegales, elle est esmeuë facilement tât de soy que par autre, à raison de l'inequalité, & pour l'espece de la figure. mais celle qui est composee de parties grandes & egales est plus stable, & pour icelle equalité est pesant, ce neantmoins par la force du feu penetrant & dissoluât, pert son equalité, & reçoit mouuement: puis deuenant mobile est poussee par l'air prochain, & estendue en terre, & par ce souffre deux accidens: car elle est fondue qu'on appelle purgation de la masse: & espâdue par terre, qu'on dit couler. De rechef le feu sortant de là, veu qu'il n'y a rië vuyde ou se retire, l'air prochain pousé, repousse la masse humide encore mobile aux places du feu: & les mesle l'vn avec l'autre. Finablement la masse poussee apres auoir recourré son equalité, & que le feu qui causoit l'inequalité est departi, retourne à soy, & s'espessit: nous appellons ce

département du feu, refroidement: & l'assemblémēt
 fait, luy estant absenté, espesseur ou figure. Quāt aux
 eaux qu'auons appellez fusiles, ce qui est composé de
 parties fort petites, & egales, espez vniforme, reluy-
 sant, de couleur iaune, tresprecieuse richesse, l'or flo-
 rissant est assemblé par la pierre: l'on nomme le ra-
 macau d'or, qui est pour son espesseur fort dur, & est
 de couleur noire, diamant. Mais ce qui a ses parties
 prochaines de l'or, & a plus d'vne espece, qui est aussi
 plus massif que l'or, & n'a qu'vne petite portion, & le-
 gere de terre, tellement qu'il est plus dur: toutesfois
 par ce qu'il a les espaces interieurs grands, est plus le-
 ger que nul autre: nous le disons estre de l'espece des
 eaux reluyfantes & espessies, & l'appellons erain. Or
 quand la partie terrestre y estant meslee est separee
 des autres par vieillesse & apparoit d'elle mesme au
 dessus, ce dit l'on enrouilleure. Il n'est difficile de dis-
 courir sur les autres choses semblables, tenant la voye
 de verisimilitude que nous sommes proposee. Et si
 quelcun par maniere de recreation laissant les raisons
 des choses perpetuelles, veut considerer les vraysem-
 blables de generatiō, & y passe son temps, il receura
 en sa vie vn plaisir honeste & liberal. Mais retour-
 nons à nostre propos, & discourons encores sur ces
 mesmes choses, ce que nous verrons estre vraysem-
 blable. Souuentesfois vne eau menue est meslee au
 feu, qu'on dict fluide: pour le mouuement & cours
 qu'elle a en la terre, & est molle, par ce que ses bases
 estans moins fermes & stables que celles de la terre,

cedent facilement. quand donc elle est separée du feu & delaissee par l'air, elle deuiet plus egale : & les autres accidens hors, est reserree en elle mesme, dont epeffit. Si cela aduiet par dessus la terre, ensuit gresle: si en la terre, glace. Et quand epeffit moins, si de rechef ce est fait par dessus la terre, aduiet neige: si en la terre, prouiet de roussee gelee. Quand plusieurs especes d'eau sont meslees ensemble, tout ce genre là prouenant de la terre, & distillant par les arbres, est appellé liqueur ouumeur. Or y a il beaucoup de liqueurs, differentes, pour leurs mistions qui n'ont point de noms, & s'en trouue quatre seulement participans du feu, & claires, qui ayent nom. Ce qui echauffe l'ame avecques le corps, est dit vin: ce qui est souef, & discerne la veuë, & par ce semble reluyât, gras, & vinctueux est la poix, gumme, huyle, & autres semblables. Ce que trempe les conduicts de la bouche, & penetre nostre nature, causant par tel moyë douceur, est appellé cōmunemēt miel. Finablement ce que dissout & brusle la chair retirant, à l'escume separé de toutes autres humeurs, est nommé suc. L'espece de terre passée par l'eau, est transmuee en pierre, par telle maniere. Quand l'eau gelee defaut en la commistion, elle deuiet air: cest air fait, vient en son lieu. Or pour autant qu'il n'y a point de vacuité entr'eux, il pousse l'air prochain lequel s'il est pesant, & se mesle en la masse de terre, la separe avecques violence, & s'insinue luy mesme en la place ou estoit venu l'air nouveau. Finablement la terre & l'eau indiuisiblement ioinctes ensemble, en-

gendrent pierres, dont les plus belles sont celles qui ont parties egales & vnies, & reluyent: & les autres au contraire. Quand par la force du feu toute l'humidité est ostee, & est rendu le corps plus sec, s'ensuit l'espece dicte tuille. Autrefois l'humeur demeurant, la terre deuiet fusile: & par le moyen du feu quand il gele, est faicte pierre de couleur noire: encores quád ce mesme est semblablement par la commistion priuée de beaucoup d'humeur, & restent parties de terre plus subtiles, est composé vn corps salé, demi glacé, & sortit de l'eau: qui est en partie purgatif de l'huile & de la terre, qu'on appelle nitre, & en partie fort cōmode à nostre viure quotidian, & au sentiment du corps dit sel: chose plaisante à Dieu selon la raison de la loy. Ils ont cōmun entr'eux deux de n'estre dissolubles par l'eau, & que par le feu ilz soyēt pour quelque raison telle ainsi composez. L'air & le feu ne consomment point les masses de terre: car comme ils soyent moindres que les concauitéz d'icelle, ils passent sans aucune violence par ses larges conduits, de maniere, qu'ils ne la peuuent dissoudre ou consommer. Mais les parties de l'eau qui sont plus grandes la penetrent violemment, & consomment. Par ainsi quand la terre est mal assemblee, elle est dissolue par l'eau seule: & quand elle l'est bien, il n'y a rien qui la consomme que le feu; d'autant qu'il la peut penetrer, & non autre. De rechef le feu seul dissout la congregation d'eau plus vehemente: la moindre & plus foible, l'air & feu tous deux ensemble: l'vn par concauité ou vacuitéz;

6

7

8

l'autre par triangles. L'air assemblé violemment n'est dissoluble que par l'element, & le feu seul peut ce faire, quand il est assemblé sans violence. Encore voit l'on en plusieurs corps mistionnez de terre & d'eau, comment l'eau occupe tellement les pores de la terre, & les referre par telle violence, qu'autre eau suruenant exterieurement ny peut entrer, ou coulant autour consomme la masse: mais le feu penetrant les pores de l'eau, comme l'eau les vacuitez de la terre, & disposant ainsi l'eau qu'il faiçt, l'air est cause de la consommation du corps cōmun. Les vns ont moins d'eau que de terre, comme le verre, & les pierres dictes fusiles: les autres plus d'eau, cōme sont tous les corps cereux & vaporeux. Nous auons quasi exposé toutes les diuersitez des choses, qui aduiennent par les figures, conuenances & mutations alternatiues des vns elemens aux autres: consequemment nous mettrons peine vous faire entendre dont procedent, & pour quelles causes sont faiçtes leurs passions & qualitez.

- 1 Ether. *La partie de l'air prochaine du feu, qui est pure & nette, & exempte des mutations qui aduiennent en la moyenne region ou s'engendrent les tōnerres, la neige, la gresle, & autres semblables accidens. Ciceron de la nat. des Dieux, & aux quest. Tuscu.*
- 2 Fusile. *Les metaux sont fondus par le feu, pour ce qu'ils viennent de l'eau: car le feu qui est sec, agit en la matiere contraire, & par les pores penètre la masse de toutes pars qu'il dissout par ce moyen.*
- 3 Espesseur ou figure. *Toute figure se faiçt par quelque de-*
seiche

seichement, comme la liquefaction ou cõleure par humectation, pour autant que c'est le propre du sec d'estre terminé & desiny: de l'humide, de couler, & d'estre dilaté. Il est donc necessaire, que ce qui faict figer quelque chose, apporte sechereffe. La sechereffe vient en deux manieres, ou par quelque alteration nouvelle, ou en ostant les parties humides qui estoient cachees dedans les parties terrestres plus seches, ou qui sont resolues en vapeur, & euanoissement. Aristote en parle au 4 des Meteores.

Diamant. Pline au liure 37 de l'histoire naturelle, chap. 4. escrit ainsi du diamant: Le diamant est fort estimé entre les choses humaines, & a esté long temps cogneu par les rois seulement, & nõ encore tous. Qn l'a trouué seul par les metaux & rarement es mines d'or, iacoit qu'il ait semblé à plusieurs qu'elle vienne seulemēt en l'or: les Grecs l'appellēt *ἀδάμας*, pour ce qu'elle ne peut estre domptee par le feu, ni par le fer: ains se peut rompre seulement par le sang du bouc, & du lyon. Le diamant rompt l'aimant, ou bien estant mis pres le fer, il ne permet que l'aimant l'attire: ou si l'a desia attiré, luy oste. Agricole au 6 liure de la nature des fossiles.

Si quelcun par maniere de recreation. Si quelcū veut par passe tēps laisser la consideration des choses eternelles, uniuerselles, & immuables, dont sont les sciences, & s'occuper à entendre la nature des corruptibles & muables, comme a faict Aristote au liure des animaux, & Theopaste traictant des planettes, les autres des poissons, il en remportera grand contentement, avec plaisir bonneste & liberal.

Nitre. Pline chap. 10. liure 31. de l'histoire naturelle dit, que la nature du nitre ne differe gueres du sel, auquel endroit il

explique la nature, & l'usage du nitre, George Agricole aussi au 3 liure des fossiles, parle bien au long des deux.

7 Sel. La nature du sel est ignee & contraire au feu qu'il fuit: il consomme toutes choses, & reserre les corps qu'il desseche, & garde pareillement de pourrir: il les fait durer par plusieurs années. Pline chap. 9. liure 31 de son histoire naturelle.

8 Ils ont commun entr'eux deux de n'estre dissolubles par eau. τὰ δὲ κρῖνα ἐν ἀμφοῖν ὑδατὶ μὴ ἔλυτὰ. Toutes fois l'on voit le sel, & le nitre, & autres semblables estre fondus par le froid humide, pourtant que l'humidité aqueuse froide penetre leurs pores, & depart les parties terrestres dessechées & assemblees en vn par la force de chaleur.

Des passions & qualitez des elemens.



Remierement il conuient qu'il y ait és elemens susdicts tousiours sentiment. Or n'auons nous encore traicté la generation de la chair, & de ce que luy appartient, ny de l'ame entant qu'elle est mortelle: lesquelles choses ne peuuent bonnement estre entendues sans les passions sensibles sans elles, & neantmoins il n'est possible de les traicter ensemble. Parquoy nous parlerons premierement des vnes, & puis viendrons par ordre aux autres. Or afin que doreseuuant les passions suyuent leurs gères, nous traicterons au commencement celles qui concernent le corps & l'ame.

1 Voyons d'oc pourquoy l'on dit le feu estre chaut: que nous cognoistrons, regardans à la separation & diuision

sion qu'il fait en nostre corps: & comment ceste passion là n'est qu'une acuité si nous considerons la tenuité de ses angles, & acuité de costez, petites particules, leger mouuement, moyennant lesquelles choses il est vehement & penetrant, & dissipe incontinent tout ce qu'il rencontre: reduisant à memoire la generation de sa figure, dont parlions n'agueres, nous trouuerons ceste nature la, & non autre estre celle qui diuise noz corps, & les incise en petites portions, induisant la passion qu'on nomme chaleur. Encores que la passion contraire à ceste cy soit notoire, ne nous en tairons. Car comme il y ait és corps, des parties humides plus grandes les vnes que les autres: suruenans les grandes poussent les moindres, & ne peuuent neantmoins s'insinuer en leur lieu, ains font prendre nostre humeur, & pour l'equalité & presseure la rendent d'inegale & mouuant, immobile, & la font figuer. Or ce qui est assemblé contre nature, repugne selon nature à soy mesmes, se parforçant tousiours au contraire. Duquel conflict & concussion prouient tremblement, & toute autre passion apportant froidure, dont elle a prins nom. L'on appelle dur, ce à quoy nostre chair obeist: mol, qui cede à la chair: & ainsi les autres choses selon la disposition qu'elles ont ensemble. Or cede tout ce qui a peu de fermeté: mais ce qui a bases quadrangulaires, comme estant fermement apuié, & ayant grand espaisseur, resiste fort. Nous traitterons commodement la nature du pesant, & du leger, avecques ce qu'on dit haut & bas.

Il ne suffisoit à Platon de considerer les facultez qui sont és elemens : mais aussi il a voulu rechercher la cause de leur generation, & pourquoy l'eau humecte, le feu brusle, la terre est pesante & stable, l'eau court, & le feu se retire tousiours en haut.

I Doncques voyons. Le feu est de sa nature fort chaud, & pour ce tresssec, & n'a humidité quelconque qui luy reprime sa chaleur. D'auantage il a le corps fort rare, au moyen dequoy il contient peu de matiere: il a en soy lumiere, iacoit que le feu simple & pur ne reluisse. Tel est le feu pur resident en sa sphere pres la Lune: l'autre feu que nous sentons est impur, pour estre meslé aux autres corps, & pour ce qu'il reçoit qualitez estranges. Nous pouuons inferer des qualitez susdictes, qu'entre tous les elemens le feu ait grand efficace à agir, à raison de sa calidité coniointe avec siccité. Nous pouuons aussi inferer, qu'il aye peu de resistance tant pour la nature de sa chaleur, que pour la rarité & peu de matiere qu'il a. Le feu estant fort leger & rare, ne peut estre retenu qu'il ne tende tousiours en haut: il est fort subiect à corruption & mutation, & pour ce nature nous a donné plusieurs manieres d'engendrer feu: lequel toutesfois apres qu'il est engendré, ne dure longuement, s'il n'a nourrissement dont procede tousiours nouveau feu. Le feu comparé aux autres elemens de la mistion, est comme agent, & comme forme: & les autres comme matiere, & comme patient: & est son propre d'assembler les choses semblables, & de separer les dissemblables.

Qu'il

Qu'il n'y a en l'vniuers bas ny haut.



L est impertinent de penser qu'il y ait par nature en l'vniuers deux lieux contraires, le diuisans en deux parties: l'vn dit bas, ou sont portees naturellement toutes choses ayans pesanteur de corps: l'autre haut, ou sont gettees par force. Car puis que tout le ciel est rond, il est necessaire que toutes les extremittez distantes egalelement du milieu, soyent semblablement extremittez: & le milieu distant egalelement de ses extremittez soit pareillement milieu de toutes. Côme donc le mōde soit ordonné en ceste maniere, quiconques voudroit dire qu'il y eust haut ou bas, il tomberoit en grand erreur, attendu que le lieu estât au milieu ne doit estre appellé haut ou bas, ains milieu: ne celuy d'environ, milieu: & n'a partie en soy differente de l'autre eu egard au milieu, & à toute autre chose opposite. Parquoy ce ne seroit bien fait d'attribuer noms contraires à ce qui est tousiours semblable à soy-mesmes. Car s'il y auoit quelque corps solide soustenu egalelement par contrepois au milieu du monde, il ne verseroit iamais vers les extremittez pour la similitude qu'elles ont par tout: mais si quelcun marchoit autour, il se trouueroit bien souuēt les pieds opposites, & appelleroit la mesme partie maintenant haute, maintenant basse. Veu donc que l'vniuers est rond, iamais homme bien aduisé ne

*Arist. au
li. 2. du
ciel c. 2.*

l'affermara au bir lieu haut & bas. Toutesfois il ne sera hors propos de rechercher pourquoy ils sont ainsi nommez, & d'ou est venue la coustume de les attribuer à l'vniuers Ces choses premises, si quelcun estoit parueniu en la region du monde, ou reside le feu, & ou monte de toutes pars: & auoit moyen d'en tirer quelques portions, & de les peser: & apres les auoir mises és bacins d'vne balance, la feist pencher en bas, & tournaist le feu deuers l'air dissemblable: il est certain que la moindre partie du feu cederait beaucoup plus tost que la grigneure: car la ou il en y a deux suspendus par mesme force, le moindre obeit plus facilement à qui le pousse, que le grand: le plus grand est appelé pesant, tire tousiours en bas: le petit leger, qui tire en haut. Si nous y aduisons bien, nous trouuerons en aduenir autant à nous autres qui habitons la terre: car marchans en icelle, nous separons les genres terrestres, & quelquefois gettons la terre vers l'air dissemblable violemment, & contre nature: quelque fois toutes les deux parties de nature semblable. Il n'y a doute que la partie moindre n'obeisse plus facilement à la violence, & aille plus tost vers l'air dissemblable, que la grigneure. Nous appellons ceste partie moindre, legere: & le lieu ou la gettons, haut: la grigneure, pesante: & le lieu ou elle tend, bas. Or different ils necessairement ensemble, mesmement pour les lieux contraires qui tiennent leurs genres les vns enuers les autres Certes l'on trouuera que tous estans ainsi trauez, ils deuiennent & sont veritablement contraires

res & differens les vns des autres: toutesfois nous devons aduifer à vn poinct, que la voye & chemin que chacun tient, tendant à son naturel & semblable, fait pesant ce qui est porté, & le lieu ou il est porté, bas: les autres, autrement, selon qu'ils sont. Ce sont à mon aduis les causes de ces passions & qualitez. Pareillement quiconques voudra considerer la cause de leu-
té & aspreté il la pourra faire entendre aux autres en peu de paroles: l'une procede de dureté meslee avecques inégalité: l'autre de qualité meslee à l'espaisseur.

D'on vient volupté & douleur, tristesse & ioye.

RESTE encores la plus grande passion qui aduienne communement à tout le corps, dont procede volupté & douleur, & generally ce qui est exposé par les parties du corps aux sens, apportant tristesse & ioye. Pour à quoy paruenir nous reprendrons les causes de toutes les passions sensibles & insensibles, en rememorât ce qui a esté n'aguères dit de la nature mobile facilement & difficilement. Ce faisant nous viendrons plus aiseement à bout de nostre intention. Quand ce qui est facile à emouuoir reçoit aucune soudaine passion, ses particules l'apportent par tour les vnes aux autres, tant qu'elles paruiennent au siege de la raison, & denoncent comme messagers la faculté de celuy qui a causé icelle passion. Le contraire estant immobile, & ne receuant ceste transfusion circulaire, patit seule-

ment sans rien emouuoir qui soit prochain : de sorte que comme ses parties ne rapportent ceste premiere passion les vnes aux autres, & tout l'animal ne soit par ce agité, le patiēt demeure insensible: ainsi qu'il est aisé à voir es ossemens, cheueux, & autres noz parties esquelles il a beaucoup de terre. Au regard des instrumens de la veuë, & de l'ouye mentionnez au precedent, il n'y a doute qu'ils n'emeuent beaucoup, pour la grande force qu'ils ont du feu & de l'air. Mais pour retourner au propos de la volupté & douleur, il conuient entendre que la passion qui nous vient violemment & contre nature, estant enserree ensemble, est moleste: l'autre qui retourne à nature, pareillement enserree, plaisante: la contraire à celles cy, autrement. Toute passion venant avec facilité est fort sensible, sans participer toutesfois de volupté & douleur. Telles sont celles qui prouiennent de la veuë à laquelle nostre corps prent de iour quelque similitude, comme il a esté cy deuant remonstré. Telles sont les adustiōs, sections, & autres semblables passions qui ne causent point de douleur, ny de volupté: mesmement quand l'espece est remise en son entier, iacoit qu'elle ait sentiment vehement & manifeste, entât qu'elle patit par quelque chose, & agit en l'autre. Aussi n'y a il point de violence en telle mistion ou separation. Les corps composez de grandes parties, & qui ne cedent pas facilement à l'agent, ains enuoyent les mouuemens par tout, reçoient voluptez & douleurs, c'est assauoir quand ils sont alterez: & voluptez, quand
 sont

font reduits à leur estat. Les autres qui souffrent euacuation peu à peu, & puis sont remplis tout à la fois, & en abondance, comme ils n'ayent aucun sentiment de l'euacuation, ains de la repletion seulement, ils ne donnent point de douleurs à la partie mortelle de l'ame, mais voluptez grandes: ce qui est facile à cognoistre és bonnes odeurs. Ceux aussi qui sont alterez tout à vne fois, & par force, & peu à peu reduits auecques difficulté, ils ont autres effects que les precedens, cōme l'on voit és aduptions & sections faictes au corps. Nous auons expedié les passions communes à tout le corps, & comment sont appellees les choses qui les causent. Reste maintenant traicter selon nostre faculté, celles qui aduiennent à certaines parties de nostre corps, & les causes dont elles procedent.

*Des passions qui aduiennent à certaines parties du corps,
& premierement des saueurs propres
de la langue.*



Remierement nous declarerons ce qui a esté obmis cy deuant, quand parlions des saueurs, attendu qu'elles sōt passions de la lāgue. Or semblent elles prouenir, comme plusieurs autres choses, d'aucunes missions & alterations, & qu'elles vsent plus qu'autres d'apreté & douceur. Il y a des veines tendues de la langue au cœur, messagieres des saueurs:

3 esquelles si tombent choses penetrantes la chair mol-
 le & humide, apres auoir consommé la terrestrité
 moyenne, reserrent icelles veines & desseichent, dont
 procedent les faueurs en telle difference, qu'ont les
 4 choses touchantes lesdictes veines: si sont plus apres,
 causent l'aigre: moins apre, le sur. Celles qui purgent
 & mundifient la langue, si le font outre mesure, &
 consomment quelque peu de la nature, comme ver-
 rons aduenir par le nitre, elles sont appellees ameres:
 5 si sont plus temperees que le nitre, & nettoient dou-
 6 cement, elles semblent estre sapees sans asperité ame-
 re, les trouuons plus agreables. D'auantage celles qui
 sont appliquees à la chaleur de la bouche, & par icel-
 le amollies & echauffees, de rechef l'echauffent, puis
 par leur legereté sont esleuees en hautés sens de la te-
 7 ste, & penetrent ce qu'elles rencontrent: pour tels ef-
 fects sont nommees agues. Quelquefois ces mesmes
 choses estans comminuees de pourriture, entrent és
 veines estroictes, & contraignent les parties interieu-
 res tant terrestres qu'aeriennes agitees, se mesler ensé-
 ble: & apres qu'elles sont meslees, font sortir les vnes,
 entrer les autres, & par ce moyen rendent les veines
 concaues & tendues. Quand l'humeur concaue &
 bouillant est enuironné de l'air, lequel humeur est
 aucunesfois terrestre, aucunesfois pur, sont faits d'eau
 concaue vaisseaux d'air, humides & ronds: ceux qui
 procedent d'eau pure, sont clairs de toutes parts, qu'on
 appelle bouillons: l'on nomme les autres faicts d'hu-
 meur terrestre, agité, leué, & enflé, ebullitiō & leuain:
 la cau-

la cause de toutes ces passions est nommee aigreur. L'autre passion contraire à ceste cy, prouient de cause contraire. Car quand les choses humides qui touchét la langue, conuiennent à sa nature, l'adoucissent, & ostent l'aspreté qui y estoit au parauant, en diuisant ce qui estoit assemblé, & assemblant ce qui estoit diuisé contre nostre disposition naturelle, & remettant finalement chacun en son naturel. Ce plaisant & agreable remede des passions violétes est appellé douceur. Voyla comme il va de ces choses.

D'aucunes mystions. *La nature de saueur ne conuient à aucun element simple: car la saueur suit le nourrissement, & rien n'y a qui puisse estre nourri de quelque element simple. Pourtant que tout ainsi que le corps est miste, ainsi est la viande: & est la saueur propre du goust, sans pouuoire estre cogneue par autre sens que luy. Es mistions l'eau & la terre seruent de matiere: l'air & le feu de cause efficiente & formelle. La saueur donc appartient à la mistion de la terre & de l'eau, mais participe plus de l'eau.*

Il y a des veines tendues. *Platon voulant definir les especes des saueurs, il a prins leurs diffinitions sur ce qu'elles font en la langue, ses petites veines & conduicts, & és humeurs: toutes lesquelles definitions sont prinsees des alterations materielles & naturelles, qui n'appartiennét point de soy au goust, ains par accident.*

Les saueurs en telle difference. *Il y a sept ou huict genres de saueurs, doux, gras ou vnctueux, aride, austere, aigre, agu, salé, & amer. Mais d'autant que le doux & gras sont*



fort prochains, on les comprend souz vn genre, iacoit qu'à la verité soyent deux genres.

4 Le sur. La saueur sure ou aride est faicte de chaleur diminuë, c'est à dire qui ne cuit parfaictemēt, & ne mesle l'humidité de l'eau avec la siccité de la terre.

5 Ameres. La saueur amere est de soy plus seiche que la salee, & plus terrestre: & vient la siccité de la saueur amere, quelque fois de froid, quelque fois de chaut, dont nous voyons aduenir que les choses ameres sont quelque fois chaudes, quelque fois froides.

6 Salees. Sa saueur salee est faicte d'un chaud, sec, non gueres subtil, mais terrestre, & demeure bien peu d'eau.

7 Agues. La saueur ague vient d'une chaleur seiche & subtile, & a peu d'humidité d'eau: parquoy elle approche de la cõplexiõ chaude & seiche, & de soy est plus chaude que la douce.

8 Aigreur. Les saueurs austere & aigre sont froides, mais l'aigre plus.

9 Douceur. La saueur douce vient par l'admission de la partie terrestre avec l'eau: estant la concoction & percolation faicte par chaleur plus que mediocre: & pource l'homme qui a la complexiõ retirant à la moyenne, trouue les choses douces chaudes.

Des odeurs ou senteurs, d'ou procedent & de leurs noms.



L n'y a point d'especes certaines touchant la faculté du nez, & n'est la nature des odeurs simple, d'autant qu'il ne compete à espeece quelconque d'auoir par proportion

tion

tion odeur enuers l'autre. mais les veines qu'auons à ce propres sont plus referrees vers les genres de la terre & de l'eau, & plus ouuertes vers ceux de l'eau, & du feu. Parquoy oncques personne n'en sentit odeur venant, ains procedent toutes les odeurs des choses moullies ou pourries, ou fondues, ou euaporees: & quád l'eau est muee en l'air, ou l'air en l'eau, elles sont engendrees ce pendát au milieu de ceux cy. Aussi n'est autre chose odeur que fumee, quand l'eau est muee en l'air: ou obscurité nebuleuse, quand l'air est transformé en eau. D'ou vient que par l'eau les odeurs sont plus subtiles, & par l'air plus grosses: ce que nous cognoistrans mettans quelque chose contre le nez. Car retenans nostre esprit par force, lors ne passe aucune odeur, & l'esprit priué d'odeurs, demeure seul. Parquoy n'ont ces varietez aucuns noms, & ne sont de plusieurs, ny de simples especes, ains s'en trouuent seulement deux noms cogneuz, c'est assauoir plaissant & puant: dont l'vn trouble & trauaille toute la capacité qui est depuis le sommet de la teste iusques au nombril: l'autre l'adoucist, & par son agreable venue luy restitue l'habitude naturelle.

Après les saueurs il parle des odeurs qui sont par nature tellement conioinctes avec les saueurs, que iamais l'on ne voit odeur en vne chose insipide. Dont il s'ensuit qu'aucun element simple n'aye odeur, d'autant qu'il est priué de saueur, aussi les metaux qui sont sans saueur, n'ont poinct d'odeur.

LE TIMEE.

Donques l'odeur suit saueur: & ne peut estre sans humidité, & sans siccité: mais elle a plus de siccité que la saueur: le subiet de saueur, est humide aquatique: d'odeur aquatique & aerië, ou ie ne scay quoy moyen entre l'eau & l'air plus subtil que l'eau, & plus gros que l'air, comme dit nostre autheur: és lieux sectz & chauds viennent les choses bien sentantes, pour autät que l'odeur vient de siccité tiree par force de chaleur. Donques les odeurs sont temperees par siccité & chaleur, & est impossible reciter leurs especes, pour ce qu'elles n'ont point de nom & nous sont incogneues, & ne peuuent estre reduictes à certain nombre.

De la voix.



Outre plus il conuient parler de la troisieme faculté sensitiue, dicté ouye, & considerer les causes dont elle procede. Scachez donc la voix n'estre autre chose qu'un battement de l'air penetrant par les oreilles, cerueau, & sang, iusques à l'ame: & le mouuement qui en procede, commencer en la teste, & finir au siege du foye, qu'on appelle ouye. Le mouuement leger vient de la voix haute, & le plus tardif, de la grosse: l'une est egale & douce, la contraire rude: l'une grande qui est forte, l'autre foible qui est petite. Nous declarerons cy apres l'accord & consonance de ces voix.

Des couleurs, de leur variété & mission.

Ensuit



Nsuit la quatriesme espece sensitive cō-
 tenant en soy plusieurs differences qu'ō
 appelle routes couleurs. Or n'est autre,
 couleur, qu'une flambe ou lueur procé-
 dant des corps, ayans parties proportionnellement
 respondantes à la veuë pour conduire ce sentiment.
 Nous auons desia parlé des causes dont procede la
 veuë: il faut maintenant traicter ce que pensons pou-
 uoir estre dit raisonnablement des couleurs. Les cho-
 ses qui se presentent d'ailleurs à la veuë, ou elles sont
 moindres, ou grigneures, ou egales aux parties de la
 veuë. Les egales sont insensibles que nous disons trās-
 parentes: les grigneures & moindres en partie l'assē-
 blent, & en partie la separent, comme font les choses
 froides & chaudes, la chair: les austeres & autres poi-
 gnantes que nous auons nommees aigres, la langue.
 Semblablement nous appellons ce que dispose ainsi
 la veuë blanc, & noir, qui sont passions telles que cel-
 les dont parlions à ceste heure, mais d'autre genre, &
 differentes pour les causes ensuiuantes. Nous disons
 que le blanc est ce qui separe la veuë: le noir, qui l'as-
 semble. Aussi que le mouuement plus agu, & de l'au-
 tre espece de feu, aduenant & separent la veuë iusques
 aux yeux, poussant violemment leurs conduicts, & i-
 ceux amolissant, n'est autre chose que feu venant à
 l'opposite, & que par la rencōtre qu'il fait à l'humeur,
 sortit la larme qui est vn corps mistionné de feu &
 d'eau. Et l'vn feu saillant comme esclair de tonnerre,
 l'autre entrant, & incontinent esteint par l'humeur:

L'on trou-
 ue entre
 les ceures
 d'Arist.
 7. liu. des
 couleurs.

2

3

de ceste mistion font engendrees toutes sortes de couleurs. L'on appelle telle passion lueur: & ce qui la cause, luyfant ou splendissant. Le moyen genre de feu venant à l'humeur des yeux, & s'y meslant, ne luit point ains par la mistion qui est faicte de la splendeur du feu à l'humeur, prouient couleur de sang, qu'on nomme rouge. Le luyfant meslé avecques le blanc & rouge, faict le iaune. Iamais homme sage ne s'entremettra de declarer, encorés que bien il le sceust, par quelle proportion & correspondance les couleurs sont meslees ensemble, veu mesmes qu'il n'y a moyen d'en auoir aucune raison necessaire, ou vraysemblable. Le rouge meslé, avecques le blanc & noir faict le pourpre. L'obscur vient quand ces mesmes choses estans meslees ensemble & bruslees, il y a plus de noirceur: le fauve, par la temperature du iaune & du brun: le brun de blanc & de noir: le passe ou terne, du blanc & iaune: le luyfant ioint au blanc & obscur, faict le pers ou bleu: le bleu avecques le blanc, faict l'azuré: & du fauve & noir procede le verd. Il sera facile cognoistre les autres par celley. Car si quelcun imitant les mixtions precedentes, entreprennent poursuyure les autres couleurs ce pourra il faire probablement. Mais qui les vouldroit tant curieusement rechercher, il sembleroit ignorer la difference qui est entre la nature humaine & diuine, veu qu'il n'y a que Dieu qui scache & puisse ensemble congreger plusieurs en vn, d'vn faire plusieurs: n'y eut oncques homme, n'y aura iamais qui puisse faire l'vn & l'autre.

Donc-

Doncques toutes ces choses estoÿent ainsi disposées naturellement par nécessité; lors que l'ouurier de ce tant beau & excellent bastiment les print, voulant créer le Dieu suffisant de soy-mesmes & parfait: & s'en seruit à ce, comme de causes ministres. & secondes, faisant au reste tout bien. Parquoy il faut mettre deux especes de causes: l'une nécessaire, l'autre diuine, & chercher la diuine par tout, afin que nous puissions entant que nostre nature peut porter, mener vie honneste & heureuse: la nécessaire, pour ces autres choses, considerant que sans cecy il n'est possible d'entendre, ou comprendre, ou cognoistre les autres, esquels mettôs nostre estude. Or puis que maintenant comme ouuriers nous auons nostre matiere, c'est assauoir les genres des causes qui tiennent lieu de matiere preparee, dont il conuient tistre la disputatiõ ensuyuante: recapitulons en brief ce qui a esté dit, & retournons tost là où nous en estions, puis mettrons fin à cestuy propos conuenable au discours précédēt.

Ensuit. La couleur est faicte par l'admission de la lumiere avec l'opacité, & n'est autre chose que l'extremité du diaphane terminée, qui toute fois n'est lumiere, sinon par quelque participation: mais est une espece de nature degenerante de la perfection de lumiere: les vnes couleurs apparoissent seulement, & ne sont point à la verité: les autres sont veritablement telles que se presentent aux yeux.

En partie. La nature des couleurs est plus esloignee des premieres qualitez, que ne sont les saveurs & odeurs.

Car la couleur n'est pas de soy faicte par l'admission des premières qualitez, comme saueur & odeur: mais elle suit l'admission de lumiere en la nature qui peut recevoir lumiere, qu'on appelle Diaphane. i. transparente.

3 Differentes. Les especes des couleurs sont innumerables, mais elles sont toutes reduictes à sept les plus illustres, c'est assavoir, blanc, fauve, pers ou bleu, verd, pourpre, rouge, iaune, noir & brun. Le blanc & noir sont les especes extremes & contraires de ces couleurs, ausquelles approchent brun & iaune, c'est assavoir le iaune au blanc, & le brun au noir: le blanc entre les couleurs est comme l'habitude, & le noir comme priuation. Il n'y a couleur qui n'en contienne plusieurs autres selon la temperature de l'opacité, & de la lumiere, & n'est possible de les nombrer. Nous voyons comment les peintres les meslēt & temperent, & comme nature a prins plaisir à les diuersifier au poil des animaux és plantes & en leurs fruicts & és fleurs: de sorte que les plus sçauans prennent grand plaisir à contempler l'industrie de nature en telles choses.

4 Mais qui les. Si nous regardons les couleurs des plantes, & des fleurs, nous y trouuerons infinies manieres de temperament, qui ne peuuent bonnement estre cogneuës ny exactemēt discernées par l'homme, & n'y a que Dieu seul qui les face & cognoisse: car il cognoist les mesures & temperatures de toutes & les peut defaire quād luy plait: ce que l'homme ne peut faire: telle est la nature des couleurs.

Fin de la troiesme partie du Timee.



LA QUATRIESME PARTIEDV TIMEE DE PLATON.

Deuant que Platon vienne à la description de la nature humaine, & qu'il parle de ce que concerne tant l'ame que le corps, il rappelle sommairement le propos qu'il a eue de l'uniuers, pour reprendre la creation de l'homme qu'il a traictee au parauant. Or peut on voir en cest endroit, autant qu'en nul autre, l'elegance dont Platon a usé, en descriuant le corps humain, & toutes ses parties tant interieures qu'exterieures: d'ou elles ont esté faictes, pourquoy, comment: leurs qualitez & facultez, les maladies du corps & de l'esprit, le moyen d'y remedier: de la vraye santé, de l'exercice, de la dieté, & de l'usage des medecines. Et iaçoit que Ciceron au second liure de la nature des Dieux, Lactance au liure de l'œuure diuin, & Corneille Celse ayent depuis traicte le mesme argument: toutes fois quiconques voudra conferer ce qu'ils en ont escrit avec le discours present, il trouuera qu'ils n'ont attainct à la grauité de sentences, sublimité de paroles & ornement exquis, dont Platon a icy usé.

LE TIMEE
DE LA NATURE HVMAINE.



Inst qu'il a esté dict au commencement, comme toutes choses fussent sans ordre, Dieu donna à chacune tant à par-elle qu'enuers les autres telle mesure & proportion, qu'elles pouuoient receuoir. Il n'y auoit rien au parauant qui eust ordre, sinon fortuitement: & ny auoit chose qu'on peust bonnement nommer feu, ou eau, ou autre semblable, comme nous les nommons aujour d'huy. Mais premierement il les orna tous, puis en fait cest vniuers, qui est vn animal contenant en soy tous animaux mortels & immortels. Or fait il les diuins; & donna commission à ses enfans de faire les mortels.

Des trois parties de l'ame, c'est assauoir de la raisonnable, irascible, & concupiscible: & des lieux esquels elles gisent, qui sont le cerueau, le cœur, & le foye.




Vx imitans leur perey & preñans, commencement immortel de l'ame, ils l'enfermerent dedás le corps mortel que luy submiront entierement, & luy donnerent comme vn charior: au dedans duquel ils feirent encores vne autre espeece mortelle de l'ame subiecte necessairement à plusieurs vehementes perturbations, dont

dont la premiere est volupté, amorce & apast, de grâs maux, puis douleur, fuite & empeschement du bien: apres hardiesse & crainte conseillers teméraires, ire implacable, & l'esperance qui facilémēt nous deçoit, avec sens irraisonnable, & amour qui tout entrepréd, & mellant toutes ces choses, necessairement ils composerent le genre mortel: lesquels neantmoins craignans que le diuin ne fust souillé, si ce n'estoit par grande necessité, ils feirent vne separation entre la teste & poiçtrine, & y meirent la gorge & coul entredeux: puis colloquerent en la poiçtrine le genre mortel de l'ame: & comme naturellement il se trouue aucunesfois pire, aucunesfois meilleur, ils ordonnerent de rechef la capacité de la poiçtrine, & la diuiserent, comme l'vne partie habitatiō des femmes, l'autre des hommes separée, mettrans entredeux le diaphragme ou haye trauese. Doncques ils meirent la partie de l'ame, ou gisent force, cholere & contention, au lieu plus prochain de la teste entre le diaphragme & la gorge, afin qu'en escoutant raison elle puisse suppediter les cupiditez & affectiōs quand seront rebelles aux commandemēs de raison, habitant là haut en la forteresse de la teste.

Platon monstre qu'il y a trois facultez differentes de substance, de lieux, & d'actions: comment la concupiscible differe de la raisonnable, & l'irascible des deux: en apres il explique comment l'ire a esté adiousteē à la raison, pour luy aider contre la cupidité, pouruen que cest ire ne soit deprauee, la raison.e-

stré au cerueau, l'ire au cœur, & la concupiscence au foye. Le Philosophe declare au quatriesme de la Republique la difference qui est entre la raison & la concupiscence, desquelles il separe l'ire: nous les pouuons appeller non seulement facultez, mais aussi especes ou parties de l'ame: comme Galien cõtre Aristote au liure de la doctrine d'Hippocrates & de Platon. Au surplus pour nous donner à entendre la nature de nostre ame composee des trois parties susdictes, le Philosophe en son neuuesime liure de la Republique, la compare à vne telle figure ou image qu'on peignoit au temps passé la chimere ou cerbere: & accommode la concupiscence à une beste ayant plusieurs testes: l'ire au lyon, & la raison à l'homme: laquelle image est plus propre que celle dont il v̄se au Phedre, ou il compare les deux parties à deux cheuaux, & la raison au charrier.

Du cœur ou gist l'ire.

- 1  V regard du cœur qui est l'origine des veines, & fontaine du sang, coulant impetueusement par tous les membres, ils l'ont mis comme au lieu deputé pour la garde,
- 2 afin que quand l'ire s'echauffe, si la raison trouuoit quelque chose mal faiçte leans dedans par les accidés
- 3 exterieurs, ou concupiscences interieures, le denonçast, & incontinent ce qui est en nos corps sensible, entendant par ses pores & conduicts les commandemens & menasses du meilleur, le suyue, & luy obeisse entierement, le recognoissant pour vray superior & maistre.

Veines.

Veines. Il appelle, *ſuyuant les anciens, veines arteres: car* I
 ils n'appelloyent point encores ces conceptacles pleins de
 poulz arteres, ains celles ſeulement ont eſté appellees aſperes
 par les nouveaux qui tendent au poulmon: & pour ce Platō
 voulant diſtinguer de quelles veines il parloit, il a adiouſté, &
 du ſang coulant par tout le corps.

L'ire ſ'eſchauffe. Les Philoſophes qui ſont depuis venus 2
 ont prins ſur ce paſſage la diſſinition d'ire, diſans que c'eſtoit
 Une emotion de la chaleur qui eſt au cœur.

Concupiſcences. Quād la concupiſcence eſt immoderee, 3
 & tire à ſoy violemment la raiſon, l'ire vient incontinent au
 ſecours de la raiſon contre elle: ſi quelcun l'offence exterieure-
 mēt, elle en veut faire la vengeance: mais ſi la raiſon n'eſt point
 offenſee, iāçoit que le corps reçoive beaucoup d'ennuy par le
 froid, par la fain, & par la ſoif, l'ire n'eſt point eſmeuë. Dont
 nous pouuons inferer, que ce pendant que la partie iraiſcible
 garde ſon habitude naturelle, qu'elle ſuyue touſiours les opi-
 nions de la raiſonnable: car il peut aduenir qu'eſtant de prauce
 elle ſ'eſleue contre la raiſon. Platon au quatrieſme de la repu-
 blique.

Du poulmon.



T par ce qu'ils cognoiſſent le cœur deuoir
 treſſaillir quelquefois par l'obiet des cho-
 ſes terribles, & par l'emotion d'ire, que
 tout ceſt eſchauffement aduiendroit par
 le feu: afin de luy donner moderation, ils feirent
 le poulmon qui eſt de ſa nature mol, & n'a point
 de ſang, & eſt interieurement diſtingué des petis

I trous à la mode d'une esponge, afin que prenant allaine & bruuage il moderast l'ardeur du cœur par ceste respiration & refrechissement.

I Afin que prenant allaine & bruuage. Il semble que Platon en cest endroit aye pensé que le bruuage fust par l'artere enuoyé au poulmon, & non par la gueulle au ventre, cōme aussi sur la fin du liure parlant de l'amour, & de la semence genitale, ou il met ces mots. Apres que les Dieux eurent ainsi faict les deux, ils prindrent le conduict, auquel le bruuage decoule par le poulmon souz les reins en la vecie: puis pouffé par l'esprit, sortit dehors, &c. En quoy il a failly, & s'est contrarié en ce mesme liure. Car il dict un peu apres: La partie qui appete le boire & le manger, & toutes les autres choses necessaires au corps en la region moyēne entre le diaphragme & le nombril, auquel endroit est le ventre, & les boyaux: dont parlant plus bas il dit ainsi: Preuoyans ceux qui nous feirent que serions intemperans au boyre & manger, que par gourmandise en prendrions outre mesure, & plus que de necessité, afin que mort soudaine n'aduint par maladie, & que le genre mortel estant imparfaict, ne perist incontinent, à ce pouruoyans, ils composerent le ventre dict inferieur, pour receuoir le bruuage & la viande suruenant, & y meirent plusieurs replis, ou circumuolutions de boyaux. Et en deux autres endroits du mesme liure, l'un de la respiration qui est tel: car la respiration allant dehors & dedans, le feu interieur qui luy est ioinct, suit: & comme il soit tousiours esleué entrant au ventre, prent la viande & bruuage qu'il y trouue, & les consomme & diuise en particules: l'autre lieu

lieu est de la digestion. Considerons dit il le semblable en nostre ventre qui retient la viande & bruuage qu'on luy baille: mais il ne peut arrester l'esprit & le feu, qui sont de composition plus subtile, & de parties moindres.

Des arteres.

Pour laquelle cause ils tirerēt les arteres, comme certains canaux de fontaine par la substance du poulmon qu'ils meirēt aupres du cœur, ainsi qu'une forest pour le refrechir, quand il seroit trop enflambé d'ire, & le moderer, afin qu'il peust avecques ire plus aiseement seruir & obeir à raison.

De la tierce partie de l'ame, qui est la concupiscence, & du foye ou elle gist.

L'Auantage ils ont mis la partie de l'ame qui appete le boire & manger, & toutes les autres choses necessaires au corps, en la region moyenne entre le diaphragme & le nombril. Auquel lieu ils ont ordonné comme vne mangoire, pour donner la repeue au corps, & la ont lié ceste partie de l'ame ainsi qu'une bestē brute, ou sauuage. Il faut necessairement qu'elle nourrisse la son corps, si le genre mortel doit perseuerer. Dōques afin que elle face repaistre en sa mangoire, & soit separee assez loin de son conseiller, pour luy dōner moins

de trouble, & faire moins de bruit, & laisse nostre principal gouverneur penser à son aise au bien commun de tous, il semble que les Dieux luy ayent baillé la region inferieure pour habitation. Et cognoissas que ce n'estoit son naturel d'obeir à raison, principalement quand quelque sens l'agiteroit, ains qu'elle seroit trauaillée nuit & iour par imaginations & fantasies: Dieu à ce pouruoyant, a faict le foye, & iceluy colloqué en cest endroit: lequel foye est epois & poli, participant de douceur & d'amertume, de maniere que la vehemence de nos pensees procedant de l'entendement, & venant au foye, ains qu'en vn miroir qui reçoit figures, & les represente à la veuë, l'estonne maintesfois, s'adressant à la partie amere semblable, & luy apporte plusieurs griefues menasses, & estant tost espanduë par tout le foye, monstre couleurs bilieuses & iceluy referrant, le rend tout rude & aspre, & dispose tellemēt ses lobes, bile, veines & portes, que maintenant le destournant, & tirant de sa droite habitude, maintenant l'opilant & fermant, luy donne douleurs, & fascheries merueilleuses. De rechef, si quelque inspiration facile & douce venant de l'esprit apporte fantasies contraires, elle sēde & appaise l'amertume, d'autant qu'elle ne veult remuer ou toucher la contraire, ains vsant de la douceur naturelle qui est au foye, & conduisant en luy toutes choses droictes, polies & libres, rend la partie de l'ame habitante au foye paisible & tranquille: tellement, que de nuit elle retient moderation, & deuine en dormant alors


mes-

mesme qu'elle ne participe de raison & de prudence. Aussi ceux qui nous feirent, estans bien recors & memoratifs de la iussion paternelle, par laquelle il leur auoit esté commandé faire le genre mortel plus accõpli qu'ils pourroyent, ils ont tellement ordonné ceste partie, la plus abiecte, qu'elle participeroit aucunement de verité, en luy attribuant deuinement & vaticination. C'est vn signe bien euident, que Dieu aye donné à l'inspience humaine moyen de deuiner: car iamais homme estant en son bon sens ne paruint à la diuine & vraye vaticination: ains alors que la vigueur de prudence est empeschée par dormir, ou oppressee de maladie, ou est trāsportee par aucun diuin rauissement. Aussi appartient il seulement à l'homme prudent d'entendre ce qui a esté prononcé & recité par l'esprit prophetique, & rauí, soit en veillát, ou en dormant, & en discerner les visions avecques raison, & exposer l'heur & malheur qui signifient: comment & à qui s'adressent, tát pour le temps present, que pour le passé & l'aduenir: & ne doit celuy qui a esté rauí ou transporté, s'entremettre de iuger ce qu'il a eu en vision, ou qu'il a recité pour lors. Certes les anciens disoyent fort bien, qu'il appartient seulement à l'homme prudent faire ses affaires, & cognoistre soy mesmes. Parquoy la loy a deputé certain des prophetes, pour iuger sur le faict desvaticinations diuines, qu'on appelle deuineurs, iacoit qu'ils ne soyent qu'expositeurs des oracles & visions contenuës és en ygmes & liures obscurs, & non deuineurs: & que veritablemēt

doyuent estre appelez prophetes ceux qui cognoissent les vaticinations ou deuinemens . Doncques la nature du foye a esté faicte pour ces causes , & colloquee au lieu que nous disions , à raison de la deuination . Or viuant encores chacun animal , apparoissent signes plus euidens , mais estant priué de vie , l'on n'y voit plus rien , & ne reste aucun signe manifeste de vaticination .

- i Ils ont ordonné comme vne mangeoire . *Disant que la partie de l'ame qui gist au foye appete le boire & le manger : & ne parlant du cœur , il monstre manifestement que l'aliment est porté du ventre au foye , & qu'une partie en est enuoyee au cœur pour luy engendrer du sang : le foye donc est l'origine des veines , du sang , & de la faculté concupisibile .*

De la ratte .

 E prochain entraille à cestuicy a esté posé à la fenestre pour luy seruir , & le tenir tousiours clair & net , comme vn miroir , & apte à représenter & exprimer images . Quand donc par la maladie du corps le foye est rempli d'ordures , elles sont repurgees & ostees par la rartité de la ratte , d'autant qu'elle est caue & destituee de sang . Certainement lors qu'elle est remplie de ces nettoyeures , elle croit & enfle , mais le corps purgé , est reserree , & retourne à foy mesmes .

Nous auons parlé de l'ame , & recité ce qu'elle a de mor-

mortel, & diuin, ou auecques qui, & pourquoy habite separement chacune partie. Or qu'à la verité ainsi soit-il: nous le pourrions plus constamment asseurer, s'il estoit confirmé par l'oracle diuin: toutesfois nous hazarderons maintenir qu'il soit vray semblable, tant par ce que nous rechercherons cy apres.

Outre plus il conuiét traicter les autres choses subsequentes à celle cy, en la maniere que dessus, & parler du reste de nostre corps comment il a esté faict: ce que nous ferons commodement, tenant l'ordre qui s'ensuit.

Du ventre inferieur, des boyaux.



Reuoyans ceux qui nous feirent, que serions intemperans au boire & manger, que par gourmandise en prendrions outre mesure, & plus que de necessité: afin que mort ioudaine n'aduint par maladies, & que le genre mortel estant imparfaict ne perit incontinēt: à ce pouruoyans ils composerent le ventre, dit inferieur, pour receuoir le bruuage, & la viande suruenāt: & y meirent plusieurs replis, ou circumuolutions de boyaux, afin que la nourriture que nous prendrions ne coulast incontinent, & fussions contraincts prendre continuellement refection. Finablement que par ceste, insatiable gourmandise le genre hu-

main ne demeurast priué de philosophie, & de musique, sans iamais vouloir obtemperer à la partie diuine qui est en nous.

Comment les os, la chair, & autres semblables ont esté composez, & de la moëlle dont est leur premier commencement.



D'Os, la chair, & autres semblables ont prins leur commencement de la generation de la moëlle: car les lyens de la vie que l'ame ioincte au corps conduit, appliquez à la moëlle, & de la moëlle esendus par tout, soustiennent le corps mortel. Quant à la moëlle, elle est faicte d'ailleurs: il y a quelques triâgles premiers, inflexibles & vnis de la qualité de ceux qui pouuoient seruir à l'exacte generatiõ du feu, air, eau & terre: que Dieu separa les vns des autres, & apres les auoir meslez proportionnellement, il en fait la semence vniuerselle de tout genre mortel: prenant d'iceux la substance de la moëlle: puis semant en elle, il y meit les genres des ames, & tant de figures, & telles qu'elle pouuoit recevoir de chacune espece, qu'il distingua mesmes en la primitiue distribution.

Du cerueau, & de la semence humaine.

Il feit



L fait la partie de la moëlle, où la semence diuine deuoit comme en vn champ ou terroir estre semee, ronde de toutes pars, qu'il appella cerueau: & le vaisseau auquel est contenu le cerueau de tout animal parfait, ceste. Quant à l'autre qui deuoit retenir les autres parties mortelles de l'ame, il le decora de figures rondes & longues, & appella le tout moëlle, d'ot il tira, comme d'ancres, les lyens de toute ame, & là enuiron par fait tout nostre corps, luy donnant son premier appuy, & soustenail d'os. Pour faire l'os, il print de la terre pure & vnie qu'il brisa, mesla, & arrousa de moëlle, puis la ietta au feu, & plongea en l'eau: de rechef au feu, puis en l'eau. Ainsi la transportant plusieurs fois es deux, il fait que ceste matiere ne pourroit estre cōsommee par l'vn ny par l'autre. Ce faict, il enuironna le cerueau d'vne rotondité pierreuse, polie comme au rabet: à laquelle il laissa vn pertuis, ou conduit estroit, & tira de la moëlle estant vers le chainon du col, & le dos, les vertebres qu'il soumit comme gonz d'huys, & les estendit depuis la teste iusques au bas. Ainsi voulant conseruer toute la semence, il luy donna ce couuercle pierreux, auquel il adiousta les articulations, ou iointures: & en les faisant, vsa de la nature autre ou diuerse mentionnee cy deuant, comme de celle qui auoit faculté moyenne pour mouuoir & tourner. Toutefois estimant la nature des os trop seiche, ou plus roide qu'il n'estoit besoin: & doutât que quand elle seroit echauffee, ou refroidie, elle n'offen-

fast ou corrompist facilement la semence interieure, il feit les nerfs & la chair.

Des nerfs, & de la chair.

LEs nerfs, pour l'yer tous les autres membres & pour rendre selon qu'ils sont tenduz ou retirez aupres des gonts, le corps habile à se tourner & courber: la chair pour le couvrir contre les froidures, & deffendre des chaleurs & semblables accidens: ainsi que les accoustremens seruent au corps, ayant nature molle, & facilement cedante. Parquoy elle a en soy humeur chaude, afin que en esté quād par sueur deuiendroit mouillee, elle donast vn familier refreschissement au corps: & qu'en yuer par ce feu elle peut moderement resister à la glace exterieure. A quoy pēsant nostre createur feit certaine mixtion d'eau, de feu, & de terre: & y adioustāt de leuain agu & salé, il rendit la chair sauoureuse & molle: mais il composa les nerfs d'os & de chair seulement sans leuain, faisant des deux vne espeece moyēne en pouoir, de couleur iaune. D'ou viēt que la nature des nerfs est pl^r roidde, & pl^r seiche q̄ celle de la chair & plus molle que celle des os, par lesquels Dieu a cōioint les os & moelle ensemble, puis a le tout reuestu de chair par dessus. Or a il couuert les os qui plus estoient animez, de peu de chair: & les autres au cōtraire de beaucoup. Semblablement il a mis peu de chair vers les iointures des os, sinon la ou il estoit fort necessaire, afin qu'elle n'empeschast les membres de
se

se plier, & par ce rendit le corps pesant & inhabile à se remuer. Encores n'a il voulu qu'il y eust trop de chair, ou qu'elle fust beaucoup massiue & pleine, afin que par vne crassitude solide elle n'hebetast les sens, diminuast la memoire, & affoiblist l'entendement. Parquoy les os des cuisses, iambes, hanches, bras, les muscles, & autres qui n'ont point de iointures, ou ceux qui sont cachez dedans, qui pour le peu d'ame qu'ils ont en la moëlle sont despourueuz de prudence, & insensibles: tous sont reuestuz & couuerts de beaucoup de chair, & les prudēs & sensibles de moins sinon que la chair de soy a quelque sens, comme est la langue. Ainsi va-il du residu: car nature procree de necessité, & par elle nourrie, ne reçoit iamais gros os, beaucoup de chair, & sens agu tout ensemble: & s'ils eussent peu conuenir, ce fust plustost aduenu en la facture de la teste qu'ailleurs: veu que les hommes ayās teste grasse, nerueuse & robuste eussent vescu deux fois d'auantage, avecques plus de santé, plus de force, & moins de fascherie qu'ils n'ont maintenant. Mais consultans nos facteurs sur le genre humain, s'il seroit expedient le faire de vie plus longüe & pire, ou de briefue & meilleur: Finablement ils iugerent que la vie briefue & meilleure deuoit estre totalement preferree à la longüe & mauuaise. Patquoy ils couuierent la teste d'os tendre, sans luy bailler chair ny nerfs, atten du qu'elle ne deuoit auoir fleschissements quelconques. Au moyen dequoy elle a esté rendue plus sensible, & plus prudente, mais moins

Καὶ τὸ
τῶν πη-
χέων

robuste qu'autre membre qui soit au corps de l'homme. Dieu aussi pour la mesme raison a mis les nerfs vers l'extreme partie de la teste, & les a appliquez autour du col par quelque similitude: puis a par les vns attaché les machoires au dessouz de la face, & de parti les autres par tous les membres, accommodant iointure à iointure.

De la bouche, des dents, langue & leure.



Vtre plus les Dieux decorerent la bouche de dents, langue & leures, ainsi que nous la voyôs aujourd'huy pour mettre les choses necessaires dedans le corps, & en tirer les bonnes: car ce qui entre au corps pour sa nourriture, est necessaire: mais les paroles qui en sortent estans ministres de prudence, nous denotent la meilleure & plus parfaicte sortie ou issue qu'on pourroit estimer.

De la peau.



R pour ce qu'il n'estoit possible que la teste demeurast couuerte d'os seulement, à cause des chaleurs & froidures excessiues, qui aduiēnent és deux saisons de l'annee: ny pareillement qu'elle fust chargee de chair: autrement elle fust demeuree insensible & hebetee: à ceste cause n'estant encores la nature charneuse descei-
chce

chee, Dieu separa la plus grande partie qui restoit, que on nomme auiourd huy peau, laquelle estant ioincte à elle mesme pres l'humeur du cerueau, & germante, couurit la teste tout autour: mais l'humeur saillât vers les commissures, l'arrousa & ferma pres le sommet, & finalement le ferra comme vne bride ou corroye.

Des Cheueux.

AV regard de ces commissures leur espeece a esté diuersifiée pour la faculté des periodes & de l'aliment plus ou moins, selon la resistance & repugnâce qu'elles ont ensemble Or perça Dieu auecques du feu toute ceste peau à l'environ, dont il saillit beaucoup d'humeur, & sortit ce qui estoit veritablement chaut & humide: mais l'autre qui estoit meslé de mesmes choses que la peau estant porté dehors, s'estendit en long avec tenuité egale au petis trous d'ou il sortoit. Et comme au moyé de sa tardité il fust repoussé exterieurement par l'air prochain, & referré souz la peau, il print racine. Pour ces causes les cheueux furent produits en la peau de semblable nature qu'elle, & flexibles, mais plus durs & plus ferrez, à raison du froid qui les a ainsi faicts ferrer & endurcir, estans sortis dehors. C'est la raison pourquoy Dieu a faict la teste veluë, vsant des causes susdictes: & considerant qu'en lieu de chair elle deuoit couvrir la teste pour la seureté du cerueau, il l'a faicte legere, & telle que luy seruist d'ombre contre

le chaud & le preseruast du froid, sans incommoder aucunement les sens.

Des doits & des ongles.



Es doits qui sont flexibles ont esté cõposez de trois, c'est assauoir du nerf, de la peau, & de l'os, ayans la nature seiche, & reuestue d'vn cuir dur, cõmun à tous: dont la cause accessoire que les Grecs appellent proprement *ξυχαίτιον*, a esté celle que disons n'agueres: & la principale procede de l'intelligence, preuoyant l'vtilité qui en aduiendroit: car ceux qui nous feirent, n'ignoroient que les hommes seroyent transmuez és femmes, & autres animaux, & sçauoyét tresbié que beaucoup de bestes auroyent besoin d'ongles en plusieurs choses: au moyen dequoy incõtinent apres que l'hõme fut créé, ils l'armerent d'ongles. Pour ceste raison & par tels moyens ils meirent és membres extremes la peau, les cheveux, & les ongles.

Les ongles n'ont pas esté seulement faicts, comme dit Galien, d'os, nerf & peau: mais aussi de chair, veine, membranes, ou petites peaux, & ligamens.

Des arbres, herbes & plantes ordonnees pour le nourrissemēt des animaux: de leur nature & similitude. qu'elles ont avec eux.



R pour autant que les parties & membres de l'animal mortel auoyent to⁹ vne cognation ensemble, & que necessairement ils deuoient viure par le feu & l'esprit : afin q̄ par eux il ne fust vuydé & consommé, & perist incontinent, les Dieux y pourueurent en ceste maniere: Car meslans vne nature prochaine de l'humaine aux autres idees & aux sens, ils planterent quasi vn autre animal. Telles sont les arbres domestiques, plantes & semences cultiuees par art, qui estoyent au parauant sauuages, & par diligence ont esté appriouisees: car il n'y auoit au parauant que les sauuages, qui sont plus anciennes que les domestiques. Aussi tout ce qui est participant de vie, doit à bonne raison estre appellé animal. Or participe ce que nous disons, de la tierce partie de l'ame qui gist entre le diaphragme, & le nombril: en laquelle il n'y a opinion, raison, ou intelligence quelcōque, ains sentiment de plaisir & de tristesse avec concupiscences, toutes lesquelles choses elle reçoit continuellement. Mais d'autāt qu'elle tourne en soy & à soy, & que elle a reietté le mouuement exterior, & n'vse que du sien propre, pour ceste raison nature ne luy a donné aucun moyen de considerer ses affaires, parquoy elle vit, ne differant de l'animal: mais pour autant qu'elle est priuee de la faculté de se transmuer, elle demeure stable & enracinee.

1 Et que necessairement il deuoit viure par le feu & l'esprit. Le philosophe dit, que la vie humaine gist necessairement au feu, & en l'air Car comme il y ait quatre elemens, dont toutes choses sont engendrees, c'est assaioir le feu, terre, l'eau & l'air: tous tiennent que l'eau & la terre sont plus materiels, mais que le feu & l'air ont plus d'efficace, mesmement es animaux. Or le corps qui est par eux gouuerné, reçoit necessairement plusieurs euacuations, non seulement apparentes mais aussi incogneuës aux sens. Et ce par les spirations & effluxions, parquoy le corps a besoin de nourrissement pour remplir ce qui a esté tollu de leur substance. Dieu donc pour fournir à ce nourrissement a créé les plantes: qu'il appelle à bonne raison animaux. Car puis que l'ame est le commencement du mouuement, & que les plantes ont commencement de mouuement en elles mesmes, semble qu'on les doieue appeller animees. Et encores qu'Aristote soit d'aduis que le corps nō seulement pour estre animé doieue estre appellé animal, mais aussi faut qu'il soit sensible, nous trouuerons les plantes n'estre priuees de sens: car elles cognoissent ce qui est propre pour leur nourrissement, & qui les offense, attirans l'vn, & reiettans l'autre. Parquoy Platon leur a tresbien attribué sens.

2 Quasi vn autre animal. Platon attribue aux plantes sens, & quel que cognoissance de ce qui leur est nuisible ou profitable, & dit qu'à ceste cause on les peut aucunement nommer animaux, attendu mesmes qu'elles ont quelque mouuement interieur. Galien au liure de la substance des facultez naturelles.

3 Mais d'autant qu'elle, &c. Il semble que Platon se contrarie vn peu apres disant qu'elle est stable & enracinee, par

ce qu'elle est priuée du mouuement faict hors elle. Mais il parle icy de son propre mouuement, qui est véritablement qu'en commençant d'un petit grain elle s'esleue haut en l'air, & estend ses racines par terre pour tirer nourrissement qu'elle enuoye iusques aux derniers bourgeons donnant substance & accroissement à toutes ses particules: toutesfois elle n'a le mouuement qui se faict quand l'on change de place, & nous remuons d'un lieu en autre, & par ce demeure stable & enracinée.

Des conduicts & des veines par lesquelles le nourrissement est distribué par nostre corps.

A Pres que les superieurs eurent planté à nous autres inferieurs tous ces genres pour nostre nourriture, ils departirent en nostre corps ainsi qu'en vn iardin plusieurs conduicts, comme canauz, pour l'arrouser par l'humeur suruenant. Premièrement ils diuiserent secrettement aucuns conduicts souz l'assemblément de la peau, & de la chair, c'est assauoir deux veines dorsales, ainsi que le corps estoit double à dextre & à fenestre: qu'ils enuoyerent à l'espine, & comprindrent au milieu la moëlle genitale, afin qu'elle fructifiast mieux, & coullant plus abondamment vers les autres ainsi qu'une effusion faicte en baissant donnast arrousement. Et en apres departant icelles veines vers la teste, & les repliant ou meslant à l'opposite l'une de l'autre, ils transmirent les veines de la dextre à la fenestre, les autres de la fenestre

- 9 à la dextre: afin qu'il y eust vne conionction du reste
 10 du corps avec la peau, attendu qu'elle n'estoit com-
 11 prise de nerfs à l'enuiron vers le sommet: afin aussi
 que la faculté de sentir fust desdeux parties distribuee
 12 par tout le corps. Doncques ils feirent comme vn cō-
 duit d'eau au corps en la maniere qu'enten drons plus
 facilement apres auoir arresté ce poinct entre nous:
 que toutes choses composees de moindres parties re-
 tiennent les grandes, & que celles qui sont faictes de
 grandes ne peuuent retenir les moindres. Par ainsi le
 feu estant entre tous les autres gères de parties moi-
 ndres, il penetre l'eau, l'air, terre, & tout ce qui est com-
 posé d'eux, & passe outre, n'ayant rien qui les puisse
 retenir. Considerons le semblable en nostre ventre,
 13 qui retient la viande & bruuage qu'on luy baille: mais
 il ne peut arrester l'esprit & le feu, qui sont de com-
 position plus subtile, & des parties moindres que luy.
 14 Dieu donc a vsé de ces choses pour faire l'arrousemēt
 procedant du ventre aux veines.

1 Apres que les. *Il dit que Dieu a faict des plantes pour
 nourrir nostre corps, mangeant les fruiçts qui en prouiennent,
 & mettant leurs particules en nostre ventre, lesquelles sont en
 apres digerees & distribuees par les veines ainsi que l'eau par
 les ruisseaux des iardins: car l'eau est portee par les ruisseaux,
 & distribuee aux parties voisines, & laissent les iardiniers
 tant d'espace entre les ruisseaux, que l'eau y puisse couller &
 arrouser tout.*

Premierement ils. *Le Philosophe faict icy mention des deux grandes veines, dont procedent toutes les autres qui sont au corps. & les appelle dorsales, par ce qu'elles sont estendues par tout le dos: il les nomme aussi veines suyuant la maniere de parler des anciens, qui nommoient les arteres veines.*

Ainsi que le corps estoit double, Galien reprit icy ³ Platon, disant n'estre merueille s'il a ignoré la nature, & n'estre vray qu'il y ait deux veines, pour ce que le corps est double. Car les vases du dos ne sont de mesme espeece, par ce que l'un a petite tunique sans poulz, l'autre avecques poulz plus grosse cinq ou six fois, dicté communement par les medecins artere: & n'est l'un à dextre, l'autre à fenestre: ains sont les deux au milieu de l'espine: & des deux costez il y a nerf, l'un à dextre l'autre à fenestre.

La moëlle genitale. Il entend par la moëlle genitale la ⁴ dorsale, attendu que selon l'opiniõ des anciens en laquelle mesmes Hippocrates semble auoir esté, le sperme descendoit de la moëlle dorsale aux parties honteuses.

Qu'elle fructifiait mieux. Ce dit il pour la communi- ⁵ cation des vases du sang dont elle est nourrie.

Vers les autres. Il se faict dela aux autres parties du ⁶ corps vne effusion egale, ainsi que des grands ruisseaux la distribution se faict es petits,

Ainsi qu'une effusion faicte en baissant. ⁷ Α' τε ἄδι νόταυ - 7
 70s ἰνὸν χροῖς γινυμδίν. Il semble aussi à Galien, que Platon a parlé improprement en cest endroict, d'autant que les parties hautes qui sont vers le col & la teste prennent nourrissement par les veines.

- 8 Ils transmirent les vnes de la dextre à la senestre. *Plusieurs ont estimé que les veines passoyent en partie du costé senestre au dextre, & en partie du dextre à senestre. Mais ceux qui decouperent le corps humain plus diligemment, trouuent leurs extremittez estre vnies entre elles mutuellemēt ainsi qu'il aduient és autres parties du corps.*
- 9 Afin qu'il y eust vne conionction. *Il pense que le lien de la teste soit leur union, ignorant de leurs vrais liens, les plus grands estre és sutures, les moindres en la taye ou membrane qui est au tour du tez de la teste: & en la peau qui est si fort espaisse, qu'il semble auoir au dedans d'elle vne substance approchante de chair, & qu'elle soit reserree vers le tez.*
- 10 Attendu qu'elle n'estoit comprinse de nerfs. *Il dit qu'il n'y a poinct de nerfs en la teste, ne cognoissant les nerfs volontaires & copulatifs, & la complication mutuelle qu'ot les veines auccques les nerfs.*
- 11 Que la faculté de sentir fust des deux parties. *τὸ τῶν αἰσθητικῶν πρὸς ἴσος. i. de mot à mot, l'affection des sens, il va autrement: car les sens sont causez par les nerfs, ce que plusieurs medecins anciens ont ignoré.*
- 12 Comme vn conduit d'eau. *En Grec ὕδαρ γαργύων, appellant ainsi suyuant la premiere similitude, le port du sang fait par les veines, & cause du feu & de l'esprit, sortant du ventre, & emportant auccques soy les particules digerees de l'aliment.*
- 13 Retient la viande & bruuage. *Il montre icy manifestement comment la viande & le bruuage sont portez au ventre, & appelle la digestion du suc, qui se fait au ventre par la*
mision

miffion du boire & du manger és veines, arroufement, pour l'humidité

Dieu dóca vſé de ces choſes. *i. de l'eſprit, & du feu: car il appelle feu la chaleur qui eſt en noſtre corps, prenant l'appellation de l'element qui l'engendre, d'autant que tout ce qui eſt chaud, eſt tel par la force du feu.* 14

De l'infpiration & reſpiration comment eſt faicte, & de la concoction & digeſtion.



L tressit certain filé d'air & de feu, semblable à vn verueul de pescheur, qui aye deux petites nasses, à l'entree desquelles il feit de rechef l'vne for-
 chuë, & de ces nassules il estendit à l'entour du corps, comme chordes iusques aux extremitez du filé ou
 tissure. Or fut tout le dedans de ceste tissure composé de feu: mais il feit les petites nasses, & le receptacle semblable à l'air: puis il les print & colloqua dedans l'animal formé en ceste maniere. Il passa l'vne des nassules en la bouche, mais d'autant qu'elle estoit aussi double, il demit l'vne par les arteres au poulmon, l'autre vers les arteres au ventre: consequemment diuisant l'autre il tira l'vne & l'autre partie commune par les conduits du nez: afin que quand l'vne n'iroit par la bouche, d'elle fussent remplis tous les cours & conduits de l'autre. Quant au residu du reste de la nasse, il le meit vers les parties concaues du corps. Outre

plus il ordonna tout cecy maintenant couller doucement és nassules, veu que c'est air : maintenant des nassules recouller en haut : puis par le filé comme e-

9 stant corps rare entrer, & de rechef sortir, & les rayons de feu interieurs estendus suyure, passant l'air és deux parties. Ce estre continué sans cesse, pendant que l'animal mortel a vie. Nous sommes d'aduis que celuy

10 qui a imposé le nom à ceste action, l'ait tresbien appelée respiration & expiration. Or est tout cest œure, & toute ceste passion faicte au corps arrousé & refreschi pour luy donner nourrissement & vie: car la respiration allant dehors & dedans, le feu interieur qui luy est ioint, suit: & comme il soit tousiours esleué entrant au ventre, prent la viande & bruuage qu'il y trouue, & les consomme & diuise en particules, lesquelles il transporte par les cōduits ou il passe, & puisant cōme d'une fōtaine, les deriue par les veines ainsi que par aucuns canaux, les faisant ruiseler, & courir

II par le corps, comme l'eau par vne valee. Mais voyons de rechef pour quelle cause la respiratiō a esté ordōnee telle qu'elle est maintenant, puis qu'il n'y a rien vuide ou puisse entrer chose quelconque portee d'ailleurs, & que l'esprit est porté hors de nous: il s'ensuit ce qui est desia assez notoire, qu'il n'entre point en lieu vuide, ains iette le prochain de sa place: semblablement celuy qui est ietté, pousse l'autre prochain. Par laquelle necessité tout ce qui est poussé au lieu d'ou est sorty l'esprit, y entrant & le remplissant accōpaigne l'esprit. Et ce fait tout cecy, cōme par quelque

cir-

circūuolution, attendu qu'il n'y a rien vuide. Parquoy 12
 apres que la poiētrine & le poulmon ont enuoyé l'e-
 sprit dehors, ils sont incontinent remplis par l'air, en-
 uironnant le corps qui entre dedás, & est reietté par
 la chair porreuse. De rechef l'air retournant & sortant 13
 dehors par le corps, repousse dedans la respiration par
 les conduits de la bouche & du nez. Nous estimons 14
 la cause qui donne à cecy commencement estre telle:
 Tout animal retient aux veines & au sang certaine
 chaleur, comme vne source de feu que nous auons 15
 comparee à la tissure d'un filé à prendre poisson, estāt
 estenduë par le milieu, & toute tissüë de feu avecques
 ses parties exterieures d'air. Or faut il penser que la
 chaleur aille naturellement vers son semblable au
 lieu qui luy est propre. Et comme il y ait deux sorties,
 l'une par le corps dehors, l'autre par la bouche, & par
 le nez, quand l'esprit vient à l'une partie, il pousse ce
 qui y est: puis ce qui y est poussé récontrant le feu, est
 echauffé, & ceq̄ fortist dehors, rafraischi. Quāddōc la
 chaleur est muee, & ce qui passe par l'autre cōduit de-
 uient chaud, de rechef ce qui tend là estant echauffé, &
 retournant à son naturel, repousse ce qui est en l'autre
 partie. Doncques ce qui reçoit le mesmes, & rend
 le mesmes continuellement estant ainsi par tout
 agité çà & là faict des deux, cause la respiration
 & expiration. Il en conuient autant estimer des at-
 tractions que les medecins font par les ventoses, 16
 ou par bruuges, & des choses qui sont portees
 haut en l'air, ou enuoyees en terre: pareillement des

fons qui ſeblent legers ou peſans, greſles ou gros, leſ-
 quels aucunesfois deſaccordent pour la difference du
 mouuemēt, qui eſt par eux faiēt en nous: aucunesfois
 accordent pour le mouuemēt ſemblable: car ceſſans
 les mouuemens des premiers & plus legers, & eſtans
 ia reduits à quelque ſimilitude, les graues qui leur
 ſuccedent, les agitent & accueillent: toutesfois en les
 accueillant, n'entreiettent pas nouveau mouuement
 pour les troubler, ains induiſent vn commencement
 du mouuement plus peſant ſelon le commencement
 du legier. Ainſi en accommodant la ſimilitude du
 mouuement ceſſant, ils contemperent vn accord du
 greſle & du graue. Auſſi la meſme raiſon cōuient aux
 17 cours des eaux, aux cheutes de tonnerre, à l'attractiō
 18 merueilleuſe de l'ambre, & de l'aimant dicte la pierre
 d'Hercules. Veritablement il n'y a aucune attraction:
 mais commē il n'y ait rien vuide, & ſe pouſſent & re-
 pouſſent les vns les autres mutuellement, & ſoit ainſi
 qu'eſtans assemblez ou deſassemblez appetent chacū
 ſon lieu, celuy qui en cherchera diligemment les rai-
 ſons, il trouuera ces effets merueilleux proceder de
 leurs paſſions mutuelles compliquees. Au regard de
 la reſpiration dont nous eſtions ſortis, elle prouient
 de ces cauſes: & par la maniere ſuſdicte, c'eſt aſſauoir
 par le moyen du feu diuiſant les viandes, & s'eſleuant
 leans dedans avecques l'eſprit qu'il rencontre: puis ti-
 rant du ventre ce qui eſt digeré, l'enuoye és veines
 par ceſte commune eleuation, leſquelles il rempliſt.
 A raiſon dequoy les chyales & ſucz des alimens ſont
 eſpan-

espanduz vniuersellement par tout le corps de chacun animal.

Il treffit certain filé. *Après le discours de l'ame du mō- 1*
de, & de la constitution des quatre elemens, il n'y a endroit
plus obscur en tout le Timee que cestuy cy : lequel toutesfois
nous mettrons peine d'esclaircir par le menu, & avec la plus
grande diligence qu'il nous sera possible, suyuant la maniere
d'exposer que nous no^s sommes proposee du cōmencement.
Mais pour venir au texte de Platon, il entend par κέβλα
les nasses des pescheurs qu'il faut auoir veuës pour auoir l'in-
telligence de ce passage qui est tant difficile, comme nous auons
dit qu'encores apres les auoir veuës, il sera mal aisé de l'enten-
dre. Si donc quelcun est pres de la mer, il les pourra regarder:
s'il est ailleurs, considere les panniens d'osier qui sont clos par le
bas, & ouuerts par le haut, puis aduise à ce qui s'ensuit.

Qui aye deux petites nasses à l'entree. *En Grec* du πλάκ 2
κατὰ τὴν εἰσοδὸν ἐγκύρτια ἐχούσας. *Après donc auoir excogité la*
nasse des pescheurs, qui est vn simple filé, il faut excogiter de-
dans elle vne autre nasse semblable à la grande, mais moindre:
lequel filé est tout faict de chordes, & estendu du fons de la
grande nasse ayant mesme base avecques elle: dont toutesfois
le trou ne soit de mesme hauteur, ains beaucoup plus bas. Cer-
tainement apres auoir excogité vne simple nasse, il sera facile
la contempler double: car quelle est la premiere, telle est l'autre
y cōtenue: & apres l'auoir cōceü en l'esprit, il faut en apres ex-
cogiter vne longue retz estenduë des deux iusques au trou de
la grande nasse, tellement que les poissons puissent entrer par
deux endroits: les vns par l'un, les autres par l'autre. Par

ainsi iàçoit que les poissons soyent separez les vns des autres, toutesfois ils seront tous contenuz en vne grande nasse.

3 Desquelles il feit de rechef. Desquelles petites nasses il feit l'une fourchuë, *διέπλεξε διήρωω*, bicornè, fenduë en deux ou fourchuë. La metaphore est prinse du bois ayant deux fourchons, que les Grecs appellent *διήρωω*. Or a Platon maintenant transferé l'appellatiō à la bouche, ou trou de l'autre nasse, afin que nous la puissions considerer double: Voulant par ceste comparaison nous faire entendre, que la grande peau environnant tout le corps soit semblable à l'exterieure circūscriptiō de la grande nasse, & les autres qui sont comme petites nasses vuides contenuës en elle aux places, ou regions qui sont dedans la peau, c'est assavoir à celle qui est vers le ventre, & à l'autre qui est vers la poictrine: dont montent comme deux flutes. i. *αἰδοῖ* iusques à la capacité de la bouche, c'est assavoir l'estomac, ou gueulle du ventre, & l'artere dicte aspere, venant au poulmon qui gist en la cavitè correspondante à l'autre nassule. Doncques par ceste bouche est faicte la respiration entrant & sortant l'esprit: par l'autre est porté au ventre ce qu'on boit & mange, tellement que beaucoup de l'une & l'autre matiere entre en ceste maniere par la bouche au corps, & peu, par les deux ensemble: car beaucoup d'esprit ne peut entrer au ventre, & beaucoup de bruage en l'artere aspere, & au poulmon tout à la fois. Il dit que la respiration de l'artere aspere est fourchuë, pourtant que nous respirons par la bouche, & par le nez, & mangeons & beuons par la bouche seulement. Puis que nous auons entendu & conceu ce qui doit estre en nostre corps comparé à la grande nasse & aux petites, poursuyuons le reste.

Comme chordes. Il compare les veines & arteres, qui 4
depuis le ventre & poulmon s'estendēt iusques aux extremes
parties du corps aux chordes estēdues des petites nasselles aux
grandes.

De ceste tissure. Platon appelle icy tissure. i. *πλόκων* 5
tout ce qui est semblable à la nasse, pour autant qu'il y a de-
dans elle des nassules: & veut que la region contenue par elles
soit plus semblable à l'air qu'au feu. *ἀπὸν ταυ τὸ δ' ἐγκύρτια καὶ τὰ
κύβος ἀσσοειδῆ.* Au regard des nassules il n'y a double: car la
region vuide contenant l'air seul apparoit en la poictrine: mais
il est difficile d'entendre pourquoy il a dit le receptacle. i. *τὸ κύτος*
semblable à l'air, sinon qu'il entende la peau qui est froide, &
& contigue de l'air ambient: & semble qu'il vueille dire que
l'air circunstant prochain à la tissure soit quelque portion de
la nasse: supposant cecy, le reste conuiendra fort bien.

Puis il les print. La tissure predicte n'est point d'elle mes- 6
mes: mais il la faut premierement entendre à par elle, & en
apres l'accommoder à l'animal.

Il passa l'une des nassules. Comme il y ait trois 7
tissures l'une qui est la grand nasse, les deux autres com-
me nassules, il enuoye la tissure des nassules, en la bouche:
mais d'autant qu'elle est double, il desmet l'une par les
arteres au poulmon, l'autre vers les arteres au ventre:
& comme ces nassules soyent aussi deux, dōt il a appellé l'une
cy deuant forchue, la partiſāt il enuoye l'une en l'autre partie,
cōme par les cōduits du nez: la raisō pourquoy elle est cōmune,
c'est afin q̄ quād l'une n'iroit par la bouche, d'elle fuſſēt rēplis
tō^s les cours & cōduits de l'autre: car la nassule de la respiratiō
estāt forchue, elle a deux voyes de l'alcine, l'une par la bouche,

l'autre par le nez, qui fait l'office du conduit de la bouche quand il est clos, ou qu'il se repose.

8 Outre plus il ordonna. *Nous ayant reduict à memoire comment toute la nasse du corps est terminee à la peau contiguë de l'air exterieur, il veut que nous imaginions qu'elle a en soy deux regions d'air comme nassules, l'une au Ventricule, l'autre en la poictrine: & tout ce qui est moyen entre elles, qui est le corps, auoir rayons de feu estendus par les veines & arteres, qui sont les voyes par lesquelles le mouuement est faict de l'interieur vers l'exterieur, & de l'exterieur vers l'interieur: car il dit qu'il y a en ceste tissure deux mouuemens contraires ensemble, l'un des nassules vers l'air ambient, l'autre de l'air ambient aux nassules.*

9 Les rayons de feu. τὰς δὲ ἐν βύσσῳ πύρρος ἀκτῖνας, il les appelle ainsi, pour la substance exuperante du feu.

10 L'ait tresbien appellee respiration & expiration. Il y a en cecy trois especes de mouuement: le premier est inspiration, quand l'esprit est porté dedans: le second expiration, quand il est porté dehors: celuy qui est composé des deux, est appellé respiration: quelcuns y adioustent la perspiration, qui est faicte par tout le corps. Platon a appellé l'inspiration respiration, qu'il dit estre faicte en l'artere aspere, & au ventre: mais comme l'expiration rencontre l'inspiration en la region moyenne entre les nassules, & la grande nasse, il dit le boire & manger estre decoupé par le mouuement faict dedans, & l'agitation de toute la tissure, qu'estant brisé par la chaleur & l'esprit, il est porté par tout le corps: laquelle action est appellee par les medecins distribution, quand le nourrissement est distribué à tout le corps par les veines & arteres.

Courir par le corps comme l'eau en vne vallee. ἔειν ὠ- 11

σπερ αἰλῶνος διὰ τῆς σώματος.

12
Circumuolution. Ceste circumuolutiō ne doit estre simplement entendüe, ains celle qui est de mouuemens contraire c'est assauoir quand la chaleur innee estant emüe vers la peau, l'air exterieur est intrus & circumagité au corps par la bouche: & au contraire sortant le mesme par la bouche, l'air enuironnant nostre corps est poussé au corps par la peau: tellement que l'expiration & perspiration sont operations de nostre nature, & se faiēt l'inspiration tant par la bouche que par la peau. Galien au liure 8 de la doctrine d'Hippocrates & de Plató, qui reprent ce passage, mesmement entant que l'auteur ostee l'attraction qui a tant d'efficace és choses humaines, attribue tout cest effect à la circumpulsion.

13
L'air retournant & sortant. Il veut dire que la respiration & perspiration se facent par circumpulsion, que les Grecz appellent τελευσιον en ceste maniere: Quand nous expirons par la bouche, il aduient que l'air sortant des nassules dehors, pousse tout entour l'air exterieur par la peau: lequel air exterieur est depuis porté au plus profond du corps, remplissant le lieu de l'air sorti dehors par l'expiration. Aussi quand autrefois l'air reuiert à ce mouuement exterieur faiēt par la peau, lors il aduient que l'air exterieur estant de rechef poussé tout entour par la chaleur & esprit, soit porté par la bouche dedans le corps. Or estime Platon toute ceste circumpulsion estre faiēte necessairement, afin qu'il ne demeure rien vuide: que pour ceste raison quand quelque chose est vuidee, vne autre suit continuellement pour la remplir, qu'Erasistrate ancien medecin appelloit τὴν πρὸς τὸ κενὸν ἀπολατίαν. i. consecution à

te qui est euacué.

14 Nous estimons. *Il declare maintenant ouuertement la region qui est au profond du corps, en laquelle il dit y auoir vne nasse qu'il a appellee source de feu, & veut que ceste chaleur retire à son semblable: car quand selon son opinion la chaleur s'auance sortir par la bouche, le chaut venant aux parties concaues de l'air, non seulement il decoupe & brise ce qu'il y trouue, mais aussi tire avecques soy l'air exterior, de sorte que ce qui est poussé rencontrant le chaut qu'il appelle feu, est echauffé: & ce qui sortist, refreschi. Encores que ce qui est echauffe retourne à son semblable par la superficie extérieure, & que de rechef l'air estant es cauitez exterieures le suiue, & incontinent apres celuy qui est en la bouche: que suit aussi l'exterieur poussé par celuy qui sortist, d'autant qu'il n'y a rien vuide pour receuoir ce qui est du corps porté dehors. Ainsi l'air prochain poussé, pousse l'autre prochain, & de rechef celuy qui est apres, iusques à ce qu'en ceste circumpulsion l'air, suruienne pour remplir ce qui est vuide du corps. Tellement qu'il veut ceste circumpulsion estre faicte non par un cercle, mais par deux demis cercles, ayans mouuemens contraires.*

15 Vne source de feu. *La chaleur n'est pas engendree es corps des animaux, ainsi qu' es pierres & es pieces de bois par leur collision: mais au contraire sont causez les mouuemens des arteres par la chaleur innee attendu que quand le corps est refroidi par le froid exterior par quelque medecine, & qu'il n'y a autre accident causant ceste alteration, le mouuement des arteres, des nerfs, & des muscles cesse incontinent: toutesfois il enst mieux vallu dire, la fontaine de chaleur, que du feu,*

com-

cōme Hippocrates l'appelle par tout. Car si la concoction des viandes, digestion, generation de sang, & nourrissement estoit faict par le feu: toutes telles choses se feroient mieux és fieures agües qu'en autre temps: mais la chaleur naturelle est temperée, & demeure sa substance au sang & à l'esprit, & est temperée par la chaleur & froideur meslees ensemble.

Il en conuient autant estimer des attractions que 16 les medecins font par les ventoses. Comment & pourquoy est-ce qu'il dit que l'Antiperistase c'est à dire la circonstance contraire du mouvement à l'entour des corps (d'autant qu'il n'y a rien de vuide en nature) est cause des effets qui se font és ventoses des medecins en auallant la viande, en iectant de gros & pesans fardeaux, és fluxions des eaux, & cheutes des fouldres, en l'attraction que faict l'ambre, & la pierre de l'aimant, & en la consonance, & accord des voix: car il semble qu'il n'y ait point de propos, d'attribuer vne mesme & seule cause à tant d'effets, si diuers & si differents de genre: car encore, quant à la respiration des animaux, qu'elle se face par ceste mutuelle pulsion de l'air, il l'a suffisamment déclaré: mais des autres effets qui semblent estre des miracles en nature, & ne sont rien, ce dit il, par ce que ce ne sont que les corps qui s'entrepoussent les vns les autres à l'environ, & passent reciproquement és places les vns des autres, il nous a laissé à declarer comment cela se faict particulièrement en chacun exemple.

Pour le premier doncques, quant à la ventose, voicy comment il en va. L'air qui est compris au dedans de la ventose, ioignant la chair, estant par la chaleur enflammé, & deuenāt

plus delié & plus subtil, que ne sont les petits pertuis & pores du cuiure dont est faicte la ventose, en sort dehors, non pas en un lieu vague ne vuide, car il n'y en a poinct, mais en l'autre air qui est à l'entour de la ventose, par dehors, & le pousse, & celuy là en pousse un autre deuant luy, & ainsi de main en main, l'un cedant, & l'autre poussant, & se mettant au lieu vacant que le premier a laissé, ainsi reuenant à toucher à l'entour de la chair que la ventose a empoignee, & la bouillant, il en tire espraint, & faict sortir l'humeur qui y est au dedans de la ventose. L'aualler de la viande se faict aussi tout de mesme, car les creux & cauites, tant de la bouche que de l'estomach, sont tousiours pleines d'air: quand donc la viande est pousse au dedans du canal de la gorge, tant par la langue que par les glandes & muscles du gosier qui s'estendent, l'air estant pressé & espraint par la viande, la suit de pres à mesure qu'elle cede, & aide à la pousser à bas. Semblablement aussi les pesants fardeaux que l'on iecte, comme grosses pierres & autres telles choses, fendent l'air en sortant avec l'impetuosité du coup qu'on leur baille, & le mespartissant, & luy coulât à l'entour, selon son naturel, qui est de poursuiure la place delaissee, & la remplir, le vuide suit apres la masse lancee, & luy haste encore d'auantage son mouuement: les cheutes aussi de la fouldre ressemblent ne plus ne moins aux lancemens des fardeaux, car elle saulte enflammee hors de la nuë par la violence du coup en l'air, lequel ouuert & rompu luy cede, & puis se reioignant ensemble au dessus, la pousse en bas contre sa nature, par force. Quant à l'ambre, il ne faut pas penser qu'il attire rien de ce qu'on luy presente, non plus que faict la pierre de l'aimant, ne pareillemēt que rien qui en approche luy saul-

te sus

te sus de luy mesme: mais quant a la pierre, elle iette hors de soy ne sçay quelles fluxions grosses, pesantes & flatueuses, par lesquelles l'air contigu venant a estre entre-ouuert, poulse celuy qui est deuant luy la tournant à l'entour, & rentrant en la placo vuidée, force le fer, & le poulse deuant soy: & quant à l'ambre, il a bien ne sçay quoy de flambant & d'esprit flatueux qu'il iecte dehors, quand on le frotte par dessus, par ce que ses pores & petis pertuis s'ouurent: ce qui en sortant faict le mesme effect que la pierre de l'aimant, & attire ce qui est aupres de luy, le plus leger & le plus sec, pource qu'il est plus gresle & plus debile, car il n'est pas assez fort, ny n'a pois, ny violence, pour pouuoir pousser & chasser vne grande quantité d'air, avec lequel il puisse venir à bout des plus grandes choses. Mais comment donc est-ce que cest air ne pousse ny le bois ny la pierre, ains seulement le fer, & l'ameine à la pierre? ceste doute & difficulté est cōmune à ceux qui cuident que cest assemblément de ces deux corps se face ou par attraction de la pierre, & par naturel mouuement du fer. Or le fer n'est ny trop rare, comme est le bois, ny trop serré, comme l'or ou la pierre, ains a de petits trous, de petites voyes, & des asperitez rabotteuses, à cause de ces inegalitez, bien proportionnees & sortables à l'air, tellement qu'il ne coule pas si aisément par dessus, ains a des arrests & des prises, où il se peut affermir, & prendre pied assez raisonnablement pour pouuoir pousser en auant & forcer le fer, iusques à ce qu'il aille baiser la pierre: voyla les causes & raisons que l'on pourroit rendre de ces effects la. Mais le coulement des eaux sur la terre, par quelle maniere de pousemēt il se faict, il n'est pas si facile à appercevoir, ny à declarer: & faut entendre que es eaux des laqs qui ne bougent, & demeu-

rent tousiours en vn lieu, c'est pour ce que l'air espandu à l'entour, & les estraignant de tous costez, ne se mouuant point, ne leur laisse place aucune vuide. Par ainsi le dessus de l'eau, tât és laqs, comme en la pleine mer, se remuë & se courbe de vagues, selon que l'air est agité, par ce que l'eau suit incontinent le remuëment de l'air, & flue quand & luy, pour ses inegalitez: car le coup donné au bas faict le creux de la vague, & celui d'enhaut fait la tumeur & enfleure d'icelle, iusques à ce que toute la place qui contient l'humour de l'eau soit toute quoye & rassise, alors la vague cesse, & l'eau se rassiet aussi. Les fluxions doncques des eaux qui courent tousiours, se font par ce que les eaux suyuent tousiours, & vont apres l'air qui leur cede, estâtz chassées par celles qui les poussent derriere, & ainsi se faict vn coulement perpetuel & conuinuel, qui ne cesse iamais: c'est pourquoy les riuieres, quand elles sont grosses à plein chantier, elles courent plus roide. mais au contraire, quād il y a peu d'eau, elles vont aussi plus lentement, l'air ne leur cedant pas, pource qu'elles sont trop foibles, & qu'elles n'ont pas beaucoup de circonstances qui les pressent, ne qui les chassent. Ainsi est il force que les sources des fontaines sortent sur la terre, par ce que l'air dehors entrant subtilement és places vuides aux creux de la terre, en chasse l'eau dehors. Le paué d'une maison fort obscure, contenant vn air estouffé, sans qu'il y entre ny vent ny haleine, si on respand de l'eau dessus, engendre du vent & de l'esprit, estant l'air debouté de son lieu par l'eau qui y tombe, & en estant frappé & battu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entre-pousser & s'entre-ceder l'un à l'autre, ny ayant poinct de place vuide, en laquelle

l'un

l'un estant colloqué ne puisse estre subiect à se res sentir de la mutation & alteration de l'autre. Et quant à la consonance de l'harmonie luy mesme a déclaré comment c'est que s'accordent les sons. Car le viste & leger est haut & agu, & le tardif & lent est bas & gros, & pourtant les agus frappent les premiers le sentiment de l'ouye. Mais quād eux ia languissans & finissans, les tardifs cōmencent à leur succeder, la meslange des deux pour la consonance donne plaisir & volupté à l'oreille, laquelle se nomme consonance & accord, dequoy l'air est instrument, ainsi comme il est facile à veoir, parce que nous auons desia dict. Car la voix est le battement de ce qui sent par les oreilles battu de l'air : à cause que l'air estant battu par ce qui se remuë, bat aussi le sentiment de l'ouye, s'il est vehement. C'est celuy qui arriue le premier à l'ouye, s'il est vehement, aiguement, s'il est mouffe, mollement. Or celuy qui est battu avec vehemence & roidement, c'est celuy qui arriue le premier à l'ouye. Mais puis apres tournant au contraire & venant à trouuer le tardif & lent, il suit & accompagne le sentiment.

De l'ambre. ἄλεκρον en Grec & en Latin succinum. 17
 Pline en parle au 37. liure de l'histoire naturelle, chap. 2, & 3. George Agricola au quatriesme liure de la nature des fossiles, Corneille Tacite au traicté de la Germanie. Il s'echauffe en le frottant, & estant echauffé, il attire les plumes, pailles, & fueilles, & autres choses legeres & petites, ainsi que l'aimant attire le fer, & le retient.

18 L'aimant dicte la pierre d'Hercules. *Pline au 36. li-
ure de l'histoire naturelle dit que nature a baillé comme sens
& mains à l'aimant. Qu'est-il (dict Pline) plus dur & plus
resistant que le fer? Toutesfois il obeit, & est tiré par l'aimant:
& la matiere qui dompte toutes choses, suit ie ne sçay quoy,
& quand est pres, assiste & est retenuë, & pour ce l'appellent
syderite, ou pierre d'Hercules: car tout ainsi que Hercules dô-
pta & opprima les monstres du monde, ainsi l'aimant attire
le fer, & retient: les autres disent qu'elle a prins son nom de la
ville d'Heraclee. George Agricole liure 5. de la nature des fos-
siles.*

19 Veritablement il n'y a. Galien s'esmerueille de ce qui a
meu Platon de mettre plustost en auant la circumpulsion que
l'attraction, differant en ce poinct seulement d'Hippocrates.
Or que la respiration ne soit faicte par circumpulsion, Erasi-
strate le monstre euidemment. Galien aussi au liure des facultez
naturelles declaire tresbien le pouuoir de l'attraction.

*Du sang & des autres humeurs, & d'ou elles procedent:
comment tout animal croit & diminue: de la
vieillesse, & la mort naturelle.*



R incontinent que les viandes sôt
diuisees & separees de leurs sem-
blables, les vnes des fruiçts, les au-
tres des herbes que Dieu a produi-
ctes pour la nourriture des corps,
elles reçoient diuerses couleurs
au moyen dela mixtion, dont la principale est rouge,
pro-

procedant d'vnë portion de feu, & de certaine abster-
sion faiçte en l'humide. D'ou vient que la couleur de
ce qui coulle par tout le corps se presente telle à la
veuë que nous l'auõs dicte, & est appellee sang, vraye
pasture de la chair, & du corps vniuersel, moyennant
lequel sang chacune chose arrousee remplist la vuide.
La maniere de ceste euacuation & repletion ressem-
ble aux autres mouuemens de l'vniuers, par lesquels
chacũ tend tousiours vers son semblable: car les cho-
ses qui nous environnent exterieurement, nous re-
foluent tousiours & attirent parties de nous à leurs
especes semblables. Par ainsi le sang qui est en nous
departi & enclos, comme en tout autre animal souz
le ciel, est contrainct en suyure le mouuement de l'v-
niuers. Doncques si toutes choses diuisees dedans
nous appetët leur semblable, certes elles remplissent
ce qui est vuide. Or quand il sen va plus qu'on ny
met, l'animal diminue: si autrement, augmente & ac-
croist. Parquoy la recente composition de tous ani-
maux, ayant triangles nouueaux à la semblance d'vn
fond de nauire, les retient fermement serrez & iointz
ensemble: & accroist facilement ce pëdant qu'ell' est
mollë & tendre, d'autant qu'ell' est n'aguere venue
de moëlle, & prend sa nourriture de lait. Quand donc
moyennant ses triangles recens elle surmonte ceux
des viandes & bruuages, suruenans exterieurement
plus vieux & plus debiles que les siens, elle rend l'a-
nimal grand, le nourrissant de plusieurs semblables:
mais quand elle lasche la racine & iointure de ses triã-

gles, pour raison des grands trauaux & labeurs continuels qu'il luy a conuenu supporter, dont finablement s'est trouuee lassé & vainque, elle ne peut plus digerer la viande, ny la conuertir en sa semblance, ains sont ces membres facilement dissipéz par les alimens qu'elle reçoit. Adonc commence à defaillir & diminuer tout animal étant ainsi surmonté, & s'appelle ceste incommodité, vieillesse. La fin aduient quand les liens des triangles, dont la moëlle est composée, qui estoyét au parauant ioints & appropriéz ensemble ne résistét plus, ains estans laschez par le long travail delaisent les liens de l'ame, laquelle se depart incontinent sans qu'on l'apperçoie, & neantmoins avecques plaisir. Car tout ainsi que ce qui aduient contre nature est moleste & fascheux: ainsi est plaisant ce qui escheoit selon l'ordre de nature, tellement que la mort aduenant par maladies & playes, est griefue, & violente: mais celle qui par vieillesse nous meine à la fin selon nature, est la mort qui sort la plus aisee, & qui aduient plustost avec plaisir que douleur.

- I Certaine absterfion faicte en l'humide. *En delaisant ceste qualité, tellement que le sang est faict par la mixtion de l'element du feu, & de quelque humidité: mais d'autant que ceste humidité n'est pas de pure eau, ains y a quelque portion de terre meslee, ce qu'on cognoist par sa crassitude: il est manifeste que le sang est engendré de tous, mesmemēt qu'il y a quelque portion de l'air meslee.*

*Des maladies du corps, d'où, & comment elles viennent, & des quatre humeurs qui dominent en nous, c'est-
assavoir du sang, phlegme, cholere &
& melancholie.*



N'y a celuy qui ne voye manifestement d'ou viennēt les maladies. Car ¹ comme nostre corps soit cōposé de quatre genres, c'est assavoir de la terre, du feu, de l'air, & de l'eau : quand ils excedent, ou defaillent contre nature, & sont transportez de leur lieu propre: de rechef quād le feu & autres puis qu'ils sont ² plusieurs genres assemblez en vn corps, ne font chacū leur office & deuoir ils causent plusieurs seditions interieures & maladies. D'autant que quand chacun d'eux est faict, ou transmué de lieu en autre contre l'ordre de nature, ce qui estoit au parauant chaut, refroidist: ce qui estoit sec, deuiet moitte, leger, pesant & reçoit autres infinies mutatiōs & changemēs. No⁹ disons ce seulemēt qui est tousiours semblable à soy, va tousiours de meisme, & avec deuē proportiō reçoit & rend ce qu'il appartient demeurer sain & entier: mais au contraire ce qui peche en receuāt, ou rendant causer beaucoup de mutations & de maladies avecques infinies corruptions. ³ Secondement il conuient considerer les maladies par les secondes compositions ordonnees selon nature. Car comme la moëlle, l'os, la chair, & les nerfs en soyent faicts, & le sang pa-

reillement, iacoit qu'autrement en aduiennent plusieurs inconueniens: mais les grandes & grieues maladies en sont engendrees par ceste maniere. Quand en leur generation & constitution l'ordre de nature est peruertit, ils sont alors corrompus, car selon nature la chair & les nerfz viennent de sang, les nerfz de filamens pour la semblance. De rechef ce qui prouient des nerfz, & de la chair visqueux & gras entretient la chair aupres des os, & les os pres de la chair, leur donnant augmentation. Semblablement ce qui passe par l'epaisseur des os, estant du plus pur genre de triangles soef & gras, coulant & distillant des os, arrouse la moelle. Or ce pendant qu'ils tiennent tel ordre, nous demeurons sains: & quand vont au contraire, deuenons malades. Car quand la chair est gastee, elle transmet aux veines certaine corruption & pourriture: dont le sang accompagné de l'esprit, & abondant es veines, reçoit diuersité de couleurs avecques amertume, saueurs acides ou salees engendrant bile, crueur, & beaucoup de phlegme. Toutes lesquelles choses ainsi engendrees & corrompues infectent premiere-ment le sang mesmes, & ne donnas plus aucun nourrissement au corps, sont portees çà & là par les veines sans obseruer l'ordre du circuit naturel: Elles sont aduerses les vnes aux autres, d'autant que ne s'entraidēt, & d'auantage contrarient à la naturelle habitude du corps perseuerant en son estat, & la font dissoudre & consommer. Veritablement quand vne portion de vieille chair se consomme, elle est difficile à cuire

ὅταν γὰρ
τιμωμὲ-
νῃ σὰρξ.

cuire & digerer, & noircist au moyen de la vieille adu-
 stion; & parce qu'elle est de toutes parts mangée, de-
 uient amere, & nuist fort au reste du corps non enco-
 res corrompü. Adonc la couleur noire au lieu d'amer-
 tume, aigreur & acrimonie, n'estant plus la chose tant
 amere qu'e deuant; & de rechef l'amertume bincte
 de sang deuiant rouge: & le noir meslé avec le rouge
 reçoit couleur de fiel: aussi le iaune est meslé avecques
 l'amertume, quand la chair nouvelle est consumée
 par la flamme du feu. Et a esté imposé nom commun
 à tout cecy, où bien par aucuns medecins l'appellans
 bile, où bien par celuy qui scauoit discerner plusieurs
 choses dissemblables, & en icelles trouuer vn genre
 digne d'appellation commun à toutes. Les autres es-
 peces de bile prennent nom selö la diuersité des cou-
 leurs qu'elles ont. La crueur tiree du sang comme me-
 ge, est douce: & celle qui procede de la bile noire ai-
 gre: & quand par crueur elle est meslée à la saueur sa-
 lee, on la nomme pituite acide. Auncunes fois quelque
 chair recente & tendre est corrompue avec l'air, puis
 s'enfle par le vent, & est remplie d'humeur dont pro-
 cedent comme bouillöns d'eau, lesquels du com-
 mencement l'on n'apperçoit quasi point, à raison de
 leur petitesse: mais iointz ensemble s'agrandissent; &
 pour l'escume qui y vient, prennent couleur blanche.
 Nous appellons ceste consommation & putrefaction
 de chair tendre faicte avecques esprit, pituite blan-
 che: & le mege de la pituite recente, lerne, sueur, &
 autres semblables, esquelz nostre corps est iournelle-

ment resolu. Ce sont tous vrais instrumens de maladies, mesmement quand le sang n'est point rempli de viandes & bruuages selon nature, ains prent augmentation d'ailleurs contreuenant aux loix de nature. Quand donc la chair est mangée tout'entour, & la racine demeure, ce n'est que demi maladie, veu qu'on la restaure facilement, mais quand ce est gasté, qui ioint la chair aux os, & que le sang qui en decoule & des nerfz ne donne plus nourrissement à l'os, ny sert de lien à la chair vers les os, ains est rendu par mauuais regime de gras & visqueux, aspre & salé: alors ce que souffre ces accidens, refroidist souz la chair, & separe les nerfz des os: aussi la chair tombant, deuetist les os, & les laisse pleins d'humeur salee, puis venans iufques au cours du sang, augmente le nombre des maladies. Il y a encores d'autres passions plus pernicieuses au corps: comme quand l'os pour l'epaisseur de la chair n'a suffisante respiration, & est par pourriture echauffé & corrompu, ne receuant plus nourrissemēt: mais au contraire tombant de rechef en elle tout refroidi, & elle en la chair, la chair au sang, causent toutes maladies plus aspres que les precedētes: dont la plus grande est quād la nature de la moelle patist par quelque defect ou excez, dont viennent maladies fort griēues, & fort dangereuses, par ce que lors toute la structure du corps est dissipée. Nous diuiferons encores la troisieme espece de maladies triplement: l'une est engēdree d'esprit, l'autre de phlegme, & la troisieme de bile. Car quand le poulmon, qu'on dit à

bonne

bonne raison estre garde & depensier de l'esprit, est oppilé par distillations, & n'a ses conduitz libres, & d'vn costé ne sortit plus aucun esprit, & de l'autre en prent plus que de besoin : alors ce qui est priué de respiration & rafraichissement, se pourrit & gatte. Pareillement l'esprit trop vehement venant de l'autre costé, penetre les veines qu'il trauaille fort & consume le corps, l'occupant au milieu qu'on appelle diaphragme, dont naissent beaucoup de maladies avecques fueurs excessiues. Souuêtesfois aussi la chair estant diuisee ou rarifiee dedans le corps, il s'engendre certain esprit, lequel d'autant que ne peut sortir dehors, apporte mesmes douleurs que les autres espritz venans d'ailleurs : mais lors cause douleur plus grande quand il s'applique aux nerfz & aux veines prochaines, & les fait enfler. Aussi fait il estendre les ligamens & nerfz continuez du dos, dont les remedes sont difficiles: car les fueurs suruenantes les dissoluēt. La pituite blanche enclose dedans au moyen de l'esprit des ebullirions, est fascheuse: mais venāt iusques à la peau exterieure s'addoucist, souillant neantmoins le corps, & le remplissant de galle ou gratelle blanche avec autres semblables maladies. Et si elle se melle avec la bile noire, & penetre iusques aux diuins circuitz de la teste, les trouble. Or quād cest incōueniēt vient en dormant, il est moins dangereux: mais si il vient en veillant, est plus difficile à guerir. L'on a nommé cest accident maladie sacre, pourtant qu'elle

περίοδο
ὑάτε τὰς
ἐν τῇ με-
φαλή
ύσας..

concerne la nature sacre. Au regard de la pituite aigre & salee, elle est indubitablement la source de toutes maladies procedantes de distillations: & d'autant que elle se pand facilement en plusieurs lieux, cause beaucoup de maladies pernicieuses. Les parties du corps qu'on voit enflées & enflambees ce seuffrent par l'ardeur & adustion de la bile, laquelle euaporant dehors gette par sa chaleur plusieurs tumeurs: & au contraire referree dedans, produit beaucoup de chaudes maladies: dont la pire, quand elle se mesle avecques le sang pur, & met en desordre les ligamens qui ont esté esendus par le sang, pour luy donner vne habitude mediocre de tenuité & d'espeueur, à fin qu'estant humido, par chaleur ne decoulast du corps rare, ou que par son espeueur ne deuint pesant, & ne se peult remuer aisement és veines. Pour ceste commodité naturelle ont esté faiçts les ligamens: lesquels quand l'on voudroit, estant le sang desia mort & refroidi, serrer & esteindre, tout le residu du sang couleroit: & si on les laschoit, il se figeroit incontinent, moyennat le froid qui l'environne. Or puis que ces ligamens ont tel pouuoir vers le sang, la bile qui est naturellement venue de vieux sang, & de rechef y est resolue de chair: perdant vn peu de la chaleur & humidité qu'elle auoit du commencement, est referree par la force des filamens: tellement qu'elle estant ainsi referree, & violemment esteinte, cause leans dedans tormente & tremblement. Mais quand il en y a d'auantage, & surmonté par sa propre chaleur les ligamens,

Platō parle de l'humour de la bile aigre, qui est de couleur iaune & quelque fois pour l'humidité se reuse adouciee, palle.

mens, & est ardente outre mesure, elle demeure: & si tant est qu'elle puisse resister iusques à la fin, penetrât iusques à la moelle, brulle & delie les liens de l'ame, comme les chordes d'une nauire, & l'enuoye en liberré: toutesfois quand il en y a moins, & le corps diminuant luy resiste, elle vaincue, ou s'espand par tout le corps, ou est poussee par les veines vers le ventre superieur ou inferieur: & comme l'on s'enfuit d'une cité seditieuse: ainsi s'en va du corps, causant flux de ventre, trenchees, & plusieurs autres semblables maladies. Doncques quand le corps est trauaillé par ex- 6
cez de feu, il patist fièvre continue: quand par l'air, quotidienne: par l'eau, tierce: d'autant que l'eau est plus pesante que le feu & l'air: par la terre, quarte: car comme la terre soit pesante au quatrieme degré, l'humour lors esmeut seulement en la quatrieme reuolution, & cause fièvres quartes, qui ne peuuent estre guerries qu'à grande difficulté. Voila comment sont engendrees les maladies du corps.

Comme nostre corps soit composé. Il monstre manifestement comment nos corps sont composez non seulement de terre, feu, eau, & d'air, mais aussi de tous contemperez ensemble par mesure, dont vient santé: que quand quelcun defaut ou redonde, ou change de place, en vient maladie, leur excès & defaut corrompre la temperature ou gist santé: ce qui aduient aussi quand il change de place: comment nous pouuons cognoistre en considerant les instrumens de la poitrine, & de l'artere asperre: car quand le sang, ou quelque autre

humeur y tombe, la santé est incontinent alteree: le semblable aduient au ventre, aux intestins, aux veines, & à la chair, s'ils prennent quelque matiere de l'air. Doncques noz corps sont composez des quatre elemens, interuenans toutesfois plusieurs mutations: car des quatre elemens viennent les plantes, les fruitz & semences, qui donnent nourrissement aux oailles, pourceaux, cheures, bœufz, & autres animaux qui viuent d'herbes, ou des fruitz des arbres, ou des fueilles, ou des racines: lesquels animaux donnent nourriture aux hommes esquels engendrent le sang, la pituite, & les deux biles: mais le sang en plus grand abondance, qui pour ce apparoit tousiours ieune. Or est ce sang quasi la matiere de nostre generation, & est composé des quatre humeurs: mais il prend nom de la plus grand partie qui domine. Premièrement nous sommes conceuz de sang au ventre & de luy tirons nostre premiere formation: & apres que sommes nez nous en prenons l'explication distincte de nos membres, leur croissance & perfection: & sommes du commencement nourris de lait, qui vient du sang: puis vsons de mesmes viandes que les autres, dont de rechef s'engendre le sang, la pituite & la bile iaune & noire: lequel ordre a esté premierement obserué par Hippocrates, qui denomme ces quatre elemens par les qualitez effectrices, c'est assauoir sec, humide, chaud & froid: & ne sont pas actuellement en nos corps, ains potentiellement: car ce seulement qui est engendré par les alimentz, y est actuellement, c'est assauoir le sang, la pituite, & les deux biles: la iaune correspond au feu: la noire à la terre: la pituite à l'eau. Nous voyons par la respiration, & au poulz l'air seul demeurer es corps des animaux selon sa nature.

De rechef. Galien reprẽd icy Platon, & dit que ce ne sont pas 2
 les elemẽs qui sont trãsmuez, & qui chãgẽt leur place, es corps
 des animaux, ains la pituite, bile & sang: car le sang estãt hors
 de sa place, cause souuentesfois plusieurs maladies mortelles.

Secondement La seconde constitution de noz corps viẽt 3
 de la moelle de l'os, de la chair, & du nerf, qui viennent des
 quatre humeurs, dont est la premiere generation: & pour ce
 Galien dit, qu'il n'y a pas bien adioutẽ le sang, pour ce qu'il est
 de la premi-ere, & non de la seconde constitution.

Veritablement. Platon baille icy la difference des bi- 4
 les, d'ou elles procedent & leurs effects, & s'accorde avec Hip-
 pocrates qu'elles viennent toutes de chaleur excessiue.

La pituite blanche. Il parle tresbiẽ des affectiõs prouenã- 5
 tes de la pituite, mais il a failly vn peu de uãt, disant que la cõ-
 somptiõ de la chair tẽdre enflẽe de vent estoit phlegme. Car le
 cõmencemẽt du phlegme, ou de la pituite procede d'alimẽt froid:
 par nature, quand il n'est bien cuit par la chaleur innee: puis la
 chair consommee a sa colliuation semblable en couleur à la
 bile pasle, approchant plus de blancheur, tellement qu'il se fait
 ie ne sçay quoy iaune, vn peu pasle. D'auãtage ceste colloqua-
 tion est plus pasle que la bile, & sent plus mal, ayant en soy
 quelque viscosité, & quelque gresse.

Doncques quand le corps. Galien reprend ce lieu, & 6
 dit que Platon y a failly: premierement en ce qu'il attribue la
 cause des fieures redondantes par circuit, non au sang, mais
 aux elemens communs de tous corps, veu mesmes qu'on peult
 mieux remedier à ce qui redõde manifestement es corps. Le
 second erreur est, qu'il a ignorẽ la vraye cause de la fieure quoi-
 diane & tierce. Car comme il soit assez notoire, l'humeur

LE TIMEE

flegmatique qui est humide & froid redonder és fleurs quotidiannes, és tierces la bile iaune qui est chaude & seiche, il deuoit dire que l'element du feu redondoit en la tierce, & en la quotidienne l'eau, comme en la quarte la bile noire, & l'element de la terre.

Des maladies de l'esprit, & d'ou elles viennent.



V regard de celles de l'ame elles prouiennent seló la qualité & habitude du corps. Or confessons nous qu'insipience soit la maladie de l'ame: & mettons deux especes d'insipience: l'vne folie, l'autre ignorâce: que toute passion qui cause l'vn' ou l'autre doit estre appelée maladie d'esprit: & mesmement que les voluptez & douleurs excessiues soyent les pires maladies de l'ame. Car l'homme trop ioyeux, ou trop dolent, quand il sauance suiure l'vn, & fuir l'autre intempestiuemét, il ne peut rien veoir, ou ouyr de bon, ains est comme forené & destitué de raison. Et celuy qui a la semence en trop grand' abondance vers la moelle, ressemblant à l'arbre qui est fort fertile, & qui porte outre mesure, il reçoit continuellement plusieurs voluptez & douleurs par les concupiscences, & en leurs effectz: & à cause de ces excessiues voluptez & douleurs demeure insensé presque toute sa vie, ayant l'esprit malade par le moyen du corps, iaçoit que vulgairement on ne l'estime tel, ains soit iugé estre vicieux volontairement. La verité est, que la paillardise immoderee
à rai-

à raison du sperme fluide, & coulant par la rarité des os au corps, & l'humectant, cause maladie d'esprit: & ne doit toute incontinence, pour laquelle nous encouons blafme & reproche, comme si nous estions volontairement mauuais, estre vituperee. Car il n'y a homme qui soit volontairement vicieux: ains par la mauuaife habitude du corps, & deprauee nourriture, sont les mauuais, mauuais: lesquelles choses sont contraires à tous, & fort dommageables. D'autre part l'esprit affigé de douleur & ennuy, reçoit beaucoup d'incommodité par le corps: car quand la pituite aigre & salee avec le suc amer, & retirant au fiel, erre par le corps, & ne s'euapore point, ains tournoyant par les entrailles, mesle sa vapeur avecques le mouuement de l'ame, cause plus ou moins d'infirmité, selon qu'il y a de matiere. Certainement telles vapeurs sont apportees aux trois sieges de l'ame, & selon le lieu que elles rencontrent, engendrent diuerses especes de facherie, & de tristesse, d'audace & de crainte, d'oubliance & tardité à apprendre. D'auantage aident beaucoup à ceste mauuaife habitude de corps les republicues corumpues, & les propos qu'on tient en public, & en priuéés citez: & que de ieunesse l'on n'apprent discipline quelconque, pour remedier d'heure à tels inconueniens. Ainsi les mauuais deuiennent mauuais pour deux raisons outre leur volonté, ce qu'il conuient attribuer plus tost à ceux qui engendrent qu'aux engendrez, & à ceux qui nourrissent qu'aux nourris.

Toutesfois nous deuous mettre peine tant qu'il nous

est possible de reietter loing de nous improbité par bonne nourriture, disciplines & estudes, & d'acquérir vertu. Mais d'en parler plus auant, ce seroit entrer en autre matiere : parquoy il semble estre expedient de monstrier par quels moyens nous pourrons maintenir la santé du corps, & de l'esprit ensemble, attendu mesmes qu'il est beaucoup meilleur parler de choses bonnes & louables, que de mauuaises.

1 Volontairement vicieux. *Il faut entendre que l'inclination naturelle peut du commencement estre corrigeé, mais qu'il est difficile la desraciner après qu'elle est confirmee par quelque longue coustume: Et neantmoins que par doctrine & bonnes exhortations on la peut diminuer.*

2 Car quand la pituite aigre. *Il monstre par ces paroles, que l'ame tombe en plusieurs vices par les mauuaises humeurs du corps. Galien au liure que les meurs de l'esprit suyuent la temperature du corps.*

3 Ainsi les mauuais deuiennent mauuais. *Il veut dire que par la mauuaise habitude du corps nous sommes enclins à beaucoup de vices, & qu'il faut corriger ces imperfections naturelles par bonne nourriture, & par le moyen de science acquérir vertu. Galien au liure que dessus.*

4 Bonne nourriture. *Galien entend par la nourriture, les viandes & bruuages que nous prenons, comme est le vin, dont Platon parle au second liure des loix.*

5 Disciplines. *Geometrie & arithmetique, Estudes: Qui se font par la gymnastique & musique. Galien.*

De la proportion qui doit estre entre le corps & l'ame, pour
 auoir la vraye & parfaicte santé, & des inconue-
 niens qui aduiennent, quand ils ne sont deuë-
 ment proportionnez.

Tout ce qui est bon est beau : & le beau ne
 peut estre desmesuré : au moyen de quoy
 il conuient à l'animal qui doit estre reb,
 auoir proportion & mesure. Or ne consi-
 derons nous la mesure & proportion qu'es choses pe-
 tites, & non en celles qui sont d'importance. Certes
 entant que touche la santé & la maladie, la vertu ou le
 vice, il n'y a equalité, ou inégalité de plus grande
 consequence que celle de l'ame au corps. A quoy
 neâtmoins ne prenons garde, ny cōsiderōs que quand
 vn corps foible & petit porte l'ame grāde & plus for-
 te, ou qu'ils sont assemblez au contraire, l'animal ne
 peut estre beau, d'autant qu'il est priué de sa principa-
 le symmetrie & proportion. Mais l'animal qui a l'a-
 me proportionnee selon le corps, represente à ceux
 qui l'entendent, le plus beau, & le plus plaisant spe-
 ctacle qu'on pourroit veoir. Le corps qui a iambes
 inegales, ou quelqu'autre membre desmesuré, n'est
 pas seulement laid & mal plaisant, ains ne peut por-
 ter trauail, souffre beaucoup de spasmes & faillemens
 de cœur, succumbe facilement au labeur, & est cause
 d'infinis maux qui luy aduiennent. Autant en pou-
 uons nous dire de ce qui est composé de l'ame & du
 corps, qu'on appelle animal: car l'ame estāt plus puis-

ἀξίωμα-
 τρον ἢ
 τοῖς μὲν
 σοῖς ἔυ-
 μετρίας

fante que le corps, elle se enorgueillist, l'agitât tout leās dedās & le remplist d'infirmite. Et quand l'on s'applique du tout à apprendre & rechercher quelque chose, elle consomme le corps & le gaste. Mesmement sil est question d'enseigner ou disputer en public, ou en priué avecques ambition & contention, enflambe le corps, & le resoult. Quelque fois elle esmeut aussi carterres & distillatibns, deceuant plusieurs medecins, & les contraignant assigner causes contraires. Semblablement quand vn grand corps est ioint à l'ame petite & foible, comme il y ait en l'homme naturellement deux cupiditez, l'vnè par le corps des alimens, l'autre par la partie diuine qui est en nous, de prudence: certes les mouuemens du plus fort exceedans ceux du foible, augmentent leur partie, & rendent l'esprit hebeté, inodocile, & oublieux, engendrans consequemment vne grande maladie qu'on nomme ignorance.

Le moyen de pourueoir aux maladies du corps & de l'esprit: comment l'on doit conseruer la santé de l'vn & de l'autre, & du sang qu'il faut auoir des deux ensemble.



Le souuerain remede de cōseruer les deux, est de ne mouuoir l'ame sans le corps, ny le corps sans l'ame, à fin que en les trouuillant egaleme[n]t nous ayons santé. A ceste cause quiconques estude aux mathematiques, ou appli-

applique son esprit soigneusement à autre science, il doit trauailler le corps & l'exercer diligemment. Aussi ne doit celuy qui est curieux de son corps, oublier l'esprit, ains s'exercer en philosophie & musique, sil veut apparoir, & à la verité estie beau & bon ensemble: & ne faut moins estre soigneux des autres parties, imitant la nature de l'vniuers. Car comme le corps soit continuellement eschauffé & refroidi par ce qui entre dedans, & par les choses exterieures deseché ou humecté, & reçoieue assez d'autres accidens semblables par les deux mouuemens: si quelqu'vn demeurant en repos abandonne son corps à ces mouuemens, il est incontinent suppedité & cōsommé: mais sil veult ensuiure la nature que nous auons dicté estre nourrice de l'vniuers, & ne laisse iamais son corps oisif, ains le remue & agite continuellement, & resistant aux emotions interieures & exterieures selon nature, & l'exerçant moderement, reduise les passions & parties du corps à l'ordre qu'elles doiuent auoir de leur nature ensemble, suyuant le propos que nous auons n'agueres tenu de l'vniuers, il ne permettra que le contraire ioint au contraire engendre differés & maladies, ains plus tost que l'amy assemblé avec l'amy maintienne la santé. Or n'y a il mouuement meilleur que celuy qui est fait de soy, & à soy, d'autant qu'il ressemble plus à celuy de l'intelligence, & de l'vniuers & ne vaut gueres le mouuement fait par autres. Mais sur tout est à reprobuer cestuy là qu'on fait le corps gisant & reposant, qu'il est esmeu en ses parties, & par

autres. Parquoy la plus saine purgation, & la meilleure constitution de corps est celle qu'on acquiert par
 1 la gymnastique: en apres quand nous sommes portez en nauire ou en chariot, sans toutesfois se trop lasser.

- 1 Gymnastique. *L'art monstrant la maniere de s'exercer, dont il parle fort au 3. liure de la republique, ou il veult qu'elle soit iointe avec la musique comme il a esté touché au commencement de ce liure.*

De l'usage des medecines, & de la diete.



A troisieme espece de mouuement est profitable à celuy qui en vse seulement par necessité, autrement il n'est expedient à l'homme sage & bien aduisé d'en vsfer, c'est à sçauoir la purgatiō qu'on a accoustumé faire par medecines laxatiues: car les maladies ne doyuent point estre irritees par medecines, si elles ne sont fort dangereuses. Et ce pour autant que toute constitution de maladie est aucunement semblable à la nature des animaux. Or ne faut il douter que naturellement la composition des animaux n'aye temps ordonné pour durer, & qu'ils n'ayent dès leur naissance terme préfix de viure, sans parler des passions necessaires qui peuuent suruenir. Car les triangles qui du premier commencement soustiennent la force d'vn
 chacun

chacun, se peuuēt maintenir iusques à certain temps, outre lequel il n'est possible prolōger la vie. Il conuiēt autant en estimer des maladies : lesquelles si l'on veut oster par medecines auant leur tēps fatal, elles ont accoustumé de legieres deuenir grieues, & se multiplier parquoy il vaut beaucoup mieux les corriger & gouverner par diete selon qu'on en a le loisir, que d'irriter vn mal dangereux par medecine. C'est assez parlé de l'animal commun, & de sa partie corporelle, de ce qui la doit gouverner, & comment elle doit estre conduite pour viure avecques raison. Au regard du gouverneur, il le faut long temps au parauant instruire & preparer pour la conduire au mieux, & le plus droitement qu'il sera possible: mais d'en parler plus exactement, ce requerroit vn autre traicté à part. Toutesfois entant que concerne nostre propos, si quelqu'un suyuant ceste maniere de proceder vueillē en passant vn peu s'arrester, & rememorer ce qui a esté dit, il pourra mettre fin à tout le discours.

Comment à l'imitation du monde ne deuous laisser partie en nous, soit de l'ame, ou du corps oisue: mais principalement qu'il faut exercer la diuine, comme celle qui approche plus près des mouuemens de l'vniuers, & nous rend immortalz.

LE T I M E E



Ouuentesfois nous auons remon-
stré comment il y a en nous trois es-
peces de l'ame habitâs en trois lieux
separez, dont chacune a ses mouue-
mens propres . Nous maintenons
donç (à fin de conclure briueuement)

que la partie oisiue, & qui n'vse de ses mouuemens,
demeure par necessité imbecille, & que celle qui est
exercee soit robuste. Il faut donc mettre peine qu'el-
les ayent leurs mouuemens proportionnellement
moderez ensemble. Au regard de la meilleure partie
de nostre ame, nous deuons estimer que Dieu l'ait
baillee à chacun comme vn esprit, qu'elle habite au
plus haut du corps, & nous esleue vers le ciel son
semblable, comme estans nez plus tost de semence
celeste que terrienne: ce qui est tresbien dit, d'autant
que la d'où est venu le premier commencement de
l'ame, la puissance diuine a suspendu la teste, racine,
& origine nostre pour diriger tout le corps. Donc-
ques il est necessaire que celuy qui suit concupiscence
& contéion, & ne s'occupe à autre chose, aye les opi-
nions mortelles, & se rende presque du tout mortel,
veu qu'il a tousiours augmenté ceste partie mortelle
tant qu'il luy a esté possible: mais l'homme qui s'est
addonné à apprendre science, & chercher verité fai-
sant de cecy son principal exercice à toutes ses pen-
sées immortelles & diuines, mesmement sil trouue la
verité. Et entant qu'il est loisible à l'humanité parti-
ciper de l'immortalité, il deuient du tout immortel.

Et

*Cōme vn
esprit.
ὡς δὲ ἕμω
vcc.*

Et comme il reuere tousiours la diuinité, & ait l'esprit habitant en luy bien orné, il est parfaictement heureux. Au surplus le principal moyen de les cultiuer, est rendre à chacun son nourrissement & mouuement conuenable. Or à la partie qui est en nous diuine, ses mouuemens semblables au discours & reuolutions de l'vniuers: il est raisonnable qu'en les suyuant nous reiglons noz discours qui ont esté corrompus en la teste au temps de la premiere generatiō, & iceux corrigeons moyennant la cognoissance de l'harmonie, & de la reuolution de l'vniuers, rendant l'intelligent semblable à ce qui est entendu selon sa nature premiere & plus ancienne, de maniere que par ceste similitude qu'acquerrons, nous paruenons à la fin de la vie heureuse, que Dieu a proposee aux hommes tant au temps present qu'à l'aduenir.

Du premier commencement des femmes, de l'amour, & d'où il procede: comment nous sommes engendrez, & puis par nostre mauuaise vie transmuez és autres animaux selon l'opinion de Pythagoras.



L me semble que la disputation que nous auions proposee de l'vniuers iusques à la generatio des hommes, soit maintenant presqu'acheuee. Reste seulement à parler de la generatiō des autres animaux, ce que nous ferons en peu de parolles, par ce qu'il

n'est besoin s'y arrester plus longuement, & qu'en ce faisant serons iugez retenir mediocrité requise en tel propos: traictons donc le residu par la maniere qui s'ensuit. Les hommes couïars, & qui auoyent mal ves-
cu, ainsi que la raison vraysemblable nous montre, furent en leur seconde generation transmuez és fem-
mes. Auquel temps les Dieux feirent le desir de con-
iunction charnelle: & mirent l'vn és hommes, l'autre
és femmes, comme quelque animal participant de
vie & d'ame. Apres que les Dieux eurent ainsi fait les
deux, ils prindrent le conduit auquel le bruuage de-
coule par le poulmon souz les reins en la vessie, puis
poussé par l'esprit sortit dehors, & y deuarent à la fa-
çon d'vn tuyau la moëlle amassée en la teste par le
chainon du col & l'espine, que nous auons cy deuant
nommé sperme: lequel estant animé, & prenant res-
piration, en la part ou il respiroit, & couloit, causa la
concupiscence vitale d'engendrer, & fait amour. Par-
quoy ce vehement desir qui gist es parties honteuses
de l'homme est rebelle & fier: & comme vn animal
n'entendant raison s'efforce par ses furieuses concu-
piscences dompter toutes choses. Semblablement la
matrice qu'ont les femmes ainsi qu'vn autre animal
conuoiteux d'engendrer, sa saison venant, si elle de-
meure long temps sans porter fruiçt, elle se courrou-
ce & deplait merueilleusement: & errant par tout le
corps estoupe les conduitz de l'esprit, & ne permet
respirer apportant par ce moyen falcheries extremes,
& toutes sortes de maladies, iusques à ce que la con-
cupif-

*Galien au
liure pre-
mier de la
semence.*

*Anime
potentielle
mens &
nō actuel-
lement.*

cupiscēce & amour produisent des deux ainsi que d'un arbre le fruit : puis le cueillent & sement en la marry, comme en vn champ, dont ils conçoquent animaux inuisibles du commencement, pour leur petitesse & informes, qu'ils augmentent neantmoins peu à peu, & nourrissent iusques à ce qu'ils soyent assez grandz, & que finalement ils les mettent en lumiere, & accomplissent la generation des animaux. Voila comment & pourquoy les femmes & femelles ont esté faictes.

Des oiseaux.



Le genre des oiseaux a esté si proprement formé du nostre, qu'en lieu des cheveux il auroit plumes. La sont muez les hommes simples & innocens, legers neantmoins, & trop curieux es choses hautes: ou qui s'ot si sots de se confier tant aux yeux qu'ils estiment les demonstrations faictes par la veüe certaines.

Quand il dit que l'homme est transmué es bestes bruttes, il ne le faut pas prendre simplement, ains par similitude. Car faisant parler un Philosophe Pythagorique, il accommode le propos selon la qualité de la personne: & à fin qu'on ne pensast telle estre son opinion, il a parlé de ses transformations à la façon des poètes. Timee aussi au liure qui est souz son nom dit telles fables auoir esté introduictes pour estonner les meschans & vicieux. Platon au 9. liure de la republique.

L E T I M E E
Des bestes bruttes terrestres.

LEs bestes brutes pedestres sont venuës des hommes abhorrens du tout la philosophie & qui n'esleuent iamais leurs yeux vers le ciel, d'autant qu'ils n'ont iamais vsé des circuits estans en la teste, ains suyuent seulement les parties de l'ame qui seigneurient au ventre & en la poitrine. A raison de quoy elles ont les parties anterieures, & la teste fichees en terre, pour monstret la similitude qu'elles y ont: les dos longs, & de diuerses sortes selon que les circuits de chacun ont esté froissez & rōpus par paresse. Encores ont esté baillez aux aucunes quatre pieds, & aux autres plus: afin que les plus sotz eussent au moyen de tant de pieds, plus d'occasion de se trainer vers la terre. D'auantage par ce qu'il en y auoit qui estoient du tout fols, & auoyent tousiours leurs corps prosternez contre terre, comme s'ils n'auoyent plus besoin de pieds, ont esté engendrez sans pieds, & faits reptiles.

Des poissons.

LE quatriesme genre est l'aquatique, qui est venu des hommes imprudens & ignorans, que nos trāsformateurs ont iugez indignes de la pure respirarion: d'autant qu'ils auoyēt rendu par improbité leur vie impure: & pour ce les ont priuez de la subtile & pure respiration de l'air, & les

les ont plongez en la respiration profonde & trouble de l'eau: dont les poissons, huïstres & autres aquatiques sont venus en grande multitude, tenans & occupans par leur ignorance extreme les lieux extremes. En telle maniere ont esté par le passé, & sont encore aujourdhuy transmuez les animaux des vns aux autres, selon qu'ils reiettent & retiennent prudence ou imprudence.

Conclusion du liure.

Icy prendra maintenant fin nostre propos de l'univers: car le monde comprenant les animaux mortelz & immortelz, & remply d'eux, ainsi a esté créé animal visible, contenant les visibles, image de l'intelligible, sensible, grand, beau, bon, parfait, ce ciel seul & vniue.

Fin de la quatriesme & derniere partie
du Timee de Platon.

M m



PLVTARQVE DE LA CREATION
DE L'AME, QUE PLATON DESCRIT
en son liure du Timee.

Le pere à ses enfans, & Autobule, & Plutarque, S.

Vis qu'ainsi est que vous estes d'aduis, que ie doy recueillir ce que i'ay dit & escrit par cy par là en plusieurs lieux, touchant ce que ie pense que Platon a tenu, senty & entendu de l'ame, & que ie le doy declarer plus au long en un traicté expres à part, d'autant que ce n'est pas vne matiere qui autrement soit facile à manier, & que ce que i'en pense est contraire à l'opinion de plusieurs philosophes Platoniques mesmes & pour ceste cause a besoin d'estre bien addoucie & appuye: Je mettray en auant premierement le texte de Platon mesme en propres termes, ainsi qu'il est en son liure du Timee. De la substance indiuisible qui tousiours est, & tousiours d'vne mesme sorte, & de celle qui est diuisible en plusieurs corps, il en composa vne tierce espee de substance au milieu de ces deux, tenant d'vn costé de la nature du mesme, & de l'autre costé de l'autre, & la posa au milieu entre l'indiuisible & la diuisible par les corps puis prenât ces trois natures ensemble les mes-
la tou-

la toutes en vne forme , en accommodant par force la nature de l'autre fort malaisée à mesler avec celle du mesme. Les ayant meslees avec la substance , & des trois en ayant fait vn suppost, de rechef il le diuisa en portions telles, comme il estoit conuenable. Chacune d'icelles estant meslee du mesme , & de l'autre , & de la substance: & commença sa diuision en ceste maniere. Or premierement de vouloir declarer combien ces paroles ont apporté de disputes & de contentions à ceux qui les ont voulu exposer, ce me seroit maintenant vn labour infiny, & autrement superflu, quant à vous, attendu que vous en auez veu & leu la plus part comme moy: mais pour autāt que Xenocrates en a tiré plusieurs & des plus notables à son opinion, en desfinissant que la substance de l'ame estoit vn nombre semouuant soy mesme, & que les autres se sont rengez à l'opinion de Crantor de Soles, qui disoit que l'ame estoit meslee de la nature intellectuelle, & de la sensuelle subiecte à l'opinion: ie pense que ces deux sentences la bien desployees , nous donneront vne grande entree en l'intelligence de ce que nous cherchons, & certes il n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour les expliquer toutes deux: car il y en a qui cident qu'il n'entende autre chose que la generation du nombre par la meslange de l'indiuisible avec le diuisible, par ce que l'vnité est indiuisible, & la pluralité diuisible, & de ces deux est engendré & produit le nombre, l'vnité terminant la pluralité, & mettant fin à l'infiny, qui est le deux indeterminé. C'est pourquoy Zaratas le maistre de Pythagoras appelloit le deux, la Mere, & l'vn, le pere des nombres, & pour ceste cause que les meilleurs nombres estoyent ceux qui ressembloyent à l'vnité, mais

que ce nombre la pourtant n'est pas encores l'ame, d'autant que le mouuant & le mobile luy defaillent, mais quand le mesme & l'autre furent meslez ensemble, dont l'un est le principe de mouuement & de mutation, & l'autre d'arrest & de station, l'ame alors vint en estre, laquelle est aussi bien principe d'arrester & d'estre arresté, comme de mouoir & d'estre meu. Mais Crantor estimant que le propre de l'ame estoit iuger les choses intelligibles, & les sensibles, & les similitudes & dissimilitudes qu'elles ont, tant en elles mesmes que les vnes enuers les autres, dit que l'ame est composee de tout, afin qu'elle puisse iuger de tout, lequel tout consiste en quatre principaux genres: le premier est la nature intelligible, qui est tousiours vne, & tousiours de mesme sorte: le second est la nature passible & muable, concernant les corps: le troisieme la nature du mesme: & le quatriesme la nature de l'autre, pour ce que les deux premiers participent aucunement & du mesme, & de l'autre. Et tous ceux la egalement tiennent que l'ame n'est point depuis certain temps n'y n'a point esté engendree, mais qu'elle a plusieurs puissances & facultez, esquelles Platon desliant & resoluant sa substance, par maniere de dispute & de speculation, suppose de paroles seulement qu'elle ait esté engendree, meslee, & contemperee: disent d'auantage que autant en sentoit il du monde, pour ce qu'il scauoit tresbiē qu'il estoit eternal & non engendré, mais que voyant qu'il n'estoit pas facile de comprendre comment il est composé, ne comment il s'administre & gouuerne à ceux qui dès le commencement ne supposent point de generation, ny des parties qui concourent à sa naissance, il auoit prins le chemin d'en parler ainsi. Voila en somme ce que ceux la en disent, & est bien d'aduis

Eudore, qu'il y a de l'apparence au dire des vns & des autres, mais quant à moy il m'est aduis que ny l'un ny l'autre n'a touché au point de la vraye intelligence. de Platon, si nous voulons user de la reigle de verisimilitude, nō pour bastir noz propres opinions, mais pour dire quelque chose qui s'accorde plus probablement à luy: car la meslange qu'ils disent de la substance intelligible, & de la sensible, ne donne point à entendre, que ce soit la generation de l'ame, plus tost quē de quelque autre chose que lon pourroit dire: car ce monde mesme & chacune des parties d'iceluy, est composé de substance intelligible, ou spirituelle, & sensible, & corporelle, dont l'une à fourny de matiere, & l'autre de forme & espece, au suppost composé: & la partie de la matiere qui vient à estre formee par participation, ou ressemblāce de l'intelligible, deuiēt incōtinent palpable, & visible, là où l'ame ne se peut percevoir par aucun des sens naturels, & ne se trouuera pas que iamais Platō ait appellé l'ame nombre, mais bien tousiours, mouuement se mouuant soy mesme, & la source & principe de mouuement, bien est vray qu'il a embelly & orné la substance d'icelle, de nombre, de proportion, d'accord & harmonie qu'il a mis en icelle, comme en subiect qui estoit capable & susceptible de la plus belle espece qui scauroit estre, s'y imprimant par ces qualitez la: quant à moy ie ne pense pas que ce soit tout vn, de dire que l'ame soit composee par nombre, & que sa substance, soit nombre: car elle est bien composee par harmonie, mais ce n'est pas à dire qu'elle soit pourtant harmonie, ainsi comme luy mesme l'a demonsté en son Phædon, & outre ils ont manifestement ignoré ce qu'à voulu dire Platon, par le mesme

P L U T A R. D E L A

& l'autre, car ils disent que le mesme apporte à la generation de l'ame la faculté d'arrest & de station, & l'autre la faculté du mouuement, là où Platon luy mesme en son liure, intitulé le Sophiste, met ce qui est, le mesme, l'autre le mouuement, & la Station, comme cinq choses differentes l'une de l'autre, & les distingue à part, comme n'ayans rien de commun ensemble. Ce que toutesfois ceux-cy d'un accord, & plusieurs de ceux mesmes qui ont vescu avec Platon, redoubtans, & en estans fort faschez, imaginent tout ce qu'ils peuuent, le detordent & tirent par les cheueux, ainsi que l'on dit, comme si c'estoit quelque chose abominable, & qui ne se deust point dire, cuidans qu'il le faille, ou du tout nier pour son honneur, ou le couurir & cacher, qu'il ait parlé de la generation ou creation de l'ame, & du monde, comme s'ils n'auoyent pas esté de toute eternité, & que de temps infiny ils n'eussent pas leur essence, dequoy nous auons ailleurs particulierement parlé, & pour maintenant il suffira de dire en passant, que la dispute & la contestation, de laquelle Platon luy mesme confesse qu'il a usé, avec plus de vehemence que son aage ne portoit, à l'encontre des Atheistes, ils la confondent, ou pour mieux dire, ils l'abolissent du tout: car s'il est ainsi que le monde soit eternal sans auoir eu generation, la raison de Platon s'en va à vau l'eau, que l'ame soit plus ancienne que le corps, principe & cause premiere de tout mouuement & de toute mutation, étant logee au dedans: mais que c'est que l'ame, que c'est que le corps, & comme il faut entendre qu'elle soit precedente, & plus ancienne que luy, le progres de nostre discours cy apres le declarera, pource que cela ignoré ou mal entendu, apporte grande difficulté, à mon aduis, de bien comprendre, & empeschement de

croire

croire la vraye opinion. Parquoy i'exposeray premierement ce que i'en pense, prouuant & fortifiant la verité de mon dire, qui de premiere rencontre semblera vn peu estrange par argumens vray-semblables, autant qu'il sera possible, & puis ie l'accommoderay aux paroles du texte, car la chose selon mon opinion est telle. Heraclitus dit, qu'il n'y a eu ny Dieu ny hōme qui ait faict ce monde, comme craignant que si nous aduouions Dieu pour createur, il ne fust incontinent necessaire de confesser que l'homme en eust esté l'architecte & l'ouurier: mais il vaut beaucoup mieux, suyuant la sentence & aduis de Platon, que nous aduouions, voire chantions, qu'il a esté faict & créé de Dieu, comme estant l'un le plus grand chef d'œuvre qui iamais ait esté faict, & l'autre le plus excellent ouurier & la meilleure cause qui puisse estre, mais la substance & la matiere dont il a esté faict, n'a pas esté créée, ains a de tout tēps esté subiecte à l'ouurier pour la disposer & ordonner, & la rendre le plus qu'il seroit possible semblable à soy, car generation ne se peut faire de ce qui n'est poinct: mais de ce qui n'est pas bien, ou ainsi qu'il appartient, comme vne maison ou vn habillement, on en peut bien faire quelque chose de bon. Or auant la creation du monde l'uniuers estoit vn chaos, c'est à dire vn desordre confus, lequel toutesfois n'estoit pas sans corps ny sans mouuement & sans ame, mais ce qu'il y auoit de corps estoit sans forme & sans consistance, & ce qu'il y auoit d'ame mouuante estoit temeraire, sans entendement ny raison, ce qui n'estoit autre chose qu'un desordre d'ame non regie par aucun iugement de raison. Car Dieu n'a point faict corps, ce qui estoit incorporel, ny ame ce qui estoit inanimé, comme le Musicien ne faict pas la voix, ny le baladin le mouuement, mais il rend

bien la voix douce accordante & harmonieuse, & le mouuement mesuré de bonne grace & bien compassé: aussi Dieu na pas fait la solidité palpable du corps, ny la puissance mouuante & imaginative de l'ame: mais ayant trouué ces deux principes la, l'un tenebreux & obscur, l'autre insensé & turbulent, tous deux imparfaicts, desordonnez & indeterminex, il les a ordonnez & disposez tous deux, en sorte qu'il en a composé le plus beau & le plus parfait animal de tous. La substance du corps doncques, qui est la nature qu'il appelle susceptible de toutes choses, le siege & la nourrice de tout ce qui est engendré, n'est autre chose que cela. Quant à la substance de l'ame, il l'appelle Philebè, infinité, qui est priuation de tout nombre, de toute mesure & de toute proportion qui n'a en soy ne fin ne terme ne plus ne moins, ne peu, ne trop ne similitude ne dissimilitude. Et celle qu'il dit au Timee estre meslée avec l'indiuisible nature; & deuenir diuisible par les corps; il ne faut pas entendre que ce soit ny multitude en unité, ny longueur & largeur en poincts: car ce sont qualitez qui eüiennent plustost au corps, que non pas à l'ame, ains ce principe la desordonné, indefiny, se mouuant soy-mesme, & ayant vertu mouuante, lequel il appelle en plusieurs lieux necessité, en ses liures des Loix il appelle tout ouuertement, àme desordonnee, mauuaise & malfaisante. C'est l'ame simplement dictée à par soy, laquelle depuis a esté faicte participante d'entendement, & de discours de raison & de sage proportion, afin qu'elle deuint ame du monde. Et aussi ce principè la materiel qui reçoit tout auoit bien magnitude, distan ce & place, mais de beauté de forme & figure proportionnee, & de mesure, il n'eü auoit point, mais il en eüt quād il fut accoustre, à fin qu'il deuint

deuint corps de la terre, de la mer, des estoilles, & du ciel, des plantes, & des animaux de toutes sortes. Or ceux qui attribuent à la matiere, ce qu'il appelle au Timee, necessité, & au Philebe, infinité & immensité de plus & de moins, de peu & de trop, d'exces & de defect, & non pas à l'ame: ils ne pourront pas maintenir qu'elle soit cause du mal, d'autant qu'il suppose tousiours que ceste matiere là soit sans forme ne figure quelconque, destituee de toute qualité & faculté propre à elle, la comparant aux huiles qui n'ont odeur quelconque sienne, dont les parfumeurs se seruent à faire leurs parfums: car il n'est pas possible que Platō suppose, que ce qui est de soy oyseux, sans qualité active, ny mouuement ou inclination à chose aucune, soit la cause & le principe de mal, ne qu'il la nomme infinité mauuaise & mal faisante, ny aussi la necessité qui en plusieurs choses repugne à Dieu, luy estant rebelle, & refusant de luy obeir. Car celle necessité qui renuerse le ciel, comme il dit en son Politique, & le retourne tout au contraire: la concupiscence qui est nee avec nous, & la confusion de l'ancienne nature, où il n'y auoit ordre quelconque, auāt qu'elle fust rēgee en la belle disposition du monde qui est maintenant, d'où est-ce qu'elle est venue és choses, si le subiect qui est la matiere, estoit sans qualité quelconque, exempt de toute efficace de cause? Et l'ouurier estāt de sa nature tout bon, desiroit autāt qu'il est possible rēdre toutes choses semblables à soy: car il n'y a poinēt de tiers, outre ces deux principes là, & si nous voulons introduire le mal en ce monde, sans cause precedente & sans principe qui l'ait engendré, nous tomberons és difficultez & perplexitez des Stoiques: car des principes qui sont en estre, il n'est pas possible que celuy qui est bon, ne celuy qui est sans force ne qualité

quelconque, ait donné estre ny generatiõ à ce qui est mauuais. Et n'a point fait Platon, comme ceux qui sont venus depuis luy, lesquels à faute d'auoir veu & entendu le troisieme principe, & troisieme cause, qui est entre Dieu & la matiere, se sont laissez aller, & tomber en vn propos le plus estrange, & le plus faux du monde, faisant ie ne sçay comment venir de dehors casuellement la nature du mal par accident, ou bien de luy mesme, là où ils ne veulent pas conceder à Epicure qu'un seul Atome gauchisse, ny destourne tant peu que ce soit, pource qu'ils disent qu'il introduict temerairement vn mouuement, sans en supposer aucune cause precedente, & eux ce pendant disent que le vice, la meschanceté, & mille autres deformitez & imperfections des corps, aduiennent par consequence, sans qu'il y ait autre cause efficiente. Mais Platõ ne dit pas cela, ains despouillant la matiere de toute qualité, & mettant bien au loing arriere de Dieu toute cause de mal, a ainsi escrit touchât le monde, au Politique: Le monde a eu, dit il, toutes choses bonnes de son autheur qui l'a composé, mais de son habitude exteriere du parauant, tout ce qu'il y a de mauuais, de meschant, & d'iniuste au ciel, il le tient de là, & puis il l'imprime puis apres çà bas aux animaux. Et apres, vn petit plus auant: Par traitt de temps, dit-il, oubliance prenant pied, & s'imprimant en luy la passion de son ancien desordre & confusion, y domine de plus en plus, & y a danger que venant à se dissoudre il ne s'en retourne de rechef plonger en sa fondriere vulté & infinie de diuersité. Or est il que dissimilitude ne peut estre en la matiere, à cause qu'elle est sans qualité & sans nulle difference: ce que Eudeme entre autres

ayant

ayant ignoré, se mocque de Platon, comme ne mettant pas pour cause, source & origine premiere des maux, celle qu'il appelle en plusieurs lieux, mere & nourrice. Car Platon appelle bien voirement la matiere mere & nourrice, mais aussi, dit-il, que la cause du mal est la puissance motiue resseante en icelle, & qui par les corps est diuisible, qui est un mouuement de fraisonnable & desordonné, mais non pas toutesfois sans ame, laquelle il appelle disertement & expressement és liures de ses Loix, ame contraire & repugnante à celle qui est cause de tout bien, par ce que l'ame est bien la cause & le principe de mouuement, mais l'entendement est la cause & le principe de l'ordre & de l'harmonie du mouuement: car Dieu n'a point rendu la matiere oyseuse, mais il a empesché qu'elle ne fust plus agitée ny troublée d'une cause folle & temeraire, & n'a pas donné à la nature les principes de mutations & de passions, mais elle estant enuoloppee de toutes sortes de passions & de mutations desordonnées, il en a osté tout le desordre & tout l'erreur qui y estoit, se seruant pour outils propres à ce faire des nombres, des mesures & des proportions, dont l'effect est d'apporter aux choses, non par mouuement & mutation, les passions & differences de l'autre & de la diuersité, ains plustost de les rendre infallibles, fermes & stables, semblables à celles qui sont tousiours d'une sorte, & tousiours se ressemblent à elles mesmes. Voyla selon mon iugement quelle est la sentence & intelligence de Platon: dont la premiere preuue est, que par ceste interpretation se soult & sauue la contrarieté que l'on dit, & qui semble estre, en ses escripts: car on n'attribueroit pas à un yurongne de Sophiste, tant s'en faut qu'à Platon, une telle inconstance & repugnance de propos, qu'il affermast une mes-

me nature estre créée & non créée, c'est à sçauoir en son Phædre, que l'ame soit eternelle & non créée, & en cèluy de Timee qu'elle ait esté créée & engendree. Or les parolles qui sont du Phædre, sont presques en la bouche de tout le monde, par lesquelles il prouue que l'ame n'est point perissable, d'autant qu'elle n'a point esté engendree, & monstre semblablement qu'elle n'a point esté engendree, d'autant qu'elle se meut soy mesme: & au liure de Timee il dit, Dieu n'a pas fabriqué l'ame plus ieune que le corps, combien que nous diffions maintenant qu'elle est posterieure: car il n'eust iamais fait ny souffert que le plus ancien lié & attaché avec le plus ieune, eust esté par luy commandé: mais nous tenants fort ie ne sçay cōment du fortuit & du temeraire, aussi parlons nous de mesmes; car il est certain que Dieu a conioinct l'ame avec le corps precedente de generation & de vertu, comme dame & maîtresse avec son subiect pour luy commander & le regir. Et de rechef ayant dit, que l'ame se retournant en soy mesme a commencé à viure d'une vie sage & eternelle: Le corps du ciel, dit-il, a bien esté fait visible, mais l'ame est inuisible, participante du discours de la raison, & de harmonie, engendree par la meilleure des choses intellectuelles & eternelles, estant aussi elle la meilleure des choses nees & temporelles. Appellant en ce passage expressement Dieu le meilleur des choses eternelles, & l'ame la meilleure des choses nees & temporelles, par ceste toute euidente contrarieté il oste à l'ame l'eternité, & le non auoir esté procréée. Et quelle autre solution y a il à sès oppositions là, sinon celle que luy mesme baille

baille à ceux qui la veulent receuoir ? Car il appelle l'ame
 ingenerable *Et* non nec ny procréée, celle qui mouuoit toutes
 choses temerairement *Et* desordonneement auant la constitu-
 tion du monde, *Et* au contraire nec ou procréée *Et* engendree,
 celle que Dieu composa de celle premiere, *Et* de la substance
 permanente, eternelle *Et* tresbonne, en faisant vne ame sage *Et*
 bien ordonnée, en y mettant du sien, *Et* adioustant au senti-
 ment, l'entendement, *Et* l'ordre au mouuement, *Et* l'ay-
 ant fait telle, la constitua comme gouuernante *Et* regente de
 l'uniuers: tout de mesme aussi prononce il, que le corps du mon-
 de est en vne sorte eternel, c'est à dire non créé ny engendré, *Et*
 en vne autre sorte créé *Et* engendré. Car quand il dit, que
 tout ce qui est visible, n'estoit point en repos, ains se mouuoit
 temerairement *Et* sans ordre, mais que Dieu le prit, le rengea
Et disposa par bon ordre: *Et* de rechef quand il dit que les
 quatre elemens, la terre, l'eau, l'air, *Et* le feu, auant que l'u-
 niuers fust d'iceux accoustré, faisoient vn merueilleux crou-
 lement *Et* tremblement en la matiere, *Et* qu'ils estoient
 aussi fort secouez par icelle, à cause de la difformité *Et* inega-
 lité: il appert qu'il fait là les corps estre comme vn subiect de-
 uant la constitution du monde. Et quand au contraire il dit,
 que le corps estoit plus ieune que l'ame, *Et* que le monde a-
 uoit esté engendré *Et* créé, d'autant qu'il est visible *Et* palpa-
 ble, comme ayant corps, *Et* que toutes ces choses là apparu-
 rent quand elles furent créées: il est tout manifeste qu'il attri-
 bue doncques vne naissance à la nature du corps, *Et* neant-
 moins il s'en fault beaucoup qu'il se contredise, *Et* se repugne à
 soy mesme si manifestement, *Et* en choses principales: car
 ce n'est pas vn mesme corps ny de mesme sorte qu'il le dit

auoir esté créé par Dieu, & auoir esté auant qu'il fust, par ce que cela seroit apertement le faict d'un basteleur ou enchanteur, mais luy mesme nous declare que c'est qu'il faut entendre par ceste generation ou creation. Car par auant, dit-il, tout ce qui est en ce monde estoit sans ordre, mesure ny raison, le feu premierement, l'eau, la terre & l'air estoient pelle melle en mesmes places, brouillez entierement, cōme l'on peut penser que doit estre tout celà où Dieu n'est point: mais lors que l'vniuers commença à prendre son ornement, Dieu forma d'especes & de nombres toutes choses qui lors premierement commencerent à venir en estre. Et encoré au parauant ayant dit que ce n'estoit pas ceuvre d'une seule proportiō, ains de deux, de lier ensemble la machine du monde qui est solide & profonde: & ayant narré, Que Dieu apres auoir mis l'eau & l'air entre le feu & la terre, lia quand & quand le ciel, & le ferra ensemble: de ces choses la, dit il, telles, & quatre en nombre, le corps du monde a esté engendré, s'accordant en proportion, & s'entreportant amitié, tellement que depuis qu'il a vne fois ainsi esté asssemblé, il n'y a rien qui le puisse plus deslier ny desasssembler, que celuy seul qui l'a lié: Enseignant manifestement que Dieu estoit pere & autheur, non du corps simplement, ny de la machine & matiere seulement du monde, mais aussi de la proportiō, mesure, beauté & similitude qui est au corps. Autant en faut-il penser de l'ame, comme estant l'une non créée de Dieu, ny l'ame du monde, mais vne puissance de motion fantastique, turbulente, subiecte à opinion, se remuant de soy mesme & tousiours, mais sans ordre, mesure

ny raisõ quelcõque: l'autre Dieu l'ayãt accoustree de nõbres & de proportions cõuenables, l'a cõstituee regente & gũuernãte du monde crẽe, elle mesme estant crẽe. Or que ce soit ceste la, la vraye sentence & intelligẽce de Platon, non par vñe maniere de speculatiõ & inquisitiõ, touchãt la creatiõ ou generation tant du mõde que de l'ame, cela en est vn indice, outre plusieurs autres, qu'il dit, que l'ame est crẽe & non crẽe, & du monde qu'il a estẽ nẽ & crẽe, & non, iamais qu'il est eternal, & non crẽe. Qu'il soit ainsi, il n'est ia besoin d'en alleguer les tesmoignages du Timee, attendu que tout le liure d'un bout à autre, n'est que de la generation ou creation du monde: & des autres liures, en l'Atlantique, Timee faisant sa priere nõme celuy qui pieça estoit de faict, & maintenant aussi de parole, Dieu. Et en son Politique l'hoste Parmenidien dit, que le monde composẽ de Dieu a estẽ faict participãt de plusieurs biens, & que s'il y a quelque chose de mauuais, qu'il y est demourẽ mellẽ parmy de sa premiere habitude & estat, auquel il estoit auant sa constitution tout deregleẽ & delordonnẽ. Et en ses liures de la Republique, parlant du nombre que quelques vns appellent mariage, Socrates commençant à en discourir dit ainsi. Le Dieu natif ou engendrẽ à sa conuersion que le nõbre parfaict comprend. En ce lieu la il ne peut appeller autre Dieu natif que le monde. *

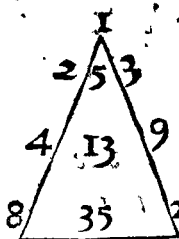
Icy y a vne briesche en l'original.

La premiere copulation est d'un & de deux, la seconde de trois & de quatre, la troisieme de cinq & six, desquelles pas vne ne faict vn nombre quarrẽ, ny par soy, ny par autres: la quatrieme est de sept & de huit, laquelle assemblee avec les premieres, faict le nombre quarrẽ de trente six.

Cest endroit est tout corrompu. Le quatrieme des Pythagorẽs par lequel ils iuroyẽt

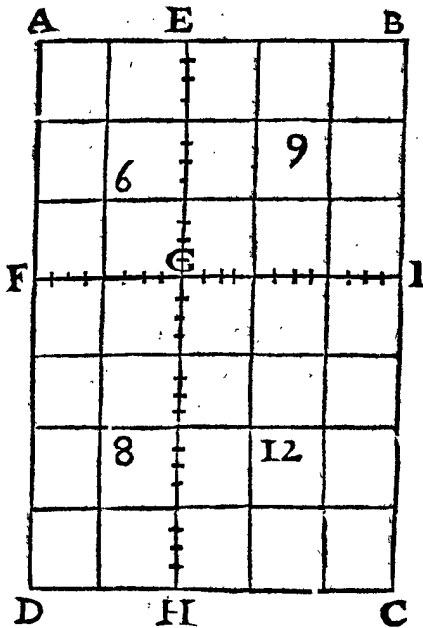
1	2
3	4
5	6
7	8
font ensemble 36	

PLVTAR. DE LA



Mais le Quaternaire des nombres que Platō a pōsez à une plus parfaicte generation: estāts les pairs multipliez par intervalles pairs, & les non-pairs par intervalles non-pairs: car elle contient premierement l'unité comme la souche premiere des nombres tant pairs que non-pairs, & au dessous d'elle le deux, & le trois, qui sont les premiers nombre plats: & puis quatre & neuf, les premiers quarez: & puis huit & vingt & sept, les premiers cubiques, l'unité estant mise hors de compte: par ou il appert qu'il ne veult pas que l'on colloque les nombres tous les vns sur les autres en droicte ligne, ains à part les vns deuant les autres, les pairs d'un costé, & les non-pairs de l'autre, comme il est cy dessous descrit: ainsi seront les filles des nombres semblables, qui engēdreront des nombres remarquables & notables, tant par cōpositiō que par multiplication: par composition ainsi, deux & trois font cinq, quatre & neuf font treize, huit & vingt & sept trente cinq: car de ces nombres là, les Pythagoriens appellent le cinq $\tau\acute{\epsilon}\sigma\tau\omicron\nu$, c'est à dire son, estimans que le cinq soit le premier parlant & sonant des intervalles du ton, & que le treize en est le residu, desesperans, comme aussi faict Platō, de pouuoir partir le $\tau\acute{\omicron}$ en deux egales parties: & le trente cinq, ils l'appellēt harmonie, d'autant qu'il est composé des deux premiers nombres cubiques, procedant du premier pied pair, & du premier non-pair: c'est assavoir du huit & du vingt & sept, & semblablement aussi est composé de ces quatre nombres, du six, du huit, du neuf, & du douze, lesquels contiennent la proportion Arithmetique & harmonique: mais cela sera plus clair à voir, en le mettant en figure deuant

deuant les yeux. Supposons doncques qu'il y ait une figure en forme de thuile, qui s'appelle un parallelogramme à angles droictz qui soit designé par ces lettres, ABCD.



Dont le costé moindre AB, soit de cinq, & le plus long AD, soit de sept parties, le moindre costé soit diuisé en sections inegales, l'une de deux, l'autre de trois parties au point signé E, & le plus long en autres deux inegales aussi, de trois & de quatre au point signé, F, ainsi AEGF, seront six, EBIG, neuf, GHDF, huit, G-ICH, douze. Ceste figure parallelogramme, plus longue que large, estant composee de trente cinq parties, contient en

soy toutes les raisons des premiers accords, & consonances de musique és nombres des aires & petites placettes quarrées: car le six comparé au huit à la raison ou proportion sesquiterce, en laquelle consiste la quarte. Le six à neuf à la raison sesquialtere, en laquelle consiste la quinte: & le six à douze à la raison double, en laquelle consiste l'octaue: aussi y est la raison du ton qui est sesquioctaue, comme de huit à neuf: c'est pourquoy ils ont appellé ce nombre là de trente cinq, qui cõtient les raisons des tons, les consonances & accords, l'harmonie, lequel estant multiplié par six, fait le nombre de deux cents dix, qui est le nombre des iours, dedans lesquels se forment & paracheuent les enfans qui

il a par a-
uant en
deux
lieux at-
tribué ce-
la au cinq

naissent à sept mois. Item à le prendre par vn autre commence-
ment par multiplication, deux fois trois font six, & quatre fois
neuf font trente six, & huit fois vingt & sept font deux cens
seize: or est le six nombre parfait, d'autāt qu'il est egal à ses par-
ties, & s'appelle mariage pour la commixtion du pair & du
non-pair. Qui plus est, il se trouue composé du principe des nom-
bres qui est vn, du premier pair qui est deux, & du premier non-
pair qui est trois. Et puis trente six est le premier nombre quarré
ensemble & triangle quarré du pied de six, & triangle du pied
de huit, & se produit par multiplication des deux premiers
nombres quarez, c'est à sçauoir du quatre multipliant le neuf,
& par l'assemblément de trois cubiques de l'un du huit & du
vingt-sept, qui assemblez ensemble font trente-six, & puis il se
peut estendre en forme de thuille plus longue que large, en deux
sortes, en mettant ou douze fois trois, ou neuf fois quatre. Or
maintenant si lon prent les nombres des costez de toutes ces fi-
gures, c'est à sçauoir le six du quarré, le huit du triangle, le
neuf de l'une des thuelles, & le douze de l'autre, on trouuera
qu'ils feront les raisons & proportions de toutes les consonances:
car le douze comparé au neuf fera la quarte, comme fait la Ne-
te la haute note, à la moyenne, au huit sera quinte, comme de
l'Hypate la basse note à la moyenne, & à douze sera l'octaue,
comme la Nete à l'Hypate. Et le nombre de deux cens seize, est
nombre cubique, procedant de six pour son pied, & si est egal aux
aires quarees de son pourpris: ces nombres proposez ayants
tant de vertus & de proprietéz, le dernier vingt-sept a encore
cela de peculier, qu'il est egal à tous les precedents assemblez en-
semble, èst à sçauoir à vn, deux, trois, quatre, huit & neuf:
d'auantage c'est le nombre des iours de la reuolution de la Lu-
ne.

ne. Et les Pythagoriens entre les distances & interualles des sons mettent celui du ton en ce nombre là: c'est pourquoy ils appellent le treize $\lambda\epsilon\iota\mu\mu\alpha$, comme qui diroit, le defaut, d'autant qu'il s'en faut vne unité que ce ne soit la moitié de vingt-sept. Or que ces nombres là aussi contiennent les raisons & proportions de toutes les consonances & accords, il est aisé à entendre: car il y a la double d'un, à deux, en laquelle consiste le Diapason: de deux à trois la sesquialtere, en laquelle consiste le Diapente ou la quinte: de trois à quatre la sesquiterce, en laquelle consiste le Diatessaron, la quarte & la triple: de trois à neuf, en laquelle consiste le Diapason & Diapente, ensemble la quinte sur double, & la quadruple: de deux à huit, qui est le Disdiapason, c'est à dire, double sur double: ou vne quinzième. Il y a aussi la sesquioctave de huit à neuf, en laquelle consiste le ton, & si l'on compte l'unité qui est commune aux nombres pairs & non-pairs, tout le nombre des pairs, les prenant depuis un iusques à huit, fait quinze nombre triangle, procedant du pied de cinq: & ceux de la rengee des non-pairs, à sçauoir, un, trois, neuf, vingt sept, font quarante, qui les somme ensemble, & ces quarante là sont composez de treize & de vingt sept, par lesquels les Mathematiciens mesurent precisément les interualles des sons, dont on chante, appellants l'un Diesis, & l'autre ton: & ce nombre de quarante vient par multiplication de la vertu du quaternaire: car si vous multipliez quatre fois chacun des quatre premiers nombres pris à par soy, c'est à sçauoir un, deux, trois, quatre, il en prouindra, quatre, huit, douze, seize, qui somme ensemble feront quarante: & ces quarante là contiennent encore toutes les raisons & proportions des consonances, pour ce que seize comparé à douze à proportion

PLVTAR. DE LA

sesquiterce, à huit double, à quatre quadruple, & le douze à huit sesquialtere, à quatre triple, qui sont les proportions de la quarte, de la quinte, de l'octaue, & de la quinziesme. Et puis ce quarante est egal aux deux premiers quarrez, & aux deux premiers cubiques, les deux premiers quarrez sont un & quatre, les deux cubiques huit & vingt-sept, qui sommezz ensemble, font quarante, tellement que le quaternaire de Platon est en sa dispositiõ bien plus ample, plus diuersifié, & plus parfait que non pas celuy de Pythagoras. Mais pource que es nombres proposez ne se peuuent trouuer places pour les medietez qu'il introduit, il a fallu estendre les nombres en plus amples termes, en retenant tousiours les mesmes raisons & mesmes proportions, il nous faut un peu declarer quels sont ces nombres, là & premierement traicter de ces medietez. La premiere doncques est celle qui surmonte & est surmontee de ses extremittez par un mesme nombre, laquelle on appelle maintenant Arithmetique: l'autre qui surmonte & est surmontee par mesme partie de ses extremittez, s'appelle Hyperantia, c'est à dire, soubcontraire: comme, pour exemple, les deux bouts & extremittez, & le milieu de la medieté Arithmetique sont six, neuf, douze: car neuf qui est au milieu surmonte six du mesme nombre qu'il est surmonté de douze, c'est à sçauoir de trois, & de la soubcontraire. Ces fins sont, comme six, huit, douze: car huit qui est le milieu surmonte six de deux, & est surmonté par douze de quatre, & le quatre est la troisiésme partie de douze, comme deux est la troisiésme partie de six. Ainsi aduient il qu'en la medieté Arithmetique le milieu surmonte l'un des bouts, & est surmonté par l'autre d'une mesme sienne partie, & en la soubcontraire d'une mesme partie non sienne, mais de ses

de ses extremittez, c'est pourquoy elle est appellee *soubcontraire* & c'est aussi celle que l'on nōme *harmanique*, pource que de dās ses fins elle comprend les *premieres consonāces*, c'est assavoir du moindre bout au plus grād, le *Diapason* l'*octaue*: du plus grād au milieu, la *quinte*: & du milieu au moindre. bout, la *quarte*: par ce que le plus grād terme ou bout estāt mis sur la note ou chor de *Nete*, & le moïdre sur l'*Hypate*, le milieu se trouuera sur celle qui se nōme *moyenne*, qui fera vers la *Nete* vne *quinte*, & vers l'*Hypate* vne *quarte*: tellement que huit sera sur la *moyenne*, douze sur la *Nete*, & six sur l'*Hypate*. Or pour sçavoir facilement trouver ces *medietez* là & promptement. *Eudore* en monstre la maniere: car assemblez les deux bouts ensemble, & du sommé des deux en prenez la moitié, ce sera la *medieté Arithmetique*: ou prenez la moitié de chacun des bouts, & les mettez ensemble, ce qui en prouindra sera la *medieté Arithmetique*, autant aux doubles comme aux triples. Mais en la *soubcontraire* ou *harmanique*, si les deux termes & bouts sont l'un à l'autre en proportion double, prenez le tiers du moindre, & la moitié du plus grand, le nombre qui en prouindra sera le milieu *hormonique*: mais si les deux bouts sont l'un à l'autre en proportion triple, il faut au contraire prendre la moitié du moindre, & le tiers du plus grand, & le sommé sera le milieu: cōme pour exēple, soit en triple proportion le moindre terme six, & le plus grand dixhuit, si tu prens la moitié de six qui est trois, & le tiers de dixhuit qui est six, il en viendra neuf, pour le milieu qui surmonte, & est surmonté de mesme. partie des deux bouts, c'est assavoir de la moitié. Voyla cōmēt les *medietez* se prennent. Or les faut-il là entreietter & colloquer entre deux, pour remplir les espaces ou *interualles* doubles & triples, mais entre

PLVTAR. DE LA

les nombres proposez les uns n'ont aucune place de milieu, les autres ne l'ont pas suffisante: parquoy on les augmente, en retenant tousiours les mesmes proportions, & y faict on des places & receptacles suffisans pour receuoir lesdictes mediocritez & premierement pour le moindre bout ou terme, au lieu d'un, on met six, pour ce que c'est le premier de tous les nombres qui a moitié & tiers, & multiplie-l'on tous les nombres qui sont au dessous par six, ainsi comme il est soubscrit pour pouuoir receuoir les medietez 12. 2. ¹ 3. 18. toutes deux és doubles & triples inter- 24. 4. 9. 54. ualles. Et pourautant que Platon a dit, 48. 8. 27. 162. Estans les interualles sesquialteres. sesquitiers, & sesquioctaues, de ces liaisons la és precedentes distances il remplissoit tous les sesquitiers de l'interualle sesquioctau, laissant une partie de chacun d'eux, & la distance de ceste partie prise de nombre à nombre, ayant pour ses bouts & ses termes deux cens cinquante & six, & deux cens quarante & trois. Pour les paroles de ce texte ils ont esté contrainsts d'estendre encore ces nombres, & les faire plus grands, tant qu'il y eust deux nombres suyans de reng en proportion sesquioctau, là où le six ny de luy mesme entier ne pouuoit auoir proportion sesquioctau, & qui l'eust diuisé, en partissant l'unité en parcelles de nombres rompus, l'intelligence en venoit à estre mal-aisée à comprèdre, il appella celle façõ multiplication: ne plus ne moins qu'en la musique aux mutations, là où si vous tendez & augmentez le premier nombre, il faut quant & quant que la description de toutes les autres notes se tende & s'augmente aussi. Eudore doncques suiuant Crātor, prit pour le premier nombre trois cens octante quatre, qui se faict en multipliant soixante quatre

tre par six, & les a induits à ce faire le nombre de soixante quatre, qui a pour son sous-sesquioctave huit, & son sesquioctave septante deux. Mais il accorde mieux avec le texte & les paroles de Platon, de supposer la moitié: car le défaut qu'ils appellent $\lambda\epsilon\iota\mu\alpha$, aura la proportion sesquioctave aux nombres que Platon a posez, deux cens cinquante six, & deux cens quarante trois, ayans mis pour le premier, cent nonante deux: si le double d'iceluy se met pour le premier, le *Limma* fera de la mesme proportion, mais en nombre double, comme de cinq cens douze à quatre cens octante quatre: car deux cens cinquante six sont en proportion sesquitierce de cent nonante deux, & cinq cens douze, de quatre cens octante quatre. Et ne sera pas ceste reduction sans raison, ayant donné occasion apparente à Crantor: car le nombre de soixante quatre est cube, procedant du premier quarré, & quarré procedant du premier cube, & estant multiplié par trois, le premier nō-pair, & le premier triâgulaire, le premier parfait & sesquialtere, il fait cent nonante deux, qui a aussi son sesquioctave, cōme nous môstrerōs. Mais premierement vous entendrez mieux que c'est que *Limma*, & qu'elle est l'intelligence de Platon, si vous voulez un peu rememorer ce que l'on dit és escholes des Pythagoriens: car *Diastema*, c'est à dire, intervalle en matiere de chant, est tout le contenu entre deux sons de diuerse tension, entre lesquels intervalles il y en a un qui s'appelle ton, celuy de quoy la quinte surmōte la quarte: de ce tō entier, cōme tiēnent les Musiciēs, coupé en deux par la moitié, il se fait deux intervalles, qui s'appellent l'un & l'autre demy tōs: mais les Pithagoriēs n'estimēt pas qu'il se puisse mespartir egalemēt, & estās les deux sectiōs ino-

P L V T A R Q V E D E L A

gales, ils en appellent la moindre, *Limma*, c'est à dire, le défaut, pour ce que c'est un peu moins de la moitié: & pourtāt il y en a qui forment l'accord de la quarte de deux tons & demy ton, les autres de deux tons & d'un *Limma*, & semble que le tesmoignage du sentiment de l'ouye s'accorde avec les *Musiciens* & *Harmoniques*, & la demonstration avec les *Mathematiciens*. La preuue de la demonstration se faict en ceste maniere: C'est chose qui se suppose pour certaine, esprouuee par les instrumens, que le *Diapason* ou l'octaue à la proportion double: *Diapète*, la quinte, sesquialtere: *Diateffaron*, la quarte, sesquiterce: & le ton, sesquioctave: & en peut on encore presentement examiner & esprouuer la verité, en attachant deux pois doubles à deux chordes egales, ou faisant de deux tuyaux de haubois d'egale concavité, l'un double en longueur de l'autre: car l'haubois qui sera de plus grāde longueur sonnera plus gros, comme l'*Hypate* au regard de la *Nete*, & deux chordes, celle qui sera roidie par le plus grand pois sonnera plus clair, comme la *Nete* à comparaison de l'*Hypate*, & cela est la consonance du *Diapason*: semblablement aussi trois comparez à deux, soit en longueur ou en pesanteur, fera la quinte, & quatre à trois fera la quarte, car l'un a la proportion sesquiterce, & l'autre sesquialtere: & si l'inegalité des pois ou des longueurs est comme de huit à neuf, elle fera l'intervalle du ton, non pas que ce soit accord, mais son propre à chanter: car les sons, qui les touche, ou sonne, on entōne l'un apres l'autre, rendent un chāt doux & agreable aux aureilles, mais qui les sonneroit ensemble, le son en seroit fascheux, & offenceroit l'ouye: au cotraire és consonances, qui les touche ou ensemble, ou l'un apres l'autre, l'aureille en reçoit le concert & accord

L'experience
monstre
que le
double se
doit pren
dre à la
concavité
& non
pas à la
longueur.

avec

avec grand plaisir: toutesfois encore monstre-l'on cela par raison, car l'harmonie du Diapason est composée de la quinte, & de la quarte, & en nombres, le double est composé du sesquialtere, & du sesquitiers, car douze sont en proportion sesquitiere du neuf, & sesquialtere du huit, & double du six: adonc la proportion double est composée de la sesquialtere, & de la sesquitiere, comme le Diapason du Diapente, & du Diatessaron, c'est à dire, l'octave de la quinte & de la quarte, mais la quinte est plus grande que la quarte d'un ton, & icy és nombres la sesquialtere, plus grande que la sesquitiere, d'une sesquioctave: il appert doncques que le Diapason à la proportion double, & la quinte sesquialtere, & la quarte sesquitiere, & le ton la sesquioctave. Cela estant prouvé & démontré, voyés maintenant si la sesquioctave se peut mespartir en deux sections egales: car si elle ne peut, aussi ne fait doncques pas le ton: & pour ce que le huit & le neuf sont la premiere proportion sesquioctave, il n'y a rien d'interualle entre deux, l'un & l'autre estant doublé, le nombre qui se trouue entre deux fait deux interualles: il est manifeste que si ces deux interualles sont egaux, la sesquioctave se peut egaleement diuiser en deux. Or est il que la double de neuf est dixhuit, & de huit seize, lesquels reçoivent entre eux-deux dixsept: ainsi a il l'un des interualles plus grand, & l'autre plus petit, car le premier est de dixhuit à dix-sept, & le second de dix-sept à seize: adonc la sesquioctave proportion se diuise en portions & sections inegales, & consequemment aussi le ton. Parquoy la diuision faicte, nulle des sections n'est proprement demy ton, ains a esté l'une à bon droit appelée par les Mathematiciens *Limma*: & c'est ce que dit Platon, que Dieu remplissant les sesquitiers

PLVTAR. DE LA

des sesquioctaves laissa vne partie de chacũ d'iceux, dont la raison est & proportion qu'ont deux cens cinquante six, à deux cẽs quarante trois: car que l'on prenne vne quarte en deux nombres qui ayent entre eux proportion sesquiterce, comme deux cens cinquante six, à cent nonante deux, dont le moindre nombre, 192. soit colloqué sur la note basse du tetrachorde, & le grand 256. sur la haute: il faut monstrer que cela remply de deux sesquioctaves, il demeure vn interualle aussi grand, comme à le prendre en nombre deux cens cinquante six: car le bas son estant roidy & tendu d'un ton, qui est la raison sesquioctave, il se fait deux cens seize, & puis de rechef cestuy estant encore roidy & tendu d'un autre ton, il deuiet deux cens quarante trois: car ils surmontent deux cents seize de vingt sept, & deux cents seize surmontent cent nonante deux de vingt quatre, dont le vingt sept est sesquioctave de deux cens quarante trois, & vingt & quatre de deux cents seize. Parquoy de ces nombres icy le plus grand est sesquioctave du milieu, & le milieu du plus petit, & la distance depuis le plus petit iusques au plus grand, c'est à dire, depuis cent nonante deux, iusques à deux cens quarante trois, deux tons remplis de deux sesquioctaves, lequel interualle osté il demeure l'interualle du total qui est entre deux cens quarante trois, & deux cens cinquante six, qui sont treize, c'est pourquoy ils appelloyent ce nombre la $\lambda\epsilon\iota\mu\alpha\alpha$, comme qui diroit, defaut ou residu. Quant à moy donc ie pensẽ que la sentence de Platon est tresclairement exposée en ces nombres la: les autres mettant les fins & termes du Diatessaron, pour le haut deux cens octante huit, & pour le bas deux cens seize, acheuent proportionnellement le reste, sinon qu'ils prennent deux defauts entre les deux extremitẽz,

le bas

le bas estant rendu d'un ton, il se faict deux cens quarante trois, & le haut estant lasché d'un autre, il denient deux cens cinquante six, car ils sont sesquioctaves, 243. de 216. & de 288. de 256. de maniere que chacun des interualles est d'un ton, & demeure ce qui est entre deux cens quarante trois, & 256. qui n'est pas demy ton, ains est moins: car 288. est plus que 256, de 32. & 243. est plus que 216. de vingt-sept, & 256. est plus que 243 de treize, & tous les deux auantages sont moins que demy ton: parquoy le Diatessaron se trouue de deux tons, & de ce qu'ils appellent Limma, non pas d'un demy ton: voyla comment il se demonstre. Ainsi n'est-il pas mal-aisé à entendre par ce que nous auons dit pourquoy c'est que Platon ayant dit, qu'il se faict des interualles sesquialteres, sesquitiers, & sesquioctaves, en remplissant les sesquitiers des sesquioctaves, il n'a poinct faict mention de sesquialteres, ains les a laissez en arriere: c'est pource que la sesquialtere est remplie, quand on adiouste la sesquioctave à la sesquitierce, ou bien la sesquitierce à la sesquioctave. Ces choses ainsi demonstrees, maintenant, quant à remplir les interualles, & y entreietter les medietez, quand personne ne l'auroit faict auparauant, ie le vous laisserois faire pour vostre exercice: mais cela ayant desia esté faict, & par plusieurs gens de bien, principalement par Crantor, Clearque, & Theodore, tous natifs de la ville de Soles, il ne sera point hors de propos, de parler un petit de la difference qu'il y a entre eux: car Theodore ne fait pas deux files de nombres, comme les autres, ains les met tous d'une rengee les uns apres les autres, les doubles & les triples, & se fortifie premierement par ceste partition de la substance que l'on appelle selon la longueur qui faict deux branches d'un tronc, & non pas quatre de deux

Et puis il dit qu'il faut que les interpositions des medietez prennent ainsi place, autrement qu'il y auroit perturbation & confusion, Et passant incontinent du premier double au premier triple, y deuant estre ce qui doit remplir l'un & l'autre. De l'autre costé aussi fait pour Crantor la situation & position des nombres plains, avec les plains, quarrez avec les quarrez, Et cubes avec les cubes, qui sont ainsi colloquez vis à vis l'un de l'autre en files opposites, Et non pas selon leur reng, ains alternatiuement.

Icy y a vne grande breche en l'original.

Ce qui est tousiours d'une sorte, c'est l'espece ou la forme, mais ce qui se diuise par les corps, c'est le subiect & la matiere, & la mixtion qui se faict des deux, c'est le suppost parfait. Quant à la substance doncques indiuisible, qui est tousiours vne Et tousiours de mesme sorte, il ne faut pas entendre qu'elle fuye diuision pour sa petitesse, comme font les petits corps, que l'on appelle Atomes: car c'est ce qu'elle est simple, pure, non subiecte à passion, ny alteration aucune, ains tousiours semblable à soy Et de mesme sorte, qui faict qu'elle est indiuisible, Et n'ayant point de parties, pour laquelle simplicité, quand elle viêt à toucher aucune mêt les composez Et differents, elle faict cesser la diuersité, Et les rend d'une mesme habitude par similitude, Et si l'on veut appeller celle qui est diuisible par les corps, matiere, comme subiecte à icelle, Et participante d'icelle, vsant d'equiuocation, il n'y aura point d'interest quant à ce dont il est question: mais ceux qui veulent que la corporelle matiere soit meslee avec l'indiuisible, sont en grand erreur. Premièrement par ce que Platon n'a point vsé maintenant d'aucuns noms d'icelle, par ce qu'il a tousiours accoustumé de l'appeller recep-

taele receuant tout, & nourrice, non pas diuisible par les corps ains pluſtoſt corps diuiſé en ſinguliers indiuidus. Et puis quelle difference y aura il entre la generation du monde & de l'ame, ſi leur conſtitution de l'un & de l'autre eſt compoſee de la matiere & des choſes intelligibles? Platon certes luy meſme, comme oſtant à l'ame l'eſtre engendré du corps, dit que Dieu luy à mis tout ce qui eſtoit corporel au dedans d'elle, & puis que par dehors il a eſté caché & couuert d'elle tout a l'environ, & brief apres auoir fabriqué de proportion l'ame, il ſubioinct puis apres le traicté de la matiere, ne ſ'en eſtant point ſeruy au parauant quand il traictoit de la creation de l'ame. Autant en peut on ſemblablement reſpondre à Poſidoine, car il ne ſ'eſt pas fort eſloigné de la matiere, ains cuidant que la ſubſtance des termes & extremitez ſoit ce qu'il appelle ſubſtance diuisible par les corps, & ioignant cela avec l'intelligible, il a prononcé & affirmé que l'ame eſt l'Idée de ce qui eſt diſtant en tout ſens ſelon les nombres qui contiennent l'harmonie, par ce que les Mathematiques ſont ſituees entre les premiers intelligibles & les ſenſibles: mais l'ame ayant des intelligibles l'eſtre e-ternelle, & des ſenſibles l'eſtre paſſible, il eſt conuenable qu'il y ait quelque ſubſtance entre deux, mais il n'a pas pris garde que Dieu depuis, apres auoir faiçt & parfaict l'ame, uſa des termes & extremitez du corps, pour en donner forme à la matiere, terminant & finiſſant ſa ſubſtance vague & eſparſe, non contenuë d'aucune liaiſon, l'environnant de ſuperfices compoſees de triangles ioincts enſemble: encore eſt-il plus impertinent de faire l'ame vne Idee, par ce que l'ame eſt touſiours en mouuement, & l'Idée eſt immobile, & l'Idée ne ſe peut meſler a-ucc ce qui eſt ſenſible, & l'ame eſt touſiours attachee avec

le corps. Et puis Dieu a esté imitateur de l'Idée comme de son patron, & ouvrier de l'ame comme de son ouurage: & que Platon ne tienne point que la substance de l'ame soit le nombre, ains bien qu'elle soit ordonnée par nombre, nous l'auons desia dit au parauant, mais al'encontre de ces deux opinions ceste opposition est commune: Que ny aux nombres, ny aux termes & bornes des corps il n'y a aucune apparence, ny vestige de celle puissance, par laquelle l'ame iuge de ce qui est sensible: car l'entendement & la faculté d'entendre qu'elle a, c'est la participation du principe intelligible que luy mesme y a imprimé, mais l'opinion, la creance, l'imagination, & l'estre passive & sensitive des qualitez qui sont és corps, il n'est homme qui sceust penser que cela puisse proceder des unitez, des points des lignes, ny des superficies. Et toutesfois non seulement les ames des mortels ont la faculté de iuger de toutes qualitez exterieures perceptibles aux sentimens: mais aussi celle du monde, ce dit Platon, quand elle vient à se tourner en soy mesme, & à toucher quelque chose qui ait la substance vague, fluide: & aussi l'indiuisible en se mouuât par toute elle mesme, elle dit à quoy chasque chose est mesme, & à quoy elle est autre & diuerse, & à quoy principalement chasque chose est conuenable; soit à faire ou à souffrir, tant és choses qui viennent en estre qu'en celles qui sont tousiours d'une sorte. D'auantage faisant vne description des dix predicamens, il declare encore cela plus clairement puis apres. La raison vraye, dit-il, quand elle s'attache à ce qui est sensible, & le cercle de l'autre allant droit l'annonce par toute son ame, alors il s'engendre des opinions & des creances fermes

mes & veritables: mais aussi quand elle est en la partie intelligente & discourante, & que le cercle du mesme tournant aisément & rondement le demonstre, alors necessairement la science se parfait, & en quoy que ce soit que ces deux choses là s'engendrent, si aucun le nomme autrement qu'ame, certainement il dit plustost toute autre chose que la verité. D'où est ce doncques que l'ame a eu ceste motion opinatiue, qui comprend ce qui est sensible, diuerse & different de l'autre intellectiue, qui se termine en science? il est bien mal-aisée de le dire, si l'on ne suppose fermement que maintenant & en cest endroit là il ne compose pas l'ame simplement, ains l'ame du monde avecques les parties cy dessus mentionnees, c'est à sçauoir de la meilleure substance indiuisible, & de la pire, qu'il appelle diuisible par les corps, qui n'est autre chose que l'imaginatiue & opinatiue motion, s'accordant avec ce qui est sensible, laquelle ne s'engendre pas, ains est comme l'autre eternelle: car la nature qui a la vertu d'entendre, l'a aussi d'opiner, mais ceste intellectiue là est immobile, impassible, & posée & fondée sur la substance qui tousiours demeure d'une mesme sorte, & l'autre est vague & diuisible, comme celle qui touche à vne matiere mobile, tousiours flottante & espendue çà & là: car la matiere sensible parauant n'auoit ordre quelconque, ains estoit sans forme, & sans borne ne terminaison aucune, & la puissance qui estoit en elle n'auoit ny les opinions expresses articulees & distinguees, ny ses mouuemens tous certains & ordonnez, ains pour la plus part ressemblās à des songes temeraires, turbulens, trauaillans ce qui est corporel, sinon que par fortune

P L V T A R Q V E D E L A

ils s'obassent sur ce qui est le meilleur: car elle estoit entre deux, & auoit nature conforme & accordante à l'un & à l'autre touchant à la matiere en ce qu'elle est sensitiue, & aux choses intelligibles en ce qu'elle a moyen de iuger: ainsi le declare il luy mesme en ces propres termes. Selon mon cacul, dit-il, ceste somme soit arrestee de tout le compte: Que ces trois choses triplement separees estoient auant que le ciel fust, la substance, la place, la generation. Il appelle la place la matiere, comme ailleurs le siege, & aucunes fois le receptacle, ce qui est l'intelligible, la generation, lors que le monde n'estoit pas encore, ne peut estre autre chose que la substance subiecte à mouuemens & alterations, sitree entre le moulant & le moulé, transmettant les images de là icy: c'est pour quoy elle a esté appelée diuisible, pour ce qu'il est force que le sensitif se diuise & aille quand & le sensible, & l'imaginatif quand & l'imaginable: car le mouuement sensitif se meut vers le sensible au dehors, mais l'entendement de luy mesme estoit stable, ferme & immobile: mais estant imprimé en l'ame. & en estant Seigneur, il se tourne en soy-mesme, & accomplit un mouuement en rond & circulaire, touchant à ce qui est principalement en ce qui demeure tousiours. Et pourtant difficile fut la meslange, & l'association de mesler le diuisible avec l'indiuisible, & ce qui n'est aucunement mobile avec ce qui remue tousiours, & qui va par tout, contraignant par force le mesme de s'assembler avec l'autre. Si n'estoit par l'autre mouuement, comme ny le mesme n'estoit pas station ou repos, ains estoient le principe de diuersité & de identité: car l'un & l'autre descendent de diuers principes, à sçauoir le mesme de l'unité, & l'autre du binaire, & ont esté premierement meslez icy en l'a-

me,

me, estans liez par nombres & par proportions, & par medietez enarmoniques: & le mesme imprimé en l'autre fait difference, & l'autre au mesme faict ordre, comme il appert manifestement és premieres puissances de l'ame, lesquelles sont la puissance de mouuoir, & la puissance de iuger. Le mouuemēt se mōstre incontinent au ciel, & en la diuersité, l'identité, à la reuolution des estoilles errantes & planettes, & en l'identité la diuersité en la situation des estoilles fixes: car là est le mesme le plus fort, comme és choses terrestres tout le contraire. Et le iugement a bien deux principes, l'entendemēt du mesme pour iuger les choses vniuerselles, & le sentiment de l'autre pour iuger les particulieres, & la raison puis est meslee des deux, estant intelligence és choses generales, intelligibles, & opinion és choses sensibles, vsans pour instrumens & outils de la memoire & de l'imagination, dont les vnes font le mesme en l'autre, & les autres l'autre au mesme: car intelligence est le mouuement de l'entendemēt enuers ce qui demeure ferme, & l'opinion est la demeure de ce qui sent enuers ce qui remuë: le mesme colloque & met l'imagination ou phantasie, qui est vne liaison de l'opinion avec le sentiment en la memoire, & l'autre au contraire la remuë, pour la difference du passé & du maintenant, touchant ensemble à l'identité & à la diuersité. Et pour bien entendre la proportion de laquelle il a composé l'ame, il faut prendre l'exemple de la constitution du corps du monde: car là les deux extremittez, assauoir le feu & la terre, estans de nature bien difficiles à contemperer l'un avec l'autre, ou pour mieux dire, impossibles à compatir & à se mesler ensemble, il meit au deuant du feu l'air au milieu d'eux, & l'eau au deuant de la terre, si contempere premierement ces deux moyens la

ensemble, & puis par eux les deux extremes des bouts qu'il accommoda & ioignit, & avec ces moyès la & avec eux mesmes. Et là mesme aussi de rechef assemblea-il le mesme, & l'autre, puissances contraires & extremitez ennemies, non par elles mesmes immediatement, ains en mettant entre deux d'autres substāces, l'indivisible au deuant du mesme & la divisible au deuant de l'autre, estant aucunement conuenable à l'une & à l'autre, puis ces deux estans meslees, y meslant & contemperant aussi les autres extremes, il ourdit & tissut ainsi toute l'espece de l'ame, faisant en tant qu'il estoit possible de differents semblables, & de plusieurs un. Or y en a il qui disent que Platon n'a pas bien dit, d'appeller la nature de l'autre difficile à mesler, attendu, disent-ils, qu'elle n'est poinct insusceptible, ains plustost amie de mutation, & que plustost la nature du mesme estant ferme & difficile à remuer, ne recoit pas facilement meslange, ains la fuit & la reiecte, afin qu'elle demeure simple, nette, sans aucune alteration: mais ceux qui reprennent cela ignorent que le mesme est l'Idée de choses qui sont tousiours d'une sorte, & l'autre l'Idée de celles qui se portent diuersement, & que l'effect de cestui-cy est de tousiours diuiser, separer & alterer ce à quoy il touche, & d'en faire d'un plusieurs, & l'effect de celuy la, de conioindre & assembler par similitude ces plusieurs en une mesme forme & puissance. Voila quelles sont les puissances de l'ame de l'univers, lesquelles entrans en des instrumens caduques & passibles, qui sont les corps, bien qu'elles soyent quant à elles incorruptibles & impassibles, l'espece de la dualité indeterminee y apparroist d'auantage, mais celle de l'unité simple plus obscurément y est enfoncée: toutesfois encore ne scauroit on remarquer en l'homme, ny une passion du tout ex-

empte de raison, ny mouuement aussi de raison, ou il n'y ait du
 tout rien de cupidité, d'ambition, de ioye ou de douleur. Et pour-
 tant y a il aucuns philosophes qui veulent que les passions soyent
 des raisons, comme si toute cupidité, toute fascherie, & toute ire,
 estoient des iugemens: & d'autres aussi qui tiennent que toutes
 vertus sont passions, car force & vaillance, disent ils, est ce qui
 craint, & tēperance ce qui iouit de volupté, & iustice ce qui gai-
 gne: toutesfois l'ame estant ensemble & contemplatiue & acti-
 ue: & contemplant les choses vniuerselles, & faisant les parti-
 culieres, entendans les vnes, & sentans les autres, la commune
 raison rencontrāt tousiours au mesme, l'autre, & en l'autre aus-
 si le mesme tasche bien à separer de diuerses bornes & separa-
 tions, vn d'avec plusieurs, & l'indiuisible d'avec le diuisible, mais
 elle n'en peut venir à bout, ny estre purement en l'un ny en l'au-
 tre, tāt les principes sont entrelassez l'un avec l'autre, & broüil-
 lez pesle-mesle. Et pourtant a Dieu constitué vn receptacle au
 mesme, & à l'autre, de la substance diuisible & indiuisible, afin
 qu'en diuersité il y eust ordre: car cela estoit le naistre, & sans
 cela le mesme n'auroit point de diuersité, & consequemment
 point de mouuement ny de generation, & l'autre n'eust poinct
 eu d'ordre, & par consequent aussi point de consistence ny de ge-
 neratiou: car s'il fust aduenü au mesme d'estre autre d'autre, &
 à l'opposite aussi à l'autre d'estre mesme à soy-mesme, ceste telle
 communication & participation l'un de l'autre n'auroit ny
 ne produiroit rien de generatif, ains a besoin de quelque tierce
 matiere qui les reçoine, & qui par eux soit disposee: & c'est
 celle que Dieu constitua & composa la premiere, en terminant
 & arrestant l'infinité de la nature mouuante des corps par la
 fermeté immobile des choses intellectuelles. Et comme

PLVTAR. DE LA

il y a vne sorte de voix non articulée ne distincte, pour signifier aucune chose, là où la perolle est vne voix signifiante & articulée pour donner à entendre la pensee: & harmonie est vn composé de plusieurs sons & interualles, & le son est vne chose simple & mesme, & interualle est difference & diuersité de sons, lesquels estans meslez & assemblez ensemble, il se fait le chant & melodie: aussi la passibilité de l'ame estoit infinie, instable & desordonnée, & depuis elle fut terminée, quand les bornes, termes & limites de l'espece certaine furent apposees à la diuersité variable de son mouuement: ainsi ayant cōpris le mesme & l'autre par similitudes & dissimilitudes de nombres, faisans de difference accord, de là est procedee la vie de l'uniuers, sage & prudente, l'harmonie consonante, & la raison menant gré & force, grace & contraincte, meslée ensemble, que le commun appelle la fatale destinee: Empedocles la nomme accord & discord ensemble, Heraclite la tension opposite du monde, comme d'un arc, dont les deux bouts tirent l'un contre l'autre, ou d'une byre: Parmenide lumiere & tenebres: Anaxagoras entendement & infinité: Zoroastre, Dieu & le Diable, nommant l'un Oromasdes, & l'autre Arimani: mais Euripides n'a pas bien usé de disionctiue au lieu qu'il deuoit user de conionctiue, là où il dit,

Iupiter soit necessité forcee.

De la nature, ou l'humaine pensee:

car à la verité, celle puissance qui penetre & domine par tout l'uniuers, est entendement & necessité. C'est ce que les Egyptiens couuertement veulent donner à entendre sous le voile de leurs fables, disans que quand Orus fut puny & desmembré, l'esprit & le sang en fut donné à son pere, & la chair & la

la graisse à sa mere: mais de l'ame, il n'y a rien qui demeure pur & net, simple, à part des autres: car comme disoit Heraclite, harmonie latente est meilleure qu'apparente, dedans laquelle Dieu qui la meslee, a caché & enfoncé les differences & diuersitez: & toutesfois encore y voit on en la partie irraisonnable la temerité turbulente, & en la raisonnable la sagesse ordonnee, és sentimens necessité, en l'entendement pleine & entiere liberté: mais la puissance terminante aime l'vniuersel & d'indiuisible, à cause de leur consanguinité, & au contraire la puissance d'iuidente s'attache aux particuliers, par le diuisible: & le total s'esioit de la mutation du mesme à ce qu'il faut par l'autre: mais la difference des inclinations à l'honneste ou au deshonneste, & au plaisant & au desplaisant & les rauissemens d'esprit & transports des amoureux, & les combats de l'honneur, al'encontre de la volupté en eux, monstrerent euidentement, autant que nulle autre chose, la mixtion de la partie diuine & impassible, avec la mortelle & passible enuers les corps, dont luy mesme appelle l'une concupiscence des voluptez nee avec nous, l'autre vne opinion introduicte d'ailleurs, appetant le souuerain biē: car l'ame prouidit de soy mesme la passibilité, & la participation de l'entendement luy vient de dehors infuse par le meilleur principe, qui est Dieu. Si n'est pas la nature du ciel mesme exempte de ceste double cōpagnie, ains voit on comme elle encline quelquefois en la reuolution du mesme, qui est la plus forte, & gouuerne le monde: & viendra vne portion de temps, comme elle a desia esté par plusieurs fois, en laquelle la sagesse s'espointera & s'esmoussera, & par maniere de dire s'endormira, en se remplissant d'oubliance de son deuoir, & de ce qui luy est propre, & ce qui dés le

PLUTARQUE DE LA

commencement est familier & conforme au corps, attire, appesantit & detourne en arriere l'acheminement & alleure de l'univers à la main droicte : mais il ne le peut rompre du tout à faict, par ce que la partie meilleure se refueille de rechef; & regarde au moule & patron de Dieu, qui l'aide à retourner & à le redresser. Ainsi nous est-il monstré de plusieurs endroits, que l'ame n'est pas toute œuvre de Dieu, ains qu'ayant en elle vne portion de mal nee avec elle, elle a esté ordonnée & disposée par luy en terminant par l'unité l'insiny, à fin qu'elle devint substance bornée de ses termes, & y mettant par le moyen du mesme, & de l'autre, l'ordre, la mutation, la difference & la similitude, & ayant contracté vne société, alliance & amitié de toutes ces choses là, les vnes avec les autres, autant comme il estoit possible, par le moyen des nombres & des proportions. Dequoy encore que vous ayez bien souuent ouy parler, & en ayez leu plusieurs liures, & plusieurs escripts, il ne sera pas mauuais que i'en die vn petit mot, en proposant premierement ce qu'en dit Platon : Dieu, osta premierement vne partie de l'univers, & puis en osta encore le double de celle là, & puis vne triple sesquialtere de la seconde, & triple de la premiere, & puis vne quatrième, double de la seconde, & vne cinquième triple de la troisième, & puis vne sixième octuple de la premiere, & vne septième vingseptuple de la premiere. Apres cela il remplit les doubles & les triples interualles, en retrenchant encore vne partie de là, & la mettant au milieu d'iceux, de maniere qu'en chasque interualle il y auoit deux medietez, l'vne surmontant & estant surmontée d'vne mesme partie de ses extremitez, l'autre

tre surmontant de mesme nombre l'une de ses extre-
 mitez, & estant surmontée par l'autre: mais estans les
 interualles sesquialteres, sesquitiers & sesquioctaves
 de ces liaisons là es précédentes distances, il remplit
 tous les sesquitiers de l'interualle sesquioctave, lais-
 sant de chacun d'eux vne partie, & de la distance de
 ceste partie prise de nombre à nombre, ayant pour
 ses termes deux cens cinquante six, & deux cens qua-
 rante trois. En quoy l'on demande premierement de la quan-
 tité de ces nombres, & secondement de l'ordre de la quantité,
 qui sont ceux qu'il prend en doubles interualles: & quant à
 l'ordre, à sçavoir s'il les faut tous disposer en vne rengee, com-
 me fait Theodore, ou plustost, comme fait Crantor, en forme
 d'un Lambda, Λ , en mettant l'un sur la pointe, & puis en v-
 ne file, les doubles à part, & les triples en vne autre file: &
 quant à l'usage & à l'efficace qu'ils ont à la constitution &
 composition de l'ame. Quant au premier nous reietterons ceux
 qui disent qu'il suffit es proportions, considerer quelle nature
 ont les interualles, & les medietez, qui les remplissent, en quel-
 ques nombres que ce soit que l'on suppose qu'ils ayent des pla-
 ces capables des proportions, la doctrine s'en faisant egalemēt:
 car encore que ce qu'ils disent soit vray, ils enseignent peu sans
 exemples, & si empeschent vne autre speculation, où il y a
 grace & doctrine ensemble. Si donc commenceans à l'unité
 nous mettons à part les nombres doubles, & les triples, ainsi
 comme luy nous monstre, il y aura d'un costé, deux, quatre,
 huit, & de l'autre costé, trois, neuf, vingt-sept, qui seront sept
 nombres en tout, en prenant l'unité commune, & procedant la
 multiplication iusques à quatre: car ce n'est pas en cest endroit

seulement, ains en plusieurs autres, que la conuenance du quaternaire au septenaire est manifeste: or le quaternaire qui est tant celebré par les Pythagoriens, est de trente six, lequel a cela admirable qu'il est composé des quatre premiers pairs, & des quatre premiers non-pairs, & se faict par la quatriesme couple ou coniugaison des nombres mis ensemble de reng: * car la premiere couple est d'un E de deux, la seconde d'un E de trois: car mettant l'unité en premier lieu, comme commune à tous les deux il prend huit, & puis vingt-sept, nous monstrant presque au doigt quelle place il baille à l'un E a l'autre genre. Or traicter cela plus exquisement & plus exactement, appartient à d'autres, mais ce qui reste est propre à la matiere subiecte: car ce n'a poinct esté par ostentation de sa suffisance és arts mathematiques, qu'il a inseré parmy vn traicté de philosophie naturelle des medietez Arithmetiques & harmoniques, mais comme propos fort conuenable, & seruant à la composition & constitution de l'ame, combien que les vns cherchent les susdictes proportions aux mouuemens plus ou moins vistes des spheres des planettes, les autres plus aux distances, aucuns aux grandeurs des astres, & les autres qui semblent rechercher les choses vn peu trop subtilement, aux diametre des Epicycles, comme si l'ouurier eust pour ceste cause appliqué l'ame distribuee en sept parts aux corps celestes. Plusieurs aussi accommodent à cecy les inuentions Pythagoriques, triplans la distance des corps, depuis le milieu, ce qui se faict en mettant l'unité sur le feu E sur l'Antichthone, c'est à dire sur la terre opposee à la nostre trois, sur la terre neuf, sur la Lune vingt-sept, sur Mercure octante vn, sur Venus deux cens quarante trois, & sur le Soleil sept cens vingt-neuf, pource qu'il est ensemble quarré & cubique; c'est pourquoy ils appel-

loyen

loyent le Soleil mesme, aucunefois quarré, & autrefois cube, & reduisent ainsi par triplation les autres astres : mais ils se mescomptent & se fouruoient grandement de la raison, si les demonstrations geometriques valent quelque chose, & sont bien plus croyables à comparer à eux, ceux qui en vsent, combien que encore eux ne prouuent pas leurs positions bien exactement, mais ils en approchent bien pres, disans que le trauers ou diametre du Soleil comparé à celuy de la terre, est en proportion telle comme de douze à un, & le diametre de la terre à celuy de la Lune est triple, & que celle qui apparoit la moindre des estoilles fixes n'a pas son diametre moindre que la troisieme partie de celuy de la terre, & que la totale boule de la terre à la totale boule de la Lune a proportion, comme de vingt-sept à un. De Venus & de la terre les diametres sont en double proportion, & les boules en octuple proportiõ, comme de huit à un, & l'interualle de l'ombre qui faict l'Eclipse au diametre de la Lune triple, & la largeur que decline la Lune hors du Zodiaque est vne douzieme partie, & les habitudes & respects d'icelle en distances triangulaires ou quadrangulaires, prennent forme ou de Lune couppee par moitié, qui est le premier quartier, ou de bossüé deuant & derriere, & apres auoir passé six signes, elle faict la pleine Lune, cõme un accord & consonance de Diapason, & estant ainsi que le Soleil se meut fort lentement au Solstice, tant d'esté comme d'hyuer, & fort vistemment aux deux equinoxes, la proportiõ de ce qu'il oste aux iours, & adiouste aux nuits, ou au cõtraire és premiers 30. iours apres le Solstice d'hyuer, est qu'il adiouste au iour de la sixiesme partie de la basse, dõt la plus longue nuit surmõte le pl^o lög iour, & les 30. iours d'apres la 3. partie, & aux autres iours iusques à l'equinoxe, la moitié en interualles sescuples

PLVTARQVE DE LA

Et triples pour egaler l'inegalité du temps : Et les Chaldeens disent que le prim temps est au regard de l'Autõne en proportion de Diatessaron, en Diapente vers l'Hyuer, Et vers l'Esté de Diapason: mais si Euripides a bien limité les saisons, quand il a dit,

De quatre mois est l'Esté chaleureux,

Et tout autant dure Hyuer le hereux.

La moitié moins dure le bon Autonne,

Et le prim-temps, autant que luy fleuronne.

les saisons se changent en proportion de Diapason. Les autres donnans à la terre la place de la note Proslambanomenos, qui est A re, Et à la Lune celle de Hypate, qui est B mi, à Mercure Et à Venus celles de Diatonos Et de Lichanos, qui seroient, comme C fa ut, Et D sol re: ils mettent le Soleil sur la Mese, comme tenant le milieu du Diapason, distant de la terre d'une quinte, Et de la sphære des estoiles fixes, d'une quarte: mais ny la gentille imagination de ceux cy ne touche droit à la verité aucunement, ny ceux là non plus ne viennent precisément au poinct. Mais ceux qui veulent que Platon n'ait iamais pensé à cela, disent bien que cela se rapporte fort aux descriptions de la tablature des musiciens, laquelle consiste en cinq tetrachordes, qu'ils appellent le premier Hypaton, comme qui diroit des basses notes, le second Meson des moyennes, le troisieme Synemmenon des conioinctes, le quatriesme Diezeugmenon des disioinctes, Et le cinquiesme Hyperboleon des supremes. Aussi disent ils que semblablement les planettes sont posez en cinq distances, dont l'une est depuis la Lune iusques au Soleil, Et ceux qui ont mesme reuolution que luy, comme Mercure Et Venus, l'autre depuis ces trois

iusques

iusques à l'enflammee planette de Mars, la troisieme iusques à Iupiter, la quatrieme iusques à Saturne, & la cinquiesme iusques au ciel des estoiles fixes, tellement que les sons & notes qui bornent les cinq tetrachordes ont les proportions des interualles des astres. D'auantage nous sçauons que les anciens ne mettoient que deux notes Hypates, trois Netes, vne Mese, & vne Paramese, tellement que les notes estoyent egales en nombre aux sept planettes: mais les plus modernes, ayans adiousté celle qui se nomme Proslambanomenos, plus basse d'un ton que l'Hypate, ont paracheué toute la composition du Diapason, mais ils n'ont pas retenu ny conserué l'ordre des consonances & accords qui est selon nature, par ce que le Diapente est premier que le Diatessaron en adioustant un ton au bas, là où Platon tout notoirement l'ad-
 ioustoit au haut: car il dit en ses liures de la R. P. que sur chacun des huit cieux y a vne Sirene assise qui le fait tourner, qu'elles iettent chacune vne voix propre, & que de toutes ensemble il s'en contempere vne harmonie, & qu'elles y prenans plaisir, chantent les choses diuines en dançant vne dance sacree sous la douce consonance de huit chordes, comme aussi y auoit il huit termes premiers des proportions doubles & triples en comptant pour un terme l'unité à chacune des files: & les plus anciens nous ont aussi baillé neuf Muses, les huit, ainsi que Platon mesme dit, entour les choses celestes, & la neuuesme des terrestres, euoquee pour les addoucir & mettre en repos au lieu d'erreur, de trouble & d'inegalité. Or considerez si l'ame estant deuenue tres iuste & tressage, ne manie pas le ciel & les choses celestes, par ces accords & mouuemens qui sont en elle, estant ainsi deuenue bonne par les proportions

PLVTAR. DE LA

harmoniques, dont les images sont empraintes sur les corps & parties visibles, & qui se voient du monde, mais la premiere & principale puissance d'icelles est visiblement mesme inferree en l'ame qui se monstre elle mesme accordante & obeissante à la meilleure & plus diuine partie, toutes les autres y consentans aussi. Car le souuerain ouurier & createur, trouuant vn desordre & une confusion és mouuemens d'icelle ame, desordonnee & folle, qui discordoit tousiours à elle mesme, il en diuisa & separa vne partie, & en reconcilia & rassembla d'autres en vsant de nombres & de proportions, moyennant lesquelles les plus sourds corps, comme des pierres, des bois, des escorses d'arbres, les boyaux mesmes des bestes, leurs nerfs, leurs fiels, & leurs presures estans contemperez & accommodez par raison ensemble, exhibent des figures des statues merueilleuses à voir, des forces de drogues & medicaments, des sons d'instrumens admirables. A raison dequoy Zenon le Citieien conuioit les ieunes gens à aller voir & ouir les ioueurs des flustes & hausbois, és theatres, pour entendre disoit-il, quelle douceur de sons & de voix rendent des cornes, des bois, des cannes & rouseaux, & autres matieres, dont on fait les instrumens de musique, quand on leur applique la raison des proportions des accords: car ce que les Pythagoriens souloient dire & affermer, que toutes choses ressemblent aux nombres, cela auroit besoing de long discours, pour le monstre: mais que tout ce en quoy il y auoit parauant discord & debat, à cause de la dissimilitude, & depuis y a eu accord, & consonance des vns avec les autres, ne soit aduenü par vne contemperature, moderation & ordre, en receuant les raisons & proportions des nombres: il n'est pas insques aux poetes qui ne le sçachent,

appel-

appellants les choses douces, amiables & gracieuses, ἀειμαία, cōme qui diroit, nombres: & au contraire ἀναγτίς, les ennemis & aduersaires, comme si le discord & inimitié n'estoit autre chose qu'une disproportion: & celuy mesme qui a fait en vers une louange funebre au poete Pindare, dit,

Accommodé pour aux estrangers plaire,
Et à pas vn des bourgeois ne desplaire.

en quoy il monstre bien qu'il tenoit pour vne vertu singuliere ceste facilité accointable, de se sçauoir accommoder: comme Pindare luy mesme dit de Cadmus.

Dieu l'appellant il escoutoit,
Sa vaillance point ne vantoit.

Et les Theotogiens du temps iadis, qui sont les plus anciens Philosophes, ont mis és mains des dieux des instrumens de musique, nō qu'ils voulussent dire, que ce fust à faire à vn dieu de iouer & sonner de la fluste, ou de la lyre, mais qu'il n'y a point de plus grand chef d'œuure, que l'accord & la consonance harmonique en toutes choses. Ne plus ne moins doncques que celuy qui chercheroit les proportiōs sesquialteres, sesquiterces & doubles, au manche ou au ventre & aux cheuilles du luc & de la lyre, seroit digne d'estre mocqué, non qu'il ne faille que ces parties là soyent tresbien mesurees & proportionnees les vnes enuers les autres, en longueurs, grosseurs & espesseurs, mais pour ce qu'il faut chercher ceste conuenance la entre les sons: aussi est-il vray-semblable que ☉ les corps des astres, ☽ les distances & interualles des sphaeres, & les vifesses de leurs cours ☽ reuolutions soyent proportionnez les vns enuers les autres, ☽ enuers le total de l'uniuers, comme des instrumens bien tendus ☽ accordez, encore que la mesure de la quantité

PLVT. DE LA CR. DE L'AME.
nous soit incogneuë, & de nous ignoree; mais il faut estimer que le principal effect & efficace de ces nombres & proportions la, dont le souuerain ouurier usa, est la consonance, accord & conuenance de l'ame en soy mesme, par le moyen desquels nombres elle a remply le ciel mesme quand elle y fut apposee de biens infinis, & a disposé & ordonné les choses de la terre par saisons & mutations temperees & mesurees, tresbien & tressagement, tant pour la production que pour la conseruation des choses produictes & engendrees.

FIN DV TIMEE DE PLATON.

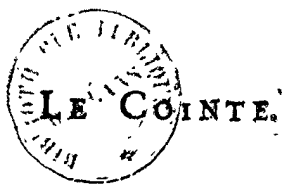


EXTRAICT DV PRIVILEGÉ

DV ROY.

PAr grace & priuilege du Roy, il est permis à Abel l'Angelier marchand libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer & mettre en vente *Le Timee de Platon* corrigé & augmenté de commentaires par feu monsieur Regius. Et sont faictes tresexpresses deffences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer, vendre ny distribuer le dict *Timee* soit à part ou avec quelqu'autre œuvre de Platon, en quelque sorte & maniere que ce soit, iusques au temps & terme de dix ans sur peine de confiscatiō des liures qui se trouueront imprimez, & de tous despens dommages & interestz enuers ledit l'Angelier, & d'amēde arbitraire. Et outre voulons qu'en mettāt à la fin ou au commencement du liure le present extraict il soit tenu pour deuement signifié comme plus amplement est declaré és lettres, donnees à Paris le 18. iour de Feurier.

1581.

Par le Conseil.



Acheué d'imprimer le vingt-troisiéme iour de
Mars, l'an mil cinq cens octante-vn par
Pierre le Voirrier, Imprimeur du
Roy és Mathematiques.

Pour Abel l'Angelier, tenant sa boutique au
premier pillier de la grand' sale du Palais.



T A B L E D E S S O M M A I R E S
C O N T E N V Z E S Q U A T R E
parties du Timee de Platon.

C E V X D E L A P R E M I E R E.



- L** Es personnages du dialogue *feuille* 9
Briefue repetition des principaux poinctz traictez és dix
liures de la republique *feuille* 9
De l'antiquité de la ville d'Athenes, & de la resistance que
feirent les Atheniens contre les rois de l'isle Atlantique,
qui se vouloyent faire seigneurs de tout le monde *ueil.* 12
Du voyage que feit Solon en Egypte, & des antiquitez, qu'il
y a print *ueil.* 13
Des ruines qui aduiennent au monde par le feu & l'eau, &
autres accidens, dont le genre humain perit, & les lettres
sont perdues *feuille* 14
De l'ancien gouvernement de la cité d'Athenes *feuille* 16
De la victoire qu'obtindrent les Atheniens contre les rois de
l'isle Atlantique, & ou estoit ceste isle, & comment elle fut
submergée par un tremblement de terre *feuille* 17

D E L A S E C O N D E.

- De la creation du monde *feuille* 21

T A B L E.

Comment ce monde sensible est faict sur l'exemplaire de l'eternité intelligible & immuable	fueil. 26
Comment Dieu voulant establir le monde, crea premierement le feu, & la terre: puis meit entre deux l'air & l'eau: & de la proportion qu'ils ont tous ensemble.	fueil. 26
De la figure du monde, & pourquoy elle est ronde & pollie de tous costez.	fueil. 28
De l'ame du monde.	fueil. 29
De la construction de l'ame	fueil. 30
De l'harmonie de l'ame	fueil. 31
Plutarque expose ce passage au liure de la <i>Musique</i> .	fueillet
34	
De la figure de l'ame	fueil. 36
Des facultez de l'ame	fueil. 37
Des actions de l'ame	fueil. 39
De l'origine du temps	fueil. 40
Du mouuement des planettes	fueil. 42
Du Soleil, & de la Lune, & des autres estoilles, & pourquoy elles ont esté faictes	fueil. 43
Du Soleil, & du cōmencement de nombrer, & de l'an parfait	fueil. 43
Creation des astres	fueil. 45
De la terre	fueil. 46
Des demons, & de la genealogie des dieux selon les gentils	fueil. 46
Du pouuoir que Dieu a donné aux estoilles sur ces choses inferieures	fueil. 47
Comment selon l'opinion de Platon chacune ame a son astre du commencement du genre humain, & des affections pro-	

T A B L E

<i>pres du corps: de la felicité proposee à ceux qui les peuuent suppediter: & comment ceux qui viuront mal, seront trās- muees bestes brutes semblables à la vie qu'ils auront menee iusques à ce qu'ils soyent entierement purgez.</i>	<i>fueil. 55</i>
<i>De la composition du corps humain</i>	<i>fueil. 58</i>
<i>Comment les membres du corps sont accommodez aux offices de l'ame</i>	<i>fueil. 61</i>

DE LA TROISIÈSME.

<i>Comment le monde a esté créé par l'intelligence meslee avec la necessité</i>	<i>fueil. 66</i>
<i>De la matiere premiere, & comment les elemens baillent par tour et circuition continuelle generation les vns aux autres fueil. 67.</i>	
<i>S'il y a des Idees</i>	<i>fueil. 70</i>
<i>Difference de l'opinion, & de l'intelligence.</i>	<i>fueil. 71</i>
<i>De rechef de la matiere premiere.</i>	<i>fueil. 71</i>
<i>Des quatre elemens, & de leurs figures & especes: comēt sont engendrez les vns des autres: & de leurs matieres, quali- tez & passions</i>	<i>fueillet 74</i>
<i>Des triangles, isocèle, & scalene principes de quatre elemens. fueillet 75.</i>	
<i>Des figures & especes des elemens</i>	<i>fueillet 80</i>
<i>Comment les elemens sont engendrez les vns des autres mu- tuellement</i>	<i>fueillet 91</i>
<i>Des mouuemens des elemens, comment ils sont meslez, & des effects de leurs mixtions: des mixtes imparfaicts & par- faicts: des liqueurs pierres & metaux.</i>	<i>fueillet 93</i>

T A B L E

Des passions & qualitez des elemens.	fueillet 96
Qu'il n'y a en l'univers bas ny haut.	fueillet 98
D'ou vient volupté & douleur, tristesse & ioye.	
fueillet	99
Des passions qui aduiennent a certaines parties du corps : & premierement des saueurs propres de la langue.	
fueillet	100
Des odeurs ou senteurs, d'ou procedent, & de leurs noms.	
fueillet	101.
De la voix	fueillet 102
Des couleurs, de leur varieté & mixtion.	fueillet 102
De la nature de la vie humaine	fueillet 105
Des trois parties de l'ame, c'est assauoir de la raisonnable, ira- scible & concupiscible, & des lieux esquels elles gisent, qui sont le cerueau, le cœur, & le foye.	
fueillet	105
Du cœur ou gist l'ire	fueillet 106
Du poulmon	fueillet 107
Des arteres	fueillet 108
De la tierce partie de l'ame, qui est la concupiscence: & du foye ou elle gist	fueillet 108
De la ratte	fueillet 109
Du ventre inferieur, & des boyaux	fueillet 110
Comment les os, la chair, & autres semblables ont esté com- posez: & de la moëlle dont est leur premier commencement	fueillet 110
Du cerueau, & de la semence humaine	
fueillet	110
Des nerfs, & de la chair	fueillet 111
	De

T A B L E

De la bouche, des dens, langue & leures.	fueillet 112
De la peau	fueillet 112
Des cheueux	fueillet 113
Des doigts, & des ongles	fueillet 113
Des arbres, herbes & plantes, ordonnees pour le nourrissement des animaux : de leur nature & similitude qu'elles ont avecques eux.	fueillet 113
Des conduits & des veines par lesquelles le nourrissement est distribué par nostre corps	fueillet 115
De l'inspiration & respiration comment est faicte, & de la concoction & digestion	fueillet 117
Du sang, & des autres humeurs, & d'ou elles procedent : comment tout animal croist & diminue : de la vieillesse, & de la mort naturelle	fueillet 124
Des maladies du corps, d'ou & comment elles viennent, & des quatre humeurs qui dominant en nous, c'est assavoir du sang, phlegme, cholere, & melancholie	fueillet 126
Des maladies de l'esprit, & d'ou elles viennent.	fueillet 130
De la proportion qui doit estre entre le corps & l'ame pour auoir la vraye & parfaicte santé : & des inconueniens qui aduiennent, quand ils ne sont deument proportionnez.	fueillet 132
Le moyen de pouruoir aux maladies du corps & de l'esprit : comment l'on doit conseruer la santé de l'un & de l'autre : & du soin qu'il faut auoir des deux ensemble	fueillet 132

T A B L E

De l'usage de medecines, & de la diete.	fueillet 133
Comment à l'imitation du monde ne devons laisser partie en nous soit de l'ame ou du corps oisive: mais principalement qu'il faut exercer la diuine, comme celle qui approche plus pres des mouuemens de l'vniuers, & nous rend immortels f. 134	
Du premier commencement des femmes: de l'amour, & d'où il procede: comme nous sommes engendrez: & puis par nostre mauuaise vie transmuezés autres animaux, selon l'opinion de Pythagoras	fueillet 135
Des oiseaux	feuil. 136
Des bestes brutes terrestres.	feuil. 136
Des poissons	feuil. 136
Conclusion du liure.	feuil. 137
Plutarque de la creation de l'ame que Platon dit en son Timée	fueillet 137



Fin de la Table.



